# ΙΠΠΟΚΡΑΤΟΥΣ

ΠΕΡΙ

## ΑΕΡΩΝ, ΥΔΑΤΩΝ, ΤΟΠΩΝ.

*OU*

# TRAITÉ D'HIPPOCRATE

DES AIRS, DES EAUX ET DES LIEUX.

TOME PREMIER.

*Se trouve chez les Libraires*


| | |
|---|---|
| A PARIS, | J. J. FUCHS, rue des Mathurins, n° 334.<br>CROULLEBOIS, rue des Mathurins, n° 398.<br>THÉOPHILE BARROIS jeune, rue Hautefeuille, n° 22.<br>DESENNE, au Palais du Tribunat, n° 2. |
| A PARIS ET A STRASBOURG, | AMAND KŒNIG, à Paris, quai des Augustins, n° 18, & à Strasbourg, rue du Dôme.<br>TREUTTEL & WURTZ, à Paris, quai Voltaire, n° 2, & à Strasbourg, Grand'rue. |

A LONDRES, MURRAY, Fleet Street.

# ΙΠΠΟΚΡΑΤΟΥΣ

ΠΕΡΙ

## ΑΕΡΩΝ, ΥΔΑΤΩΝ, ΤΟΠΩΝ.

---

# TRAITE D'HIPPOCRATE

## DES AIRS, DES EAUX ET DES LIEUX;

## TRADUCTION NOUVELLE,

Avec le texte grec collationné ſur deux manuſcrits, des notes critiques, hiſtoriques & médicales, un diſcours préliminaire, un tableau comparatif des vents anciens & modernes, une carte géographique, & les index néceſſaires.

PAR CORAY,

Docteur en Médecine de la ci-devant Faculté de Montpellier.

TOME PREMIER.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE BAUDELOT ET EBERHART.

L'AN IX. (1800).

# DISCOURS PRÉLIMINAIRE
## SUR
## LE TRAITÉ D'HIPPOCRATE
## DES AIRS, DES EAUX ET DES LIEUX.

---

### PREMIERE PARTIE.

*De l'influence du Climat ſur l'homme.*

§ 1. L'OUVRAGE ÉTONNANT dont je préſente la traduction au Public, fut composé, il y a plus de vingt-deux ſiecles, dans un coin de la Grece, par un médecin dépourvu de tous les ſecours que les progrès des ſciences & des arts fourniſſent aux obſervateurs du nôtre. Guidé par le ſeul génie dont la nature l'avoit doué, Hippocrate voulut réſoudre le problême le plus intéreſſant qu'on eût jamais propoſé.

§ 2. Il s'agiſſoit de ſavoir « pourquoi » les hommes, malgré l'identité de leur

» eſpece, différoient entr'eux par des
» nuances graduées & ſucceſſives, de
» maniere qu'en partant d'un point quel-
» conque du globe, & en parcourant,
» ſoit en longitude, ſoit en latitude,
» tout le cercle, pour revenir au même
» point, on rencontre à des diſtances
» plus ou moins éloignées des peuples
» qui ont une phyſionomie, un tempé-
» rament, des maladies, des mœurs, &
» des uſages différens de ceux de leurs
» voiſins». Pour réſoudre une queſtion de cette importance, il falloit un philoſophe qui joignît à des connoiſſances phyſiques, médicales, morales & politiques, la patience de faire des recherches très-multipliées, très-pénibles, & une ſagacité extraordinaire, pour diſtinguer dans l'homme ce qui eſt l'ouvrage de la nature, d'avec ce qui n'eſt que l'effet des cauſes morales; & ce philoſophe fut Hippocrate.

§ 3. Auſſi eſt-ce avec raiſon qu'un de ceux qui l'ont le mieux connu & appré-

cié, disoit en parlant de cet ouvrage, qu'il n'est pas seulement utile aux médecins, mais que l'historien, le cosmographe, le politique, y trouvent également jetés les premiers fondemens de leurs sciences respectives, & que son auteur a su y réunir tous les charmes du style à la gravité & à l'importance du sujet (1). Ce jugement a été justifié de nos jours par un autre ouvrage de génie (2), dont l'auteur n'auroit rien retranché de sa propre gloire, s'il avoit eu le noble courage de faire honneur au médecin grec du principe fécond qui lui fournit l'idée de son travail, & qui en fut la base.

§ 4. On auroit pu déja soupçonner que cette différence qu'on observe dans le physique & dans le moral des hommes (§ 2), devoit tenir à leur position respective par rapport à la maniere plus ou moins directe dont ils recevoient les

(1) Prosp. Martian. *Comment. in Hippocrat.* p. 89. Edit. Rom. 1626.

(2) L'esprit des loix.

rayons du ſoleil, & à la diſtance plus ou moins conſidérable où ils ſe trouvoient des poles : mais cette conſidération paroiſſoit d'autant moins ſuffiſante pour la ſolution du problême, qu'on avoit déja obſervé que le même climat, c'eſt-à-dire, la même diſtance des poles, préſente ſouvent des différences bien marquées dans des diſtances très-peu conſidérables du méridien, tandis que des climats bien éloignés les uns des autres fourniſſent des phénomenes abſolument ſemblables. Il falloit donc avoir d'autres données, puiſées dans les lieux mêmes qu'on habitoit, pour rendre raiſon des différences qu'on remarquoit dans des lieux plus éloignés.

§ 5. On avoit obſervé, comme on obſerve tous les jours, que l'état du corps humain éprouvoit des variations très-grandes, d'après les différentes ſaiſons de l'année, & que l'homme du printemps ne reſſembloit pas plus à celui de l'automne que l'homme de l'été à celui de l'hiver.

Cette obſervation donna lieu à cet aphoriſme : « en hiver & au printemps les eſto-
» macs ſont naturellement très-chauds ;
» auſſi doit-on ſe nourrir davantage dans
» ces deux ſaiſons » (1), & à celui-ci :
» on ſupporte mieux les alimens au prin-
» temps qu'en été & qu'en automne ; &
» en hiver mieux qu'au printemps » (2). «

§ 6. Mais cette différence des ſaiſons étant en grande partie déterminée par la différente maniere dont les vents ſouflent dans chaque partie de l'année, on dut également conclure que l'influence de ces derniers ſur le corps humain étoit auſſi puiſſante que celle des ſaiſons. Cette obſervation donna encore lieu à cet aphoriſme : « les conſtitutions boréa-
» les reſſerrent les corps, leur donnent
» plus de vigueur & d'agilité, éclairciſ-
» ſent le teint, rendent l'ouïe plus fine,
» deſſechent les ventres, picotent les
» yeux, & aggravent les douleurs de poi-

(1) Hippocrat. *Aphoriſm.* I. 15.

(2) Idem, *ibid.* I. 18.

» trine chez les perſonnes qui ont cette » partie affectée ; les conſtitutions auſ- » trales, au contraire, relâchent & ra- » molliſſent les corps, rendent l'ouïe » dure, occaſionnent des peſanteurs de » tête & des vertiges, appeſantiſſent les » yeux, comme tout le corps, & lâchent » les ventres » (1).

§ 7. On dut encore remarquer que dans des villes ſituées moitié ſur une colline ou une montagne, & moitié ſur une plaine ou une vallée, les habitans de cette derniere partie différoient ſenſiblement de leurs compatriotes qui occupoient la moitié la plus élevée de la ville, & que certaines maladies affectoient les uns excluſivement aux autres. On dut obſerver la même différence relativement aux qualités des productions de la terre des deux parties reſpectives (2).

(1) Hippocrat. *Aphoriſm.* III. 17.

(2) Idem *de Diæt.* L. II, p. 210 ſq. & *de morbis*, L. IV, Sect V, p. 123. Edit. Lind.

§ 8. Il n'étoit pas moins facile d'obſerver, que les différens alimens (1), pris en différens temps, affectoient différemment l'économie animale ; que les effets d'une nourriture végétale ſur le corps humain étoient bien différens de ceux qu'y produiſoit une nourriture animale, & que les uns comme les autres préſentoient encore des différences bien marquées, ſuivant la différente eſpece ou qualité des végétaux ou des animaux dont on étoit nourri.

§ 9. Il ne falloit plus qu'un homme de génie pour tirer de toutes ces obſervations combinées les concluſions ſuivantes : 1°, puiſque je me ſens autrement diſpoſé en hiver qu'en été (§ 5), les peuples éloignés de moi, chez leſquels une température froide occupe la plus grande partie de l'année, doivent donc être habituellement diſpoſés comme je le ſuis en hiver, de même que les peu-

(1) Je comprends de plus ſous cette dénomination, l'eau & toute autre boiſſon quelconque.

ples dont le climat eſt chaud pendant la plus grande partie de l'année, doivent ſe ſentir comme je me ſens pendant la ſaiſon de l'été; 2°, puiſque, pendant que le vent du midi ſouffle, j'éprouve un relâchement de tout le corps, & un embarras dans toutes ſes fonctions, qui ſe communique juſqu'à mes facultés intellectuelles, & que j'éprouve tous les effets contraires lorſque le vent du nord regne (§ 6), les peuples expoſés habituellement à l'influence de l'un ou de l'autre de ces vents, doivent donc ſe trouver dans un état analogue à celui que j'éprouve pendant le regne de ces mêmes vents; 3°, puiſque moi, habitant de la partie la plus élevée de ma ville, je ſuis tout autrement diſpoſé que ne le ſont ceux de mes compatriotes qui habitent la partie la plus baſſe de cette même ville (§ 7), les habitans d'un terrein fort élevé au-deſſus du niveau de la mer, doivent donc éprouver la même diſpoſition que moi, comme ceux dont l'habitation

bitation est au niveau ou même au-dessous du niveau de la mer, doivent être dans un état habituel, analogue à celui de mes compatriotes; 4°, puisqu'enfin une espece d'alimens produit sur moi des effets bien différens de ceux d'une autre espece (§ 8); les peuples qui se nourrissent, la plupart du temps, de l'une ou de l'autre de ces especes, doivent donc éprouver habituellement les mêmes effets respectifs.

§ 10. Indépendamment de l'influence que le sol exerce sur notre corps, par le plus ou moins d'élévation au-dessus du niveau de la mer (§ 7), & de celle qui vient des différentes qualités qu'il communique aux substances végétales & animales, dont l'homme fait sa nourriture habituelle (§ 8 & 9), on dut encore remarquer que les différentes matieres qui entrent dans la composition de ce sol, le plus ou moins de consistance qui résulte de leur union, le plus ou moins d'égalité de sa surface, qui lui fait ab-

ſorber ou réfléchir les rayons du ſoleil, la nature enfin des différentes exhalaiſons qu'il renvoie à l'atmoſphere, contribuent puiſſamment à modifier la température d'un pays. On dut de plus s'appercevoir que la fertilité du ſol devoit naturellement amollir l'homme, en l'invitant ſans ceſſe au plaiſir & à l'inaction, comme ſa ſtérilité devoit l'endurcir & le fortifier, en l'excitant au travail (1) & en le forçant d'être ſobre. De toutes ces obſervations on dut enfin conclure que l'influence des cauſes phyſiques ou du climat ſur le corps humain eſt une influence réelle.

§ 11. Mais à cauſe de la liaiſon intime qui exiſte entre ce corps & le principe qui l'anime, le premier ne peut éprouver pendant long-temps cette influence ſans la communiquer à l'ame. L'homme ne peut jouir ni ſouffrir long-temps, ſans que

(1) Théocrit. *Idyll.* XXII :
Ἁ πενία, Διόφαντε, μόνα τὰς τέχνας ἐγείρει·
Αὐτὰ τῶ μόχθοιο διδάσκαλος, &c.

ſes facultés intellectuelles & morales ne contractent une maniere d'être habituelle qui conſtitue ce qu'on appelle le *caractere.*

§ 12. Des phénomenes ſans nombre obſervés dans l'état de ſanté, comme dans celui de maladie, conſtatent aujourd'hui, à ne plus en douter, cette étroite union, cette ſympathie & cette ſynergie du principe de la vie avec la machine qu'il anime. Mais les premiers obſervateurs ne purent puiſer ces notions phyſio-pſychologiques que dans les effets frappans qu'ils voyoient produire ſur le moral de l'homme à certains alimens, à certaines boiſſons ou drogues, priſes même en petite quantité. Le premier qui eut le malheur de s'enivrer, en ſavourant les délices de quelques verres d'un nectar que la nature lui offroit pour la premiere fois, dut être bien étonné du changement graduel qui s'opéroit dans tout ſon être. Ses forces augmentées, ſes ſoucis & ſes chagrins diſſippés, la ſérénité de l'ame ſuccédant à la triſteſſe,

& ſuivie de la gaieté, durent être pour lui des phénomenes auſſi nouveaux qu'agréables : mais l'inſenſé, croyant qu'il n'avoit qu'à continuer d'avaler à longs traits cette délicieuſe boiſſon, pour prolonger un bonheur qui lui avoit été juſqu'alors inconnu, s'apperçut bientôt que ſes forces l'abandonnoient, que ſes jambes ſe déroboient ſous lui, que ſes idées ſe confondoient, & qu'il ne pouvoit plus les exprimer que par des paroles mal articulées, qui venoient expirer ſur ſes levres avant d'être prononcées. Égaré de plus en plus par cette nouvelle métamorphoſe, il continua de s'enivrer & finit par devenir la riſée de ſa propre famille.

§ 13. Des faits de cette nature une fois conſtatés, il n'étoit plus difficile d'obſerver que des alimens, dont les effets ne ſont, à beaucoup près, ni auſſi prompts, ni auſſi ſenſibles, pris habituellement, devoient cependant à la longue donner au corps une complexion, & à l'eſprit une trempe bien différente

de celles qui devoient diſtinguer les individus qui faiſoient uſage d'une nourriture oppoſée. Les anciens athletes paſſoient pour être les plus ſtupides des hommes, préciſément parce que leur principale nourriture conſiſtoit dans les chairs de porc & de bœuf, qu'ils mangeoient avec une voracité ſans exemple (1).

(1) Diogen. Laert. in *vita Diogen.* Malgré la civiliſation & toutes les cauſes morales qui déguiſent les effets du climat (que je prends ici dans une acception médicale, c'eſt-à-dire, en y comprenant toutes les cauſes locales phyſiques, & notamment la nourriture, lorſqu'elle eſt priſe des productions mêmes du lieu qu'on habite), il eſt aiſé d'obſerver que même en Europe, les peuples qui ſe nourriſſent en grande partie de chair, ſont d'un caractere plus porté à la férocité que ceux dont la nourriture eſt en grande partie compoſée de végétaux L'extrême douceur qu'on attribue aux Indiens, tient plus qu'on ne penſe à leur régime végétal. Il en eſt de même du tempérament & des maladies qui en réſultent : l'éléphantiaſis, maladie preſque inconnue aux anciens Scythes qui ſe nourriſſoient de lait, n'étoit ſi fréquente à Alexandrie, que parce que les habitans de cette ville mangeoient habituellement diverſes eſpeces de ſalaiſons, & juſqu'aux chairs d'âne. V. Galen. *de curat. ad Glaucon.* L. II, T. IV, p. 219 extr.

§ 14. De toutes ces obſervations réunies on conclut donc que le climat devoit avoir une influence ſur le moral comme ſur le phyſique de l'homme. Cependant, quoique cette influence ſoit réelle, on dut encore remarquer que les cauſes phyſiques pouvoient varier dans leurs effets, ſuivant qu'elles agiſſoient ſéparément ou combinées enſemble de différentes manieres & en plus ou moins grand nombre; que deux peuples, par exemple, vivant ſous des latitudes différentes & même oppoſées pour la température, pouvoient ſe reſſembler, s'ils habitoient l'un ſur les montagnes d'un pays chaud, & l'autre dans les plaines ou les vallées d'un pays froid.

§ 15. Une autre cauſe de cette variation non moins puiſſante, c'eſt l'*habitude*, qui fait que certains peuples, comme certains individus, s'accoutument tellement à l'influence de certaines cauſes phyſiques, quelque mauvaiſe qu'elle ſoit, qu'ils n'en reſſentent plus les effets,

ou du moins qu'ils ne les ressentent que très-foiblement. Cette observation donna lieu à cet aphorisme : « ceux qui sont » habitués à une espece de travail, quoi» que délicats ou vieux, le supportent » mieux que les hommes robustes & jeu» nes qui n'y sont point accoutumés » (1); & à cet autre : « on est moins incommodé » des choses auxquelles on est depuis » long-temps accoutumé, quoique plus » nuisibles, que de celles dont on n'a » point l'habitude » (2).

§ 16. C'est cette habitude qui donne à l'homme une prééminence sur les autres animaux, qui le rend capable de se faire à tous les climats & à tous les ré-

(1) Hippocrat. *Aphorism.* II. 49.

(2) Idem, *Ibid.* II. 50. Mead avoit vu des malades qui supportoient plus aisément l'air infect de la ville, auquel ils étoient accoutumés, que l'air sain de la campagne qui étoit nouveau pour eux. On peut encore rapporter à cette habitude ce qui s'observe souvent dans les affections produites par la température habituelle d'un pays, & qui attaquent d'une maniere plus prompte & plus funeste les étrangers que les indigenes. V. *Journ. de Médec.* vol LXIII, p. 270.

gimes. Endurci par elle, il brave souvent l'influence des causes physiques; ou il en supporte les effets sans aucun préjudice pour son existence (1). Et si l'habitude n'exerce pas également partout son empire (2), il faut alors que quelque cause physique ou morale, d'une force majeure, détruise ou modifie sa force.

(1) « Memorabilis quoque est facultas adsuescendi, qua » utrumque hominis principium gaudet. Hac si careret » natura humana, paucissimis profecto sanis esse contin» geret. Duramur nimirum consuetudine ad innoxie feren» dum innumera, quæ minus adsuetis obsunt..... Ità vel » morbi etiam adsuetudine magis & tolerabiles & tracta» biles redduntur, & ipsa venena mitescunt ». Gaubius, *Instit. Patholog.* §. 644.

(2) Si des maladies propres au climat d'un pays, attaquent plus promptement les étrangers que les indigenes (§. 15. not. 2), il y a aussi des cas, & ce sont peut-être les plus fréquens, où ces maladies affligent de préférence les indigenes, & épargnent les étrangers. Au rapport de Kæhler, le tarentisme, maladie endémique de la Pouille, & qui ne paroît être au fond qu'une affection nerveuse, ne se communique point aux étrangers. V. *Comment. de rebus in scient. natur. & medic. gestis.* Vol. VIII, p. 6. Les Anglois sont quelquefois exempts des maladies épidémiques qui affligent les insulaires de la nouvelle Angleterre. *Ibid.* vol. XIV, p. 323.

§ 17

§ 17. Je comprends ſous la dénomination de *cauſes morales*, les uſages, les coutumes, les loix, toutes les inſtitutions politiques ou religieuſes d'une nation, & juſqu'à un certain point les profeſſions ou les métiers qu'elle exerce de préférence ; en un mot, tout ce qui, n'étant point fondé ſur la conſtitution phyſique de l'homme, peut devenir cauſe ou motif de ſes actions, & modifier ſon tempérament de maniere à le rendre plus ou moins ſuſceptible de certaines affections morbifiques.

§ 18. Et qu'on ne m'accuſe point de faire un cercle vicieux, ſi après avoir fait dépendre le moral de l'homme des cauſes phyſiques (§ 14), je conſidere ici ces dernieres comme dépendantes en quelque maniere du moral. Ce cercle eſt dans la nature même de l'homme ; il eſt la ſuite néceſſaire de cette intime liaiſon qui exiſte entre l'eſprit & le corps. De même que celui-ci communique à l'eſprit ſes affections & ſa maniere d'être

(§ 11), de même ce dernier ne peut être pendant long-temps dans une ſituation quelconque, ſans que le corps n'en reſſente les bons ou les mauvais effets (1). Des inſtitutions dépendantes de l'influence du climat peuvent à leur tour renforcer de plus en plus cette influence, & devenir même ſi conſtantes par l'empire de l'habitude, qu'elles exiſtent encore pendant long-temps, après que cette influence a ceſſé; comme des inſtitutions introduites d'abord par des circonſtances étrangeres au climat, & maintenues pendant quelque temps, peuvent par la même habitude affoiblir cette influence (2).

§ 19. Perſonne n'ignore ſans doute

(1) « Tout ceci ſe peut rapporter à l'eſtroite couſ-
» ture de l'eſprit & du corps, s'entrecommuniquants
» leurs fortunes. » Montaigne, *Eſſais*. L. I, Chap. XX.

(2) On voit un exemple du premier cas dans les colonies, qui conſervent long-temps les mœurs de la mere patrie, quoique tranſplantées dans un climat bien différent; du ſecond, dans la religion, qui fait de l'homme un tigre ou un agneau, ſuivant qu'elle prêche le fanatiſme, ou la tolérance & la réſignation.

l'influence que certains métiers ou professions ont sur le physique de ceux qui les exercent. On peut dire que chaque attelier devient pour l'artisan qui y travaille, une atmosphere particuliere, un nouveau climat, soit par les émanations des matieres (1) qui font l'objet de son industrie, soit par les élémens dont il fait le plus d'usage pour façonner ces matieres, & dans lesquels il est obligé de passer la plupart du temps (2); soit enfin par la position que son corps est contraint de garder pendant le travail.

§ 20. Mais cette influence, assez puissante pour modifier, en dépit du climat, son tempérament, & le rendre sujet (3)

(1) Comme sont par exemple, les cuirs pour un tanneur, &c.

(2) On peut citer l'exemple des forgerons & des pêcheurs : les premiers sont obligés de travailler à côté du feu; les seconds passent leur vie dans l'eau.

(3) Hippocrate dans ses épidémies fait souvent mention du métier des malades, comme d'une circonstance qui pourroit répandre beaucoup de lumiere sur la nature des maladies. On connoît l'excellent traité de Ramazzini *de morbis artificum.*

à des maladies particulieres, ne l'eſt pas moins par rapport au moral. Il faut abſolument avoir fermé les yeux à l'évidence, pour la révoquer en doute. Les juremens des charretiers ſont déja paſſés en proverbe ; les mariniers ſont brutaux & féroces, par la raiſon qu'ils ſont tous les jours expoſés à la furie des vents & des tempêtes, & à tous les caprices d'un élément qui épuiſe leur patience (1). « Les dieux mêmes (dit Ménandre » en parlant des militaires de ſon temps) » ne ſauroient faire un homme poli » d'un ſoldat » (2). Et ſi les arts & les métiers influent ſur l'homme, pourquoi les uſages, les coutumes, les loix ou la nature du gouvernement, les

(1) Bodin, *Method. ad facil. hiſtor. cognition.* Cap. 5.

(2) Κομψὸς στρατιώτης, οὐδ' ἂν εἰ πλάττοι θεὸς Οὐθεὶς γένοιτ' ἄν. (Apud Stob. *Serm.* LI.)

Des François m'ont aſſuré que parmi ceux qui ont enſanglanté la révolution il y avoit un grand nombre de bouchers. Tant il eſt vrai que la ſenſibilité, comme toutes les autres affections de l'homme, s'émouſſe à force d'être uſée.

inftitutions politiques & religieufes, établies dans le pays qu'il habite, n'influeroient-elles pas avec une égale force fur lui ?

§ 21. Il en eft de même de l'influence que peuvent exercer fur une nation entiere, ou fur fes membres féparément, les mœurs & les ufages des peuples étrangers avec lefquels ils ont le plus de relations commerciales. L'imitation eft un des plus puiffans motifs des actions de l'homme. Il fuffit qu'un François ait féjourné pendant quelque temps à Londres, pour qu'il devienne Anglomane, pour qu'à fon retour il étale au milieu de Paris tous les ufages, qu'il finge toutes les mœurs, & même toutes les extravagances des Anglois, de même qu'il fuffifoit autrefois à un Athénien d'avoir fait un voyage à Lacédémone, pour fe promener dans les rues d'Athenes avec un accoutrement fpartiate (1).

(1) Demofthen. *adverfus Conon.* T. II, p. 1267, edit. Reiske.

§ 22. La loi qui fermoit aux étrangers l'entrée de Sparte, étoit sans doute une loi barbare ; mais elle n'étoit point inconséquente. Le législateur ayant voulu que les Spartiates ne s'occupassent exclusivement que de l'horrible métier de la guerre, il étoit naturel qu'il écartât d'eux tout ce qui pouvoit les en distraire. C'est par le même motif que Platon vouloit que sa république fût éloignée de la mer, de peur que les citoyens ne fussent corrompus par la contagion des mœurs étrangeres, & que le commerce maritime ne les rendît égoïstes en bannissant de leurs ames la générosité & la bonne-foi (1). Il existe aujourd'hui peu de nations commerçantes qu'on ne puisse malheureusement accuser de tout ce que Cicéron reprochoit aux Carthaginois (2).

(1) *De legibus*. L. IV, T. VIII, p. 162 sq. edit. Bipont.

(2) « Carthaginenses fraudulenti & mendaces non » genere, sed natura loci, quod propter portus suos » multis & variis mercatorum sermonibus ad studium » fallendi studio quæstus vocabantur. » Cicer. II. *de leg. agrar.* §. 35, T. V, p. 167. edit. Olivet.

Strabon obſerve (1), que les Scythes Nomades, tant vantés par Homere à cauſe de leur amour pour la juſtice, étoient de ſon temps tellement pervertis, pour avoir embraſſé le commerce maritime, qu'ils pilloient, aſſaſſinoient les étrangers, quoique d'ailleurs ils paruſſent plus policés. Quelqu'un s'imaginera peut-être que le commerce n'a pas, à beaucoup près, produit les mêmes effets chez les peuples modernes : mais qu'il ſonge à l'effuſion du ſang qui a accompagné la découverte de l'Amérique, & au trafic infâme des negres, que la culture de cette partie du monde a néceſſité ; qu'il ſonge à l'oppreſſion que pluſieurs nations européennes exercent encore aujourd'hui ſur les malheureux indigenes de leurs poſſeſſions en Aſie & en Afrique ; qu'il ſonge enfin que ce n'eſt qu'aux avantages du commerce du Levant que les nations policées de l'Europe ſacrifient ſans pitié comme ſans re-

(1) L. VII, p. 208.

mords la liberté de la Grece ; & qu'il ose après cela décider, si l'on est aujourd'hui plus humain que ne l'étoient autrefois les Scythes.

§ 23. Mais les effets du commerce extérieur ne se bornent point aux seuls inconvéniens qui résultent des mœurs étrangeres, ainsi que de la nature même de cette profession, qui, n'ayant pour objet que d'augmenter les facultés pécuniaires de ceux qui l'exercent, les rend souvent peu délicats sur le choix des moyens. On peut encore les considérer sous d'autres points de vue aussi intéressans pour le médecin que pour le philosophe politique ou moraliste.

§ 24. Je ne parlerai point d'un des effets les plus ordinaires du commerce, savoir, de celui de changer une grande partie de la nation commerçante en marins, & de produire par cette nouvelle occupation un changement sensible, tant au physique qu'au moral, changement qui peut masquer ou modifier les effets ordinaires

naires du climat. Mais on ne peut point paſſer ſous ſilence les différentes maladies que le commerce extérieur a introduites parmi nous, & qui ont changé le caractere de celles qui nous affligeoient déja, & produit dans toute l'économie animale une altération bien manifeſte, laquelle doit néceſſairement ſe communiquer au moral de l'homme. Les affections muqueuſes ou catarrhales, ordinairement très-rares chez les anciens, ne ſe ſont multipliées en Europe que depuis l'époque où le mal vénérien développa toute ſa force; & c'eſt vraiſemblablement à ce mal, qui, de l'aveu de la plupart des médecins, eſt d'une nature muqueuſe, qu'on doit attribuer cette prédominance de la diatheſe pituiteuſe qu'on obſerve de nos jours (1)

§ 25. Les productions même des pays étrangers que l'étendue de nos rapports commerciaux nous ont mis à même de nous procurer ſi facilement, n'ont pas

(1) Grimaud, *cours de fievres*, vol. I, p. 188.

peu contribué à changer la face de nos maladies, ou à nous en donner de nouvelles. Nos ancêtres, plus modérés que nous, ne connoiſſoient point toutes ces affections, qui doivent leur origine aux boiſſons chaudes du café, du thé, du chocolat, &c. (1). Nos tables, chargées des productions des quatre parties du monde, doivent néceſſairement neutraliſer les effets de la nourriture tirée de notre propre ſol, & ſi non détruire, du moins déguiſer puiſſamment l'influence du climat que nous habitons.

§ 26. La découverte de l'Amérique, & le commerce extérieur ayant multiplié les métaux numiſmatiques, ainſi que les relations de nation à nation, ont dû néceſſairement faciliter le commerce intérieur de chaque peuple, accroître ſa population, ſon induſtrie & ſon luxe, amollir les corps & adoucir les ames (2),

(1) Selle, *Introduct. à l'étud. de la nat. & la médec.* p. 186, trad. franç.

(2) Je ſuppoſe le lecteur trop inſtruit pour l'avertir, que je ne contredis pas ici ce que j'ai dit plus haut (§.

en un mot, changer ſon économie morale & phyſique. Et voilà préciſément d'où vient cette uniformité de mœurs qu'on obſerve aujourd'hui chez la plupart des nations européennes, qui ne conſtituent, pour ainſi dire, qu'une ſeule nation, malgré la différence des climats, & qui different à cet égard des peuples anciens, ordinairement iſolés, & n'ayant guere d'autre communication que celle que des guerres périodiques établiſſoient entr'eux. On peut comparer ces derniers à des torrens impétueux qui ne ſe mêlent de temps en temps que par leurs débordemens, au lieu que les nations modernes ne reſſemblent pas mal à des fleuves tranquilles, qui ſe communiquent & qui ſe confondent par les canaux multipliés de l'induſtrie & du commerce.

22.) nous n'avons que la douceur d'un ſang froid factice : nous nous abſtenons du mal par bienſéance ; & quand notre intérêt exige de le commettre, la civiliſation nous force ſouvent à le déguiſer ſous l'apparence de la douceur & de la modération.

§. 27. C'eſt à ce même changement dans l'économie politique des peuples qu'il faut encore attribuer cette modification du pouvoir arbitraire en Europe. Les gouvernemens même les plus deſpotiques n'y reſſemblent pas plus à la férocité des anciens tyrans, ou des modernes oppreſſeurs des autres parties du monde, que les cultivateurs & les artiſans européens ne reſſemblent aux malheureux eſclaves dont les peuples de l'antiquité employoient les bras pour cultiver leurs terres, ou pour exercer un petit nombre de métiers ſuffiſans pour leurs petits beſoins. Les deſpotes modernes ont bien ſenti que, pour ſatisfaire leur ambition, ou pour ſe mettre à l'abri de celle de leurs voiſins, il falloit de toute néceſſité encourager l'induſtrie, en lui aſſurant le droit de propriété, & en lui accordant une protection efficace qui la mît à couvert de toute eſpece de vexation ; ce qu'ils n'ont pu faire qu'en ſe dépouillant d'une bonne partie de leur

pouvoir. Cette protection, en augmentant le crédit & les fortunes de plusieurs particuliers, a, par une espece de réaction, mis la puissance des princes dans la dépendance des hommes riches, au point que nous ne sommes pas peut-être loin de l'époque de grandes révolutions, si les princes ne s'empressent de limiter de plus en plus leur pouvoir, en le réduisant à un gouvernement paternel (1), & si les peuples, de leur côté, instruits par les malheurs qu'entraînent ordinairement les révolutions, ne travaillent de concert avec leurs chefs à la réforme graduelle de tous les abus. Il est dans la nature de l'homme de supporter plutôt l'esclavage que le sentiment pénible d'une liberté entravée.

§ 28. Telle fut à peu près la marche des méditations profondes qu'Hippocrate dut faire pour parvenir à la solution du

(1) « Agasicles (rex Lacedæmoniorum) ad eum qui » rogaret quo modo quis absque satellitibus tuto regnare » posset; si suis, inquit, populis ita imperarit, ut parentes » filiis. » Plutarch. *Apophthegm. laconic.*

grand problême de l'influence des climats, & pour établir pour principe : que « l'homme eſt doué de tel ou tel » tempérament, de tel ou tel caractere » moral, ſuivant la nature des cauſes » phyſiques, ſous l'empire deſquels il » vit (§ 1-13); mais qu'il peut cependant modifier l'influence de ces cauſes » par leur différente combinaiſon (§ 14), » par l'habitude qu'il a contractée de » leurs effets (§ 15 & 16), ou enfin en » leur oppoſant d'autres cauſes phyſiques » ou morales quelconques (§ 17-27) ».

§ 29. C'eſt vraiſemblablement pour n'avoir pas fait cette diſtinction importante de l'influence des cauſes phyſiques d'avec celle qu'exercent ſur l'homme les cauſes morales, que de nos jours on a vu des hommes, recommandables par leurs lumieres, s'élever contre l'influence du climat, en attribuant tout aux cauſes morales. Cependant, leurs objections n'étant fondées que ſur les changemens que ces dernieres peuvent opérer

dans l'homme, changemens que ceux qui ſoutiennent l'influence du climat, n'ont jamais révoqués en doute, confirment plutôt, ce me ſemble, qu'elles ne détruiſent l'exiſtence de cette influence. Car il ne s'agit point de ſavoir, ſi le caractere national d'un peuple, déterminé par la nature du climat, peut être altéré par des cauſes morales : il eſt plutôt queſtion de s'aſſurer, ſi, abſtraction faite de ces cauſes, ce peuple peut reſſembler à un autre peuple qui habite un climat tout différent; & plus encore, ſi les mêmes cauſes morales dans deux climats oppoſés agiſſent avec la même force, & ſi elles y produiſent des effets ſemblables par leur nature & par leur durée.

§. 30. *Il ſuffit*, dit Hume (1), *que dans l'établiſſement d'une république, un Brutus ſe trouve à la tête du gouvernement, pour que ſon enthouſiaſme ſe communique*

(1) *Eſſays and Treatiſes on ſeveral ſubjects.* London 1784, vol. 1, p. 217.

*à toute la nation, & qu'il ſe renforce en paſſant d'une génération à l'autre.* Cette propoſition eſt auſſi vraie que la réflexion de ce général athénien qui diſoit qu'une armée de cerfs conduite par un lion, étoit plus redoutable qu'une armée de lions conduite par un cerf (1). Mais je demanderai au philoſophe anglais, d'où vient qu'il n'a jamais exiſté un Brutus ni chez les Lapons ni entre les Tropiques? & ſi une combinaiſon de cauſes extraordinaires l'y faiſoit naître n'eſt-il pas probable qu'il y établiroit une monarchie plutôt qu'une république? ou ſi enfin cet homme étoit aſſez magnanime pour que, comme un autre Théſée, il voulût accorder à ſes concitoyens, quoique moins éclairés que lui, & doués d'un courage bien inférieur au ſien, tous les avantages de l'égalité, n'eſt-il pas probable que cet équilibre de droits y ſeroit rompu par l'influence du climat, dans

(1) Εἰώθει δὲ [Χαβρίας] λέγειν, ὅτι φοβερώτερόν ἐστιν ἐλάφων στρατόπεδον, ἡγουμένου λέοντος, ἢ λεόντων, ἐλάφου. Plutarch. vol. VI, p. 710, edit. Reiske.

un

un eſpace de temps beaucoup plus court que s'il alloit établir ſa république dans un pays plus tempéré ?

§ 31. *C'eſt une maxime en philoſophie,* pourſuit le même auteur, *qu'on doit conſidérer comme non-exiſtantes les cauſes qui ne tombent point ſous les ſens.* Rien de plus vrai que cette maxime ; mais eſt-il également vrai que les cauſes phyſiques ſe dérobent abſolument à nos ſens ? y a-t-il un ſeul homme, s'il n'eſt pas entiérement ſtupide, qui ne ſe ſente autrement diſpoſé dans un temps ſerein que dans un temps pluvieux, pendant le vent du nord que pendant celui du midi (§ 5 & 6)? ne ſait-on pas que certains vents, en paralyſant, pour ainſi dire, le corps, communiquent leur action à l'eſprit, & qu'ils le jettent dans une inertie qui lui ôte juſqu'à la force de penſer ? Et ſi ces cauſes ſont conſtantes, ne peuvent-elles pas à la longue influer ſur notre tempérament, modifier nos paſſions & déterminer notre caractere moral ?

§ 32. *Les Chinois*, ajoute encore Hume, *ont par tout leur vaſte empire le même caractere national, quoique leur climat ne ſoit point par-tout le même.* Falloit-il aller chercher des exemples chez une nation ſi éloignée de nous, pour établir une vérité qui, ſans détruire l'influence du climat, prouve tout au plus que cette influence peut être modifiée par des cauſes morales ? Quoique je ne connoiſſe les Chinois que par les rélations des voyageurs, qui les connoiſſent eux-mêmes fort peu, j'oſe affirmer qu'il en eſt de la Chine comme de tous les pays que nous connoiſſons d'une maniere plus particuliere. Le caractere national de ce peuple, le même quant aux cauſes morales, qui l'ont formé, doit préſenter par la force des cauſes phyſiques autant de nuances qu'il y a de provinces différentes ; de même qu'en France, pays beaucoup moins étendu que la Chine, & qui préſente auſſi un caractere national bien prononcé, on obſerve une

différence ſenſible entre un Languedocien & un Normand, un Provençal & un Breton.

§ 33. Il n'eſt pas non plus vrai, comme le prétend Hume, que les Juifs ſoient par-tout les mêmes, quoique diſperſés ſur tout le globe. A travers cette uniformité frappante, qui eſt un effet des cauſes morales, & notamment de l'averſion que ce peuple ſingulier a pour s'allier avec les autres nations, on diſtingue bien, pour peu qu'on y faſſe attention, un Juif Allemand d'un Juif Portugais.

§ 34. Je ne m'arrêterai pas plus longtemps aux objections de cet illuſtre philoſophe (1); d'autant plus qu'elles portent toutes ſur les modifications que les cauſes morales peuvent produire dans l'influence du climat, modifications que perſonne ne peut révoquer en doute, mais que perſonne non plus ne doit re-

(1) Par la même raiſon, je crois pouvoir me diſpenſer de parler du ſyſtême d'Helvetius, qui rapporte tout à l'éducation.

garder comme aſſez puiſſantes pour effacer entiérement l'action des cauſes phyſiques (1).

§ 35. Une objection beaucoup plus ſpécieuſe que tous les argumens de Hume eſt celle d'un illuſtre voyageur. « Pourquoi (demande t-il) ſous un même climat la claſſe des tyrans aura-t-elle plus d'énergie pour opprimer que celle du peuple pour ſe défendre » (2)? Je ré-

(1) Je ne puis cependant paſſer ſous ſilence l'autorité de Strabon dont Hume (*ibid.* not. p. 550) a voulu s'appuyer pour nier l'influence du climat. A la maniere dont il cite cet auteur, on pourroit croire que Strabon ne reconnoît pas non plus cette influence. Cependant l'opinion de ce dernier écrivain ſe réduit à regarder l'influence du climat comme moins puiſſante que celle des cauſes morales. Voici comment il s'exprime à ce ſujet : *καὶ τέχναι τε καὶ δυνάμεις, καὶ ἐπιτηδεύσεις ἀρξάντων τινῶν κρατοῦσιν αἱ πλείους ἐν ὁποιῳοῦν κλίματι· ἔστι δέ τι καὶ περὶ* (je lis : *παρὰ*) *τὰ κλίματα· ὥστε τὰ μὲν φύσει ἐστὶν ἐπιχώρια, τὰ* ΔΕ' ΘΕ'ΣΕΙ (j'aime mieux lire : Δ' Ε'ΘΕΣΙ) *καὶ ἀσκήσει. Οὐ γὰρ φύσει Ἀθηναῖοι μὲν φιλολόγοι, Λακεδαιμόνιοι δ' οὔ, καὶ οἱ ἔτι ἐγγυτέρω Θηβαῖοι, ἀλλὰ μᾶλλον ἔθει. Οὕτως οὐδὲ Βαβυλώνιοι φύσει φιλόσοφοι καὶ Αἰγύπτιοι, ἀλλὰ καὶ ἀσκήσει καὶ ἔθει. Καὶ ἵππων δὲ καὶ βοῶν ἀρετὰς, καὶ ἄλλων ζώων, οὐ τόποι μόνον, ἀλλὰ καὶ ἀσκήσεις ποιοῦσιν.* Strab. L. II, p. 161.

(2) Volney, *voyag. en Syrie & en Égypte*, vol. II, Chap. XL, p. 427.

ponds : que les tyrans ſont ordinairement des conquérans qui viennent des climats froids tomber ſur des peuples qui habitent des pays plus chauds ; qu'une fois mis en poſſeſſion de leurs conquêtes, il devient facile à leurs ſucceſſeurs, quoiqu'amollis par les délices du nouveau climat, de perpétuer leur tyrannie, parce que, maîtres & diſpenſateurs des reſſources de la nation conquiſe, ils ſe font des ſatellites, détruiſent ou corrompent le peu d'hommes que la terreur de leur invaſion n'a pas encore abattus, & affermiſſent leur pouvoir chez un peuple qui ne peut plus avoir ni unité d'action, ni centre commun pour conſpirer (1), qui contracte la malheureuſe *habitude* d'obéir, comme ſes maîtres ont contracté celle de

(1) Cela eſt ſi vrai, qu'on a vu de nos jours une des plus braves & des plus éclairées nations de l'Europe, courber la tête ſous le plus lâche comme le plus ridicule des tyrans que la terre ait jamais portés, par la ſeule raiſon qu'il avoit les moyens de ſoudoyer quelques milliers d'eſpions & d'aſſaſſins, & que la Nation diviſée avoit perdu la confiance réciproque de ſes membres.

commander, & qui, toutes chofes égales, doit être plus avili que ces derniers, ne fût-ce que par le feul fentiment de fa fervitude. « Jupiter ( dit le prince des poëtes) » enleve à l'homme la moitié de fa vertu » du moment même où il le livre à » l'efclavage » (1) : mais l'autre moitié fe perd de même, à mefure que le joug de la tyrannie s'appefantit fur fa tête ; & n'ayant plus aucun intérêt, ni ne trouvant aucun plaifir à s'occuper de la chofe publique, il s'ifole de fes concitoyens, & fe confine dans l'intérieur de fa famille, ou, s'il fe montre, ce n'eft que pour s'avilir de plus en plus, ou pour acheter du premier oppreffeur, au prix de fon honneur, le droit d'opprimer à fon tour fes égaux & fes femblables.

§ 36. Cette différence entre les tyrans & les opprimés doit paroître d'autant moins étonnante, qu'elle exifte même

(1) Ἥμισυ γὰρ τ' ἀρετῆς ἀποαίνυται εὐρύοπα Ζεὺς
Ἀνέρος, εὖτ' ἄν μιν κατὰ δούλιον ἦμαρ ἕλησιν.
Homer. *Odyff.* XVII. 322, 323.

chez les nations les plus libres entre les hommes que le rang ou la fortune à mis à même de commander aux autres, & ceux qui sont obligés d'exécuter leurs ordres. Car il ne faut point se faire illusion; on a beau parler d'égalité de droits, la vérité est qu'un domestique, quoique son sort ne soit pas à beaucoup près aussi malheureux que celui d'un esclave, ne peut avoir la même élevation d'ame que son maître (1), ne fût-ce que par la seule inquiétude que ses plaisirs peuvent à tout moment être troublés par les besoins, & souvent par les caprices, de ce dernier.

§ 37. Tel est, ce me semble, le véritable point de vue sous lequel il faut envisager l'influence du climat. Elle exerce sa pleine puissance sur les nations qui sont plus près de la nature; elle s'affoiblit plus ou moins, à mesure qu'elles se civilisent & qu'elles s'éclairent, par

(1) « La tête d'un homme asservi (dit Théognis, v. 547.) » ne sauroit jamais se tenir droite :

Οὔ ποτε δουλείη κεφαλὴ εὐθεῖα πέφυκεν.

les causes morales que cette civilisation amene. Peut-elle être entiérement effacée par ces mêmes causes dans la suite? La solution de cette question dépend d'une autre question non moins difficile à résoudre; je veux dire de la *perfectibilité* de l'espece humaine.

§ 38. J'entends par *perfectibilité* cette faculté que possede l'homme de se perfectionner jusqu'à un point indéfini. Les anciens philosophes grecs (1) s'étoient déja apperçus que l'homme à force d'expérience pouvoit augmenter de plus en plus ses connoissances, ses avantages physiques & moraux, au point de tirer tout le parti possible des secours que la nature lui offre. Mais il étoit réservé à un illustre philosophe (2) de notre sie-

(1) Théophraste en mourant se plaignit de ce que la nature avoit mis des bornes trop étroites à la vie des hommes, qui, s'ils vivoient plus long-temps, pourroient porter les sciences & les arts à un si haut point de perfection, qu'il ne manquât rien à leur propre instruction. Voy. Cicer. *Tuscul.* L. III, 28.

(2) Voyez l'ouvrage posthume de Condorcet, intitulé, *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain.*

cle

cle de développer cette vérité consolante. Le siecle extraordinaire que nous allons finir, a fait plus à lui seul pour les progrès de la civilisation & des connoissances humaines que tous les siecles qui l'ont précédé depuis la renaissance des lettres en Europe. La découverte de l'Amérique & celle de l'imprimerie, faites dans les siecles précédens, semblent même nous assurer cet avantage : l'une, en introduisant en Europe une nouvelle économie politique, qui tend sans cesse à multiplier nos connoissances par une communication plus libre & plus étendue (§ 26); & l'autre, en répandant les dépôts de ces connoissances en même temps qu'elle les conserve pour les générations futures, & qu'elle les perpétue en dépit du temps & de la tyrannie, qui dévorent tout. Il semble que nous n'avons plus à craindre le sort des anciens peuples policés, que la moindre révolution replongeoit dans la barbarie ; précisément parce que leurs connoissances,

bornées à un petit coin de la terre, étoient l'apanage d'un petit nombre d'hommes privilégiés par la nature, ſecondés par la fortune, & que le reſte éprouvoit des obſtacles inſurmontables pour ſe procurer les inſtrumens du ſavoir.

§ 39. Ces progrès de l'eſprit humain ont déja créé de nouvelles branches de ſciences inconnues aux Anciens, & vraiſemblablement elles ne manqueront point d'en créer d'autres que nous ignorons à notre tour. Nous avons déja obſervé (§ 26) que les effets de cette civiliſation, amenée par une nouvelle économie politique, ont tellement modifié l'influence du climat en Europe, que preſque tous les peuples qui habitent cette partie du monde, ſemblent ne compoſer qu'une même nation. Mais d'un autre côté on ne peut pas diſſimuler que ces mêmes progrès de civiliſation n'aient frappé le phyſique de l'homme d'une débilité au moins relative. Sans parler des nouvelles maladies que l'étendue de nos rapports

commerciaux nous a procurées (§ 24), le luxe, la ſoif de l'or, & l'application aux ſciences & aux arts ſédentaires, en augmentant nos jouiſſances, ont banni de chez nous cette tranquilité d'eſprit ſi néceſſaire pour le bien-être du corps; de maniere qu'il me paroît bien difficile de décider, ſi tous les avantages réunis que la civiliſation a introduits chez nous, ne ſont point contrebalancés par les déſavantages qui en ſont néceſſairement réſultés. Je ne prétends point dire avec Rouſſeau, qu'un homme qui penſe eſt un animal dépravé; mais il n'eſt pas moins vrai que le perfectionnement de cette précieuſe faculté, qui nous diſtingue des brutes, pouſſé à un certain point, devient une ſource de maux phyſiques & moraux (1).

§ 40. Pour que la civiliſation, ou ce

(1) Ce ſont toujours les peuples les moins penſans qui ont été les moins dépravés, & qui ont conquis les peuples les plus ſpirituels & les plus corrompus. Il eſt vrai que la tactique moderne qui fait partie de nos connoiſſances multipliées, nous met à l'abri des invaſions

qui est la même chose, l'ensemble de toutes les causes morales, pût effacer entiérement les effets du climat ou des causes physiques, il faudroit que les hommes s'occupassent exclusivement de la science du *bonheur*, c'est-à-dire, des moyens de joindre à la plus grande vigueur possible du corps la plus grande culture possible de leur raison (1). On ne peut parvenir à réunir ces deux choses que par le secours de la médecine & de la morale, sciences les plus importantes pour le bonheur de l'homme.

§ 41. J'entends ici par médecine, principalement la partie de cette science connue sous le nom d'*Hygiene*, & dont

de ces peuples, & qu'elle compense en quelque maniere cette débilité physique; mais il est vrai aussi que le philosophe occupé de méditations profondes, & le négociant qui a la tête pleine de calculs merçantiles, sont aussi exposés aux impressions du climat, que l'homme le moins affecté par les causes morales.

(1) *Mentem sanam in corpore sano.* Celui qui a dit qu'il n'y avoit dans la vie que deux seuls biens, le bon sens & la santé ὑγεία καὶ νοῦς ἐσθλὰ τῷ βίῳ δύο, a dit une très-grande vérité.

l'objet eſt de conſerver la ſanté ou de prévenir les maladies par l'uſage bien entendu des ſix choſes qu'on eſt convenu d'appeller *non-naturelles* (1). Cette partie, qui faiſoit une des principales études des Anciens, mérite toute l'attention des législateurs modernes. C'eſt en effet par ſon moyen qu'ils peuvent, ſi non effacer, du moins modifier d'une maniere bien ſenſible l'influence du climat. Défricher des terreins incultes ; abattre ou planter des forêts ; ſaigner des marais ; donner plus de pente à des eaux qui ne coulent pas aſſez rapidement ; réformer (2) & réduire, s'il eſt poſſible, les villes

(1) Ce ſont : l'air, les alimens & les boiſſons, le mouvement & le repos, le ſommeil & les veilles, les matieres ou humeurs retenues ou évacuées, & les paſſions de l'ame.

(2) Suivant Plutarque (*Contra Colot.* T. X, p. 628, édit. Reiske) Empedocle délivra ſa patrie d'une maladie, en la mettant à l'abri de l'influence du vent du midi. Le même écrivain (*De curioſitate*, T. VIII, p. 47) nous apprend qu'on avoit rendu plus ſalubre Chéronée ſa patrie, en la tournant vers le vent d'eſt, de celui d'oueſt auquel elle étoit auparavant expoſée.

d'une expoſition mal-ſaine, ou qui ſont d'une grandeur démeſurée, & n'en conſtruire de nouvelles que ſur un plan & dans des expoſitions plus ſalubres pour ceux qui doivent les habiter; empêcher qu'elles ne s'aggrandiſſent outre meſure, ou que les hommes entaſſés dans un petit eſpace ne s'entre-nuiſent par leurs émanations putrides; y établir des exercices d'émulation, & des bains publics, acceſſibles à toutes les claſſes de citoyens par la modicité du prix; changer la conſtruction & l'emplacement des édifices deſtinés à l'inſtruction ou aux plaiſirs du public (1); avoir un œil attentif ſur le

(1) Les Anciens calculoient mieux les avantages de cette partie de la médecine. Leurs exercices, leurs bains, leurs théatres ſpacieux & en plein air, bien différens de nos ſpectacles auſſi meſquins qu'inſalubres, en ſont la preuve. Pour inſtruire l'homme, ils n'alloient point ajouter aux maux phyſiques qui réſultent néceſſairement de l'application de l'eſprit, les maux d'un local naturellement mal-ſain, ou qui devient tel par le concours d'un grand nombre de diſciples: c'étoit dans les champs, dans les bois, au milieu d'un jardin, en ſe promenant dans de longues allées d'arbres, en reſpirant un air frais & balſamique, que les philoſophes donnoient

choix de toutes les ſubſtances qui ſervent de boiſſon ou d'aliment au peuple ; ſonger à la deſtruction des maladies que notre commerce avec les étrangers a fait naître chez nous (§25), & empêcher que celles des autres peuples ne s'y introduiſent (§ 24) : voilà les principaux objets dont le gouvernement d'une nation, aidé des lumieres de la médecine, doit s'occuper très-ſérieuſement, s'il veut diminuer les mauvais, ou ſeconder les bons effets de l'influence du climat.

§ 42. Le législateur ne tireroit pas moins de profit de la *morale* perfectionnée. Je comprends ſous ce nom la *politique*, non telle qu'on l'entend communément, & qui n'eſt que l'art de tromper ſes ennemis ou ſes rivaux, mais la ſcience

leurs leçons. Cette inſtruction ambulante étoit bien autre choſe que celle que nous recevons dans nos chétives ſalles qu'on appelle Écoles, Académies, ou Univerſités. Il eſt vrai que la douceur du climat de la Grece favoriſoit cette maniere de s'amuſer & de s'inſtruire en plein air, qui ſeroit impraticable dans pluſieurs climats de l'Europe ; mais on peut du moins mitiger les inconvéniens de la nôtre par quelques réglemens puiſés dans l'hygiene.

de gouverner les hommes de maniere à les rendre heureux par le bon uſage de leurs propres paſſions (1). Mais la force de ces paſſions, ainſi que le tempérament qui les détermine, n'étant plus ou moins que l'effet du climat, ou des cauſes morales, telles que les uſages & les inſtitutitions d'une nation, on ſent combien il eſt important pour le législateur de ſavoir calculer les effets que toutes ces cauſes, ſéparées ou combinées de différentes manieres, ſont capables de produire, afin de pouvoir les modifier à ſon gré.

§ 43. Cependant, pour que le législa-

(1) En comparant ceci avec ce que j'ai déja remarqué concernant les paſſions comme objet de la Médecine (§. 41, not. 1), on ſe convaincra de plus en plus qu'on ne peut ſéparer cette ſcience de la morale, toutes les fois qu'il s'agit de rendre les hommes heureux. Diderot avance, en plaiſantant, une grande vérité, quand il obſerve dans ſon *Jacques le fataliſte* (roman plein d'originalité qui vient d'être publié), qu'il n'y a point de maxime de morale, dont on n'ait fait un aphoriſme de Médecine, comme il n'y a point d'aphoriſme de Médecine, dont on n'ait fait une maxime de morale.

teur puiſſe maîtriſer les cauſes phyſiques par le ſecours de la morale, il doit tenter une infinité de réformes, qui ne peuvent pas être toutes couronnées d'un égal ſuccès. Il lui eſt facile, par exemple, d'aſſigner des récompenſes à la vertu, comme il exiſte des peines pour les délits : cette partie de la législation, encore imparfaite, promet de grands avantages pour le bonheur de l'homme en ſociété. Il lui ſeroit peut-être encore poſſible, s'il gouverne une nation très-nombreuſe, & qui vit par conſéquent ſur une étendue de pays ſoumis à des latitudes différentes, de tempérer l'âpreté du caractere des uns par la douceur naturelle des autres, en déterminant par les moyens les plus praticables quelques portions de la nation à ſe tranſporter périodiquement d'une province à l'autre, & en croiſant de cette maniere les races (1).

(1) Cette idée de Platon mérite toute l'attention du légiſlateur. Ce philoſophe conſeille aux perſonnes d'un caractere fougueux, de ne s'allier qu'à des familles d'un

§ 44. Mais il ne lui ſera pas également facile dans l'état actuel de l'économie politique, que preſque toutes les nations de l'Europe ont adoptée, de diminuer le nombre des arts mécaniques les plus inſalubres pour l'homme; il ſeroit même impolitique de le tenter, ſi la nation n'a d'autres reſſources que le commerce. Il ne lui ſera pas non plus facile d'empêcher la trop grande inégalité des fortunes, ſans porter atteinte à la liberté du commerce, & même à la liberté individuelle dont chaque citoyen doit jouir relativement à l'exercice de ſes talens; & cependant c'eſt cette inégalité qui de tout temps a été la ſource la plus abondante de la corruption des mœurs. L'or partagé trop diſproportionnellement devient un moyen de ſéduction dans les mains du riche poſſeſſeur, & une tentation

naturel paiſible & tranquille, & réciproquement, aux individus d'un naturel porté à l'indolence, de chercher leurs époux ou leurs épouſes dans les familles compoſées d'hommes très-vifs & très-actifs. V. Plat. *de legibus*, L. VI, T. VIII, p. 293 ſq. edit. Bipont.

continuelle de ſe laiſſer ſéduire pour le miſérable qui en eſt dépourvu. Il eſt rare de trouver la vertu dans des greniers, & plus rare encore de la trouver ſous des lambris dorés ; ce n'eſt que parmi les hommes d'une heureuſe médiocrité qu'elle aime à ſe loger (1). Il en eſt du corps politique d'une nation comme de chaque corps des individus qui la compoſent : de même qu'une partie de ce dernier ne peut avoir un accroiſſement monſtrueux qu'aux dépens des autres, qui dépériſſent ſucceſſivement; de même les fortunes coloſſales de quelques particuliers ſont une preuve que l'état eſt dans une eſpece de maraſme (2).

(1) Une des plus belles prieres, à mon avis, qu'on ait jamais adreſſée à l'Être Suprême, eſt celle-ci : *mendicitatem & divitias ne dederis mihi ; tribue tantum victui meo neceſſaria : ne forte ſatiatus illiciar ad negandum, & dicam, quis eſt Dominus ; aut egeſtate compulſus furer, & perjurem nomen Dei mei.* Proverb. Cap. XXX. 8. 9.

(2) *Quemadmodum enim corpus ex partibus conſtat, haſque oportet ex proportione creſcere, ut maneat totius & partium commenſus ; ſin minus, interit, cum pes quidem quatuor eſt cubitorum, reliquum vero corpus duorum palmo-*

§ 45. Je conclus de tout cela, que si la *perfectibilité* indéfinie de l'espece humaine n'est point une chimere, tous les obstacles, qui s'y opposent, prouvent au moins qu'elle est circonscrite par des limites beaucoup plus étroites qu'on ne le pense communément. Peut-être ne peut-elle avoir lieu que jusqu'à certains degrés de latitude, au-delà desquels l'homme ne peut se rendre maître des causes physiques, ni commander aux élémens. Il est possible que dans les climats, même tempérés, les nations modernes, parvenues à un certain point de perfection morale & politique, rétrogradent vers le point d'où elles sont parties, ainsi que cela est arrivé aux nations anciennes; que cet état de décadence & de vieillesse ne soit pas à la vérité aussi rapide pour nous qu'il l'a été pour les peuples qui nous ont précédés, vu les

*morum . . . . . . ita & civitas ex partibus composita est, quarum sæpe nonnulla occulte augescit*, &c. Aristotel. *de Republ.* L. V, Cap. 3.

nombreux avantages que nous avons ſur eux (§ 38), mais que le terme fatal arrive enfin en dépit de toutes les précautions qu'on aura priſes pour le prévenir, ou pour l'éloigner.

§ 46. En attendant l'heureuſe époque où la morale & la médecine, encore très-imparfaites, apprendront aux hommes à ſe reſſembler & à ſe confondre par la vertu, malgré l'influence des différens climats qu'ils habitent, le devoir du législateur conſiſte à tirer le meilleur parti poſſible de la poſition phyſique où ſa nation ſe trouve, & à tâcher de faire le bonheur de ſon peuple, avec le moindre mal poſſible pour les nations qui l'environnent. Mais qu'il ne ſe flatte point d'atteindre à ce but, ſi ſes loix ne tendent toutes à procurer aſſez de force aux corps pour repouſſer les maux phyſiques, & aux ames pour ne pas ſe laiſſer agiter par le tumulte des paſſions.

## SECONDE PARTIE.

### *Analyse du Traité des Airs, des Eaux, & des Lieux.*

§ 47. Après avoir parlé de l'influence que le climat exerce sur l'homme, il est à propos que je présente au lecteur une courte analyse de l'ouvrage qui traite de cette influence, & que je lui rende compte des moyens & des secours dont je me suis servi pour donner cette édition. Toute l'antiquité s'est accordée à regarder ce traité comme une véritable production d'Hippocrate. Il n'y a parmi les modernes que le célebre Haller qui ait osé révoquer en doute ce témoignage unanime; & cela par une raison appuyée sur un passage mal entendu par les traducteurs, & dont il résulteroit d'après la fausse explication qu'on en a donnée, que l'auteur du traité *des Airs, des Eaux & des Lieux*, se donne pour

Européen : or Hippocrate étant natif de Cos, île appartenante, comme on ſait, à l'Aſie, il s'enſuit naturellement, dit Haller, qu'il n'eſt point l'auteur de ce traité (1).

§ 48. Le célebre Grunner s'étonne avec raiſon de cette étrange opinion de Haller (2); & je me ſuis apperçu que ce dernier n'a avancé ce paradoxe que ſur la foi des traducteurs, & notamment de Septalius, qui, n'ayant point compris un des paſſages les plus clairs de ce traité, & dont je parlerai à ſa place, en avoit conclu qu'Hippocrate ſe donnoit pour Européen; tandis qu'en ſaine critique, ſi jamais ce paſſage pouvoit être ſuſceptible du ſens forcé qu'on a voulu lui donner, on ne pourroit en inférer autre choſe, ſi ce n'eſt qu'Hippocrate avoit compoſé ce traité hors de ſa patrie, dans une contrée appartenante à l'Europe.

(1) Haller, *Art. Med. Princip.* T. IV, Præfat. p. 6, & *Biblioth. Medic. pract.* T. I, p. 29 & 59.

(2) Grunner, *Cenſur. Libr. Hippocrat.* p. 50.

Les erreurs de Haller (car ce n'eſt point la ſeule qu'il ait commiſe au ſujet de ce traité, ainſi que de pluſieurs autres écrits (1) d'Hippocrate) prouvent combien il faut être circonſpect dans les jugemens qu'on porte ſur les ouvrages des Anciens; ſur-tout quand on ne poſſede pas bien la langue dans laquelle ils ont écrit, & qu'on n'a pas ſans ceſſe ſous les yeux l'enſemble de leur doctrine.

(1) Voy. *Journal de Medec.* vol. LXXIV, p. 326. Dans le quatrieme livre des *Épidémies*, T: I, p. 764, édit. Lind. Hippocrate fait mention d'un homme nommé *Cynicus*, πρὸς ὃν ὁ κυνικὸς εἰσήγαγέ με κ. τ. λ. Haller prenant ce mot pour la qualification de la ſecte connue ſous ce nom, juge que le quatrieme livre des Épidémies eſt ſuppoſé, parce que la ſecte Cynique, dit-il, n'exiſtoit pas du temps d'Hippocrate. Sans rapporter ici la maniere très-peu ſatisfaiſante dont le rédacteur de ce journal cherche à réfuter Haller, j'oſe aſſurer qu'il faut lire: Κυνίσκος, *Cyniſcus*; comme on le trouve expreſſément dans les *Épidem.* L. VI, ſect. 7, p. 818, où la même hiſtoire de la même maladie eſt répétée preſque mot à mot. *Cyniſcus* étoit un nom propre d'homme comme *Cyniſca* de femme, très-en uſage chez les Grecs, & particuliérement chez les Grecs d'origine dorique. Voy. Hérodot. L. VI, Cap. 71. Xenoph. *de Expedit. Cyr.* L. VII, p. 231, & *Ageſil. laud.* p. 390, Théocr. *Idyll.* XIV, & Suid. in Ποσίδιππος.

§ 49.

§ 49. On peut commodément divifer ce traité en fix fections ou chapitres. Le premier n'eft qu'une efpece d'*introduction*, dans laquelle l'auteur établit la néceffité & l'importance des topographies médicales. Elles confiftent dans la connoiffance de la nature & de la fucceffion des faifons, des vents, tant généraux que locaux, qui dominent dans chaque pays ; de l'expofition d'une ville par rapport à ces vents, & au lever & au coucher du foleil ; de la qualité de fon terrein & de fes eaux ; du genre de vie ou du régime ordinaire des habitans. Si l'on compare les préceptes qu'il donne pour fe procurer une bonne topographie, avec ceux qu'on trouve confignés dans les mémoires d'une fociété célebre (1), on feroit tenté d'accufer Hippocrate d'une foule d'omiffions effentielles : mais pour peu qu'on faffe attention d'un côté à cette concifion qui caractérife les

(1) Voy. *Mémoires de la Société Royale de Médecine, de Paris*, année 1776, Vol. I, Préface.

écrits de ce grand médecin, comme de tous ceux qui ſont doués d'un génie ſupérieur, & de l'autre côté à la fécondité du petit nombre de préceptes qu'il donne, on ne tardera pas à s'appercevoir que ces omiſſions ne ſont que des corollaires que chacun peut tirer facilement de ces préceptes.

§ 50. La conſidération des ſaiſons a pour objet, non-ſeulement leur ſucceſſion naturelle, mais encore leur dérangement, leurs variations, & la durée reſpective de ces variations. Il en eſt de même des vents : ce n'eſt pas ſeulement leur ſucceſſion naturelle, leurs propriétés phyſiques de chaleur ou de froid, de ſécherеſſe ou d'humidité, leur ſouffle plus ou moins libre, déterminé par le ſite particulier d'un pays, que le médecin doit conſidérer ; il faut de plus qu'il examine leurs variations & leurs écarts de la regle ordinaire, & la durée de ces écarts.

§ 51. On ne fait guere des recherches ſur la qualité des eaux qui ſourdent de la

terre, qu'on n'examine en même temps leur quantité plus ou moins conſidérable relativement à l'eſpace de terrein qu'elles arroſent. L'auteur ſemble recommander cet examen, en parlant des eaux marécageuſes, dont la nature eſt de s'accumuler ſans ceſſe & d'inonder le pays, faute de pente qui facilite leur écoulement, ainſi que des eaux qui coulent des lieux élevés, qui par cela même doivent parcourir rapidement le terrein ſans s'y arrêter nulle part.

§ 52. Hippocrate ne laiſſe rien à déſirer du côté des préceptes qu'il donne concernant l'examen du ſol. On ſent bien la différence qui exiſte entre un ſol nu & un ſol couvert d'arbres : le premier, expoſé à toute l'action du ſoleil, doit être naturellement ſec ; au lieu que dans le ſecond la végétation entretient la fraîcheur, & tempere l'ardeur des rayons du ſoleil. Il en eſt de même d'un terrein bas par rapport au terrein qui le domine : l'un, à l'abri de tous les vents

par les élévations qui l'environnent, eſt ordinairement travaillé par des chaleurs étouffantes ; l'autre, au-deſſus du niveau de tout ce qui l'entoure, doit être raffraîchi par les vents, qui y abordent de tous côtés ſans obſtacle. Quant aux qualités mêmes du ſol, qui réſultent de ſes parties conſtituantes, auſſi bien que du plus ou moins d'humidité dont il eſt abreuvé, Hippocrate en parle plus en détail à la fin de ce traité (§ CXXI, CXXV & CXXVI).

§ 53. Par le *genre de vie* des habitans, objet digne également de toute l'attention du médecin, il faut entendre, non-ſeulement leur régime, ou la qualité & la quantité des alimens qu'ils prennent habituellement, mais encore leur penchant au travail ou à la pareſſe en général, & plus particuliérement la maniere dont ils ſe conduiſent dans l'un ou l'autre cas, c'eſt-à-dire, les eſpeces d'amuſemens auxquels ils ſe livrent, ou de travaux dont ils s'occupent. On ſent

bien que ſous cette derniere catégorie viennent ſe ranger naturellement les différens arts, métiers ou profeſſions, dont l'influence ſur l'homme ne peut pas être révoquée en doute, ainſi que je l'ai déja obſervé (§ 19 & 20).

§ 54. Le précepte qu'il donne touchant le lever & le coucher des aſtres, eſt particuliérement applicable à la maniere de diſtinguer les ſaiſons des anciens Grecs, comme je le ferai voir dans le cours de mes notes. Cette explication ſuffit pour déſabuſer ceux qui pourroient s'imaginer qu'Hippocrate donne ici dans des chimeres aſtrologiques. Les anciens ne conſidéroient ces aſtres que comme des points de démarcation entre les différentes parties de l'année, & en tant qu'ils étoient précédés, accompagnés ou ſuivis de certains phénomenes météorologiques, qui d'après une longue expérience étoient cenſés annoncer la conſtitution future de la ſaiſon qui ſuivoit leur apparition. Une preuve de ce que j'avan-

ce, c'eſt qu'Ariſtote, en parlant de la Canicule, dit expreſſément (1) que le lever & le coucher de cette conſtellation ſont ordinairement dangereux, par la raiſon qu'ils arrivent dans un changement de ſaiſon, le premier en été, & le ſecond en hiver.

§ 55. Hippocrate finit cette introduction par exhorter les médecins à ne point regarder les connoiſſances & les recherches météorologiques comme inutiles à l'exercice de leur art; ce qui prouve qu'il y avoit de ſon temps des médecins qui doutoient de l'importance de ces recherches. Il ne pouvoit mieux répondre aux incrédules qu'en leur rappellant que l'état intérieur du corps ſuit les changemens de l'atmoſphere : c'étoit en appeller à leur propre expérience & aux diverſes ſenſations qu'ils éprouvoient d'après les différentes qualités de l'air, qui preſſe le corps de tous côtés, & qui le pénetre en tous ſens par les organes de la reſpi-

(1) *Meteorolog.* L. II, Cap. 5.

ration, ainſi que par les vaiſſeaux abſorbans de la peau.

§ 56. Cette obſervation mene naturellement à la conſidération des différentes expoſitions par rapport aux vents & au ſoleil; ce qui fait le ſujet du II. chapitre que j'ai intitulé *des Climats*. Le vent n'étant autre choſe que l'air en mouvement, le médecin doit avant tout connoître les qualités phyſiques de cet élément. La phyſique moderne nous apprend que la peſanteur de ce fluide peut varier ſuivant qu'il eſt humide ou ſec, chaud ou froid, mu vers tel ou tel point de l'horizon; & cette variation dans le poids que notre corps ſoutient dans un temps plus que dans un autre, peut aller juſqu'à quatre mille livres. Cette énorme ſurcharge l'écraſeroit infailliblement, ſi l'air contenu dans la capacité du corps ne réagiſſoit pas en raiſon de la preſſion opérée ſur ſa ſurface par l'air extérieur. Cependant, malgré cette réaction, la diminution ou l'augmentation du poids de ce

dernier doit entraîner des désordres bien sensibles, toutes les fois qu'elle arrive brusquement & sans observer aucune gradation. Il n'y a personne qui, monté sur le sommet d'une haute montagne, où l'air est beaucoup plus raréfié, par conséquent moins pesant que celui des vallées, n'ait éprouvé, du moins dans les premiers momens, un mal-aise & une gêne bien sensibles dans toutes ses fonctions, mais particuliérement dans celle de la respiration.

§ 57. Il est prouvé aujourd'hui que cet air ou ce fluide qui constitue notre atmosphere, est un composé de différens gaz, & qu'il ne contient qu'une petite portion qui puisse servir à la respiration, & par conséquent à la conservation de la vie des animaux. Cette portion, connue sous le nom d'*air vital* (1), parce qu'elle sert à alimenter le feu de la vie, & qu'à ce titre on peut appeller

(1) Ou *gaz oxygene*, suivant la nouvelle nomenclature chymique.

un

un véritable *pabulum vitæ*, ne ſe borne pas uniquement à enfiler les conduits de la reſpiration ; elle pénetre, comme je l'ai déja remarqué (§ 55), le corps par tous les points de ſa ſurface, à l'aide des vaiſſeaux abſorbans ou inhalans, de ſorte qu'on peut dire que le corps reſpire dans toutes ſes parties. Cette vérité, conſtatée par les expériences des Modernes, eſt encore du nombre prodigieux des vérités éparſes dans les ouvrages d'Hippocrate. *Tout le corps*, dit ce grand obſervateur de la nature, *expire & inſpire* (1), c'eſt-à-dire, il ſe fait dans tous les points de ſa ſurface une expiration & une inſpiration ſemblables à celles qui s'operent par les organes des poumons, & qui conſtituent ce qu'on appelle proprement la *reſpiration*.

§ 58. Mais cette portion d'*air vital* peut être plus ou moins conſidérable dans une quantité donnée d'air atmoſ-

(1) Ἔκπνοον καὶ εἴσπνοον ὅλον τὸ σῶμα. *Épidem.* L. VI, Sect. VI, 2, T. I, p. 812.

phérique, ſelon que celui-ci eſt plus ou moins peſant (§ 56), plus ou moins ſouvent renouvellé par le mouvement, ou qu'il contracte des qualités malfaiſantes par le repos. On voit par-là la différence qui doit réſulter des différens climats, des différentes expoſitions, ainſi que des différentes ſaiſons de l'année, relativement à l'air que nous reſpirons, & qui vivifie ſans ceſſe notre machine, en y réparant la chaleur animale. Ainſi, l'air atmoſphérique peut devenir plus ou moins propre à la conſervation de la vie, non-ſeulement par la portion plus ou moins grande d'air vital qu'il contient, mais encore par la quantité de mofette atmoſphérique qui entre dans ſa compoſition, & de plus par la quantité & la qualité de toutes les vapeurs & exhalaiſons qui s'élevent de la ſurface de la terre & qui ſe mêlent avec lui.

§ 59. Quant aux *vents*, qui ne ſont que les différens mouvemens de l'air (§ 56), ce n'eſt que dans ce ſecond cha-

pitre qu'Hippocrate en parle avec quelque détail : mais dans le quatrieme chapitre, comme aussi dans les *Aphorismes*, dans les *Épidémies* (1), dans le second livre *de la Diete*, il se contente de marquer les deux vents du Nord & du Sud, dont j'ai déja rapporté (§ 6) les qualités par rapport à l'économie animale ; parce qu'il regardoit, ainsi qu'a fait ensuite Aristote (2), tous les autres vents comme appartenant à l'un ou à l'autre de ces deux vents principaux, suivant qu'ils participoient aux qualités de l'un ou de l'autre. Les vents occidentaux, par exemple, c'est-à-dire, tous les vents inclusivement qui souffloient entre le coucher d'hiver & le coucher d'été, étoient censés appartenir au vent du Nord ; comme les vents orientaux, placés entre le lever d'hiver & celui d'été, étoient dé-

(1) Il y parle quelquefois des *Étésies ;* mais c'étoient également des vents septentrionaux *( Nord-Ouest ).*

(2) *De republ.* L. IV, Cap. III, & *Meteorolog.* L. II, Cap. IV & VI. cf. Strabon, L. I, p. 19, édit. 1587.

ſignés par le nom générique de vents du Sud (1) : on peut en voir la preuve dans ce que dit Hippocrate (§ XXIV) de la reſſemblance des maladies des villes expoſées à l'Eſt, avec celles des villes expoſées au Sud, & dans l'analogie qu'il établit (§ XXVI) entre les vents de l'Oueſt & la ſaiſon de l'automne, à cauſe des alternatives du chaud & du froid.

§ 60. Pour répandre plus de lumiere ſur l'influence des vents, il ne ſeroit pas inutile peut-être de rapporter leur nombre, les noms que les Anciens leur donnoient, leurs qualités reſpectives, ainſi que les différentes époques de l'année auxquelles ils ſouffloient ordinairement en Grece. Ces connoiſſances me paroiſſent d'autant plus importantes, qu'il regne une très-grande confuſion parmi les écrivains; confuſion qu'il faut attribuer aux différentes révolutions que la doctrine des vents a eſſuiées.

§ 61. Homere ne parle que des quatre

(1) Ariſtot. *Meteorolog.* L. II, Cap. VI.

vents cardinaux, qu'il appelle Βορέας, *Nord;* Εὖρος, *Eſt;* Νότος, *Sud;* Ζέφυρος, *Oueſt.* A ces quatre on ajouta dans la ſuite quatre autres, qui ſont le Καικίας, *Nord-eſt;* l'Εὖρος, *Sud-eſt* (qui n'étoit plus celui d'Homere, auquel on avoit donné le nom d'Α'πηλιώτης); le Λὶψ, *Sud-oueſt;* & l'Α'ργέσἶης, *Nord-oueſt*, auquel on donna de plus les noms d'Ο'λυμπίας, Ι'άπυξ, ou Σκίρων (1). Ce ſont les vents qu'on trouve dans Ariſtote (2), dans Agathémere (3), & ſur la *tour des vents* encore exiſtante à Athènes, dont parle Vitruve (4), ainſi que pluſieurs voyageurs modernes (5). Pline (6),

(1) Galien lui donne le nom romain de καῦρος, *Caurus.* Voyez ſon *comment. manuſcrit ſur le livre d'Hippocrate, de humoribus.*

(2) *Meteorolog.* L. II, Cap. *6.*

(3) *Geograph. Hypotyp.* L. I, Cap. 2, & L. II, Cap. 12.

(4) L. I, Cap. *6.*

(5) Pococke, Wheler & Spon. Je ne ſais pas pourquoi les deux derniers placent le Νότος, *Sud*, avant le Λὶψ, *Sud-oueſt*, en parcourant le compas de l'*Oueſt* au *Sud.*

(6) L. II, Cap. 47.

Galien (1), & Aulugelle (2), ne different d'Ariſtote pour le nombre de huit vents qu'en ce que des deux noms Ἀπαρκτίας, *Aparctias*, & Βορέας, *Boreas*, que celui-ci donne au vent du *Nord*, ils ne lui ont conſervé que le premier, en donnant le ſecond à l'*Aquilo* des Romains, qu'Ariſtote appelle Καικίας, *Cæcias*, & qui eſt notre *Nord-eſt*.

§ 62. Cependant Ariſtote ajoute (3) à cette roſe trois autres vents, qui ſont le Μέσης, *Meſes*, placé entre le *Nord* & le *Nord-eſt*; le Φοινικίας, *Phœnix*, placé entre le *Sud-eſt* & le *Sud*; & le Θρασκίας, *Thraſcias*, placé entre le *Nord-oueſt* & le *Nord*. Dans un autre écrit attribué à Ariſtote (4) le *Meſes* s'appelle *Boreas*; le *Phœnix*, Εὐρόνοτος, *Euronotus*; & le compas s'y trouve completté par un dou-

(1) *Comment. in libr. Hippocrat. de humoribus.*
(2) *Noct. Attic.* L. II, Cap. 22.
(3) *Ubi ſupra.*
(4) *De mundo.* Cap. 4.

zieme vent, qu'il appelle Λιβόνοτος ἢ Λιβοφοῖνιξ, *Libonotus* ou *Libophœnix*, & qu'il place entre le *Sud* & le *Sud-oueſt.* Ces douze vents reviennent encore dans un autre ouvrage du même auteur (1), où le copiſte a omis le *Meſes*, & donné (vraiſemblablement encore par diſtraction) le nom d'Ὀρθόνοτος, *Orthonotus*, au vent qui dans les autres compas porte le nom d'*Euronotus* ou *Phœnix.* On y voit de plus appellé du nom de *Leuconotus* (comme qui diroit *Sud-blanc*) celui qui dans la roſe de douze vents s'appelloit *Libonotus;* mais cette variante n'eſt point une erreur, puiſqu'on la trouve également ailleurs, comme une dénomination ſynonymique. Agathémere nous donne auſſi, outre la liſte de huit vents, deux autres compas, chacun de douze rumbs, & dont le premier eſt pris de Timoſthenes, amiral de Ptolomée (2). L'un & l'autre ſont à peu

(1) *Ventor. loc. & appellat.*

(2) Agathemerus, *Geograph. Hypotyp.* L. I, Cap. 2, & L. II, Cap. 12.

près conformes à ceux d'Ariſtote, de Pline (1) & de plus à ceux de Séneque (2), ſi ce n'eſt que Pline appelle Φοῖνιξ, *Phœnix*, le Φοινικίας, *Phœnicias*, de la premiere liſte d'Ariſtote, au lieu que Séneque lui conſerve le nom d'*Euronotus*, qu'on trouve dans les autres liſtes.

§ 63. Cette double ou plutôt triple maniere (§ 61 & 62) de compter les vents, ne pouvoit manquer de jeter de la confuſion dans leurs dénominations, par la raiſon que ceux qui parlent du nombre de douze ont ſouvent employé des noms qui ne conviennent qu'à la roſe de huit vents, & réciproquement. Pline, par exemple, dans l'expoſition de cette derniere roſe, ayant appellé des noms de *Boreas* ou *d'Aquilo* le *Cæcias* d'Ariſtote, donne enſuite, dans la roſe de douze les mêmes noms à ce qu'Ariſtote appelloit *Meſes*; & il prétend que ce dernier nom appartient à un treizieme

(1) L. II, Cap. 47.

(2) *Natur. quæſt.* L. V, Cap. 16.

vent,

vent, que quelques-uns plaçoient entre le *Boreas* & le *Cæcias*. Il donne de même le nom de *Phœnix* à l'*Euronotus* d'Ariſtote, d'Agathémere & de Séneque ; & cependant peu après il parle de l'*Euronotus* comme d'un quatorzieme vent que quelques-uns plaçoient entre l'*Eurus* & le *Notus*.

§ 64. Pour applanir, autant que cela eſt poſſible, toutes ces difficultés, qui ont déja exercé la patience de Saumaiſe, j'ai rangé dans une table ſéparée les liſtes des huit & des douze vents, d'après les différens écrivains grecs & romains (1), ainſi que la liſte de trente-deux vents du compas des Modernes, de maniere qu'on peut y voir d'un coup d'œil le nombre & le nom de ceux de ces derniers qui correſpondent à un ou à pluſieurs vents anciens, ſuivant qu'on veut ſe ſervir de la

(1) Je ne parlerai point de la liſte des 24 vents des Romains, laquelle étant fort poſtérieure au ſiecle d'Hippocrate & d'Ariſtote, n'entre point dans mon ſujet. Ceux qui aiment ces détails, peuvent conſulter Saumaiſe, *Exercitat. Plinian.* p. 878 — 892.

liſte des huit ou de celle des douze. En ſuivant le même ordre je vais à préſent rapporter les différentes qualités ſenſibles des vents, telles qu'Ariſtote & Théophraſte les avoient obſervées en Grece, comme auſſi les époques ou les ſaiſons de l'année, auxquels ils y ſouffloient le plus communément ; ce qui eſt plus eſſentiel pour l'intelligence du traité d'Hippocrate.

§ 65. L'*Aparctias* ou *Boreas* étoit, ſelon Ariſtote (1), le vent le plus fort, le plus fréquent, le plus ſec & le plus ſerein, quoiqu'il produisît par fois des éclairs, & qu'il amenât de la grêle. Il obſerve ailleurs, que ce vent étoit ſurtout fort dans ſon début, & qu'il ne s'affoibliſſoit qu'à meſure qu'il approchoit de ſa fin (2) ; qu'il amenoit quelquefois la neige (ainſi que faiſoit ſon collatéral le *Meſes*), mais qu'il étoit pluvieux dans l'Helleſpont & à Cyrene (3).

(1) *Meteorolog.* L. II, Cap. 6.

(2) *Problem.* XXVI, 41 & 47.

(3) *Meteorolog.* L. II, Cap. 6. *Problem.* XXVI, 58.

§ 66. Le *Cæcias*, qu'on appelloit encore Ἑλλησποντίας, *Hellespontias*, parce qu'il venoit du côté de l'Hellespont, souffloit ordinairement vers l'équinoxe du printemps. Il étoit humide & nuageux, & amenoit la pluie dans l'Attique & dans les îles de l'Archipel (1).

§ 67. L'*Apeliotes* étoit humide, mais d'une humidité tempérée. Il souffloit ordinairement pendant le matin (2).

§ 68. L'*Eurus*, qu'on confondoit souvent avec l'*Apeliotes* (§ 61), souffloit vers le solstice d'hiver, étoit chaud, sec dans le commencement, devenoit ensuite humide, & finissoit par amener la pluie, sur-tout dans l'île de Lesbos (3).

§ 69. Le *Notus* souffloit ordinairement vers la fin de l'automne, après le solstice

(1) *Ibid.*

(2) *Meteorolog.* ibid. & *Problem.* XXVI, 33, 34, 57.

(3) *Meteorolog.* ibid. & *Problem.* XXVI, 28, 55, 58. On ne trouve rien dans Aristote, ni dans Théophraste, concernant les qualités de l'*Euronotus*, qui vraisemblablement devoient ressembler beaucoup à celles de ses deux collatéraux, l'*Eurus* & le *Notus*.

d'hiver & au commencement du printemps (1). Humide & chaud naturellement, il étoit foible en commençant, & ne se renforçoit qu'à mesure qu'il approchoit de sa fin. C'est alors qu'il couvroit le ciel de nuages, & qu'il finissoit par amener la pluie (2). Cette derniere qualité se faisoit sur-tout sentir dans l'île de Lesbos (3). Par-tout où il venoit du côté de la mer, il favorisoit la végétation, comme, par exemple, dans la plaine de l'Attique connue sous le nom de *Thriasie* (4). Ce vent étoit froid dans la Libye (5).

§ 70. Galien parle du *Leuconotus* (Λευκόνοτος) qui est le même que le *Libonotus* (§ 62), comme d'un vent sec & froid, contre la nature des vents méridionaux, qui étoient humides &

(1) *Problem.* XXVI, 12, 16.

(2) *Ibid.* XXVI, 2, 12, 20, 21, 28, 41, 47.

(3) *Ibid.* XXVI, 58.

(4) *Ibid.* XXVI, 18.

(5) *Ibid.* XXVI, 16, 51.

chauds (1). Ariſtote dit qu'il ſouffloit après le ſolſtice d'hiver (2).

§ 71. Le *Libs* étoit humide & nuageux, mais moins que ſon oppoſé *Cæcias* (3). Il avoit de plus la propriété de diſſiper les nuages auſſi promptement qu'il les formoit, & faiſoit ſur-tout ſentir ſa force à Cnide & dans l'île de Rhodes (4).

§ 72. Le *Zephyrus*, qui ſouffloit au printemps, au ſolſtice d'été & en automne, ſe levoit ordinairement vers le ſoir, & jamais le matin. C'étoit, ſelon Ariſtote, le plus doux de tous les vents (5): mais Théophraſte dit que dans quelques contrées il étoit froid, quoiqu'il le fût moins que le *Boreas*; & il obſerve avec raiſon qu'il varioit dans ſes qualités de

(1) Galen. *Comment. in libr. Hippocrat. de humoribus.* Suivant Strabon (L. I, p. 20, edit. 1587), c'eſt le *Leuconotus* qu'Homere déſigne par le nom d'*Argeſtes-Notus*, Ἀργέστην Νότον.

(2) Ariſtot. *Meteorolog.* L. II, Cap. 5.

(3) Idem, *ibid.* & *Problem.* XXVI, 27.

(4) Théophraſt. *de Ventis*, p. 413.

(5) Ariſtot. *ubi ſupra*, & *Problem.* XXVI, 33, 35, 37, 54, 57.

chaud & de froid, d'humide & de fec, fuivant la nature des lieux qu'il traverfoit, ce qui explique, ajoute-t-il, pourquoi Homere lui donne l'épithete de *δυσαής* (1).

§ 73. L'*Argeftes* étoit, felon Ariftote, auffi fec & auffi ferein que l'*Aparctias*, fi ce n'eft qu'il amenoit quelquefois, comme ce dernier, des éclairs & de la grêle (2). Sa froideur, fuivant Théophrafte, étoit fur-tout remarquable à Chalcis, ville de l'Eubée, où, foufflant

(1) Théophraft. *de Ventis*, p. 410, 411. Un des fcholiaftes d'Homere (*Iliad.* Ψ. 200.) publiés par le favant d'Anffe de Villoifon, en commentant le mot *δυσαὴς*, qu'on traduit ordinairement par *vehemens*, ou par *graviter fpirans*, obferve avec raifon qu'Homere parle d'un *Zéphyr* d'hiver; faifon où ce vent ne devoit pas être agréable dans la Grece. Il me paroît cependant plus naturel de penfer (comme je le prouverai bientôt à l'occafion d'un article d'Hefychius) que ce poëte confond le *Zephyrus* avec fes collatéraux le *Libs*, & plus encore l'*Argeftes*, toutes les fois qu'il le repréfente comme un vent impétueux. Cette confufion étoit inévitable dans un temps où la rofe n'étoit compofée que de quatre vents (§. 61).

(2) *Meteorolog.* L. II, Cap. 6.

peu avant ou après le ſolſtice d'hiver, il brûloit les arbres beaucoup plus que n'auroient fait la ſéchereſſe & la chaleur le plus long-temps continuées (1). A Cnide & dans l'île de Rhodes, ſuivant le même auteur, l'*Argeſtes* couvroit promptement le ciel de nuages (2) ; vraiſemblablement parce qu'il y arrivoit du côté de la mer.

§ 74. Ariſtote (3) attribue au *Traſcias* (4) les mêmes qualités qu'à l'*Argeſtes*

(1) Theophraſt. *Hiſtor. Plant.* L. IV, Cap. 17 & *de cauſis plant.* L. V, Cap. 16.

(2) Idem, *de Ventis*, p. 413.

(3) *Meteorolog.* L. II, Cap. 6.

(4) On l'appelloit encore *Circius*, *Circas*, ou, ſuivant Saumaiſe ( *exercit. Plin.* p. 888 ), *Cercias.* Suivant le même critique, c'eſt Κερκίας qu'il faut lire au lieu de Καικίας, à la fin de la ſeconde roſe de douze vents d'Ariſtote. Il n'y a qu'Agathemere ( L. II, Cap. 12 ) qui donne de plus le nom de *Meſes* au *Thraſcias* : mais comme je penſe que c'eſt une erreur de copiſte, je rétablis ſon paſſage ainſi conçu : πάλιν δὲ Ἀπαρκτίου, ὡς πρὸς μὲν ἀνατολὰς, ΒΟΡΈΑΝ, ὡς δὲ πρὸς δύσεις, Θρασκίαν ἫΗ ΜΈΣΗΝ, en plaçant ces derniers mots immédiatement après le mot βορέαν. De cette maniere, Agathemere ſe trouve d'accord avec Ariſtote, qui donnoit le nom de *Meſes* au vent que les autres appelloient *Boreas.*

& qu'à l'*Aparctias* (§ 65 & 73). Il ne parle du *Meses* qu'en paſſant (§ 65); & il ne dit rien de l'*Euronotus*, ainſi que nous l'avons déja obſervé (§ 68, not. 3).

§ 75. Les vents *Étéſiens* (Ἐτησίαι), qui ſouffloient après le ſolſtice d'été & le lever de la Canicule, étoient des vents du Nord vers Oueſt pour les habitans des climats occidentaux, & des vents de Nord vers Eſt pour ceux qui habitoient des climats orientaux. Ils ſouffloient pendant la nuit, & ceſſoient pendant le jour (1).

§ 76. Les *Ornithies* (Ὀρνιθίαι), appellés ainſi, parce qu'ils annonçoient le retour des oiſeaux (2), étoient une autre

(1) Ariſtot. *Meteorolog.* L. II, Cap. 5 & 6.

(2) Le ſcholiaſte d'Ariſtophane (*Acharn.* 877.) donne une autre origine à ce mot : il prétend que les *Ornithies* étoient ainſi nommés à cauſe de leur froid, par fois ſi violent qu'il faiſoit tomber à terre les oiſeaux. On trouve également un exemple d'*Ornithies* très-froids dans Hippocrate (*Epidem.* L. VII, p. 871, extr.) On les confondoit vraiſemblablement avec les *Leuconotus* (§. 70.) qui ſouffloient à la même époque, ou ce qui pourroit encore paroître plus vraiſemblable, ces deux vents

eſpece

eſpece de vents *Étéſiens*, qui ſe levoient au printemps, ſoixante-dix jours environ après le ſolſtice d'hiver. Ils étoient plus foibles, plus inconſtans, de moindre durée que les véritables *Étéſiens* (1). C'étoient des vents de Sud, qui venoient des montagnes de l'Affrique par l'Égypte en Grece (2).

§ 77. J'ai déja obſervé (§ 59), que, malgré la variété des vents, on les réduiſoit cependant à deux claſſes princi-

n'étoient qu'une même choſe déſignée par deux dénominations différentes.

(1) Ariſtot. *Meteorolog.* L. II, Cap. 5.

(2) C'eſt avec raiſon que l'Abbé Richard (*Hiſtoir. Natur. de l'Air & des Météores*, Vol. VI, p. 279.) reproche à Ariſtote d'avoir donné aux vents *Ornithies* la même origine qu'aux vents caniculaires ou véritables *Étéſiens*; mais il n'a point fait attention que ce n'eſt que dans le livre *de Mundo*, Cap. 4, qu'Ariſtote regarde les *Ornithies* comme des vents du Nord. Dans ſes *Météorologiques* (L. II, Cap. 5), on voit au contraire qu'il les met en oppoſition avec les vents *Étéſiens*. Ainſi, bien loin de trouver une contradiction dans ce double récit d'Ariſtote, je n'y vois qu'une erreur de copiſte dans le traité *de Mundo*, ou plutôt une preuve de plus que ce traité n'eſt point de lui; ce qui eſt auſſi le ſentiment de quelques ſavans.

pales. La premiere, ſous le nom générique de *vents Septentrionaux* ou *de Nord*, comprenoit non-ſeulement le vent du *Nord* proprement dit, ou l'*Aparctias*, avec ſes deux collatéraux, le *Meſes* & le *Traſcias* (1), mais de plus les trois vents appellés *occidentaux*, & qui ſont l'*Argeſtes*, le *Zephyrus* & le *Libs* (2).

(1) Ces trois vents s'appelloient du nom commun de Βορέας ou Βόρεια πνεύματα.

(2) Ces trois vents s'appelloient du nom commun de Ζέφυρος ou Ζεφυρικὰ πνεύματα. Voyez Ariſtot. *Meteorolog.* L. II, Cap. 6. Ceci explique parfaitement l'article d'Héſychius, dans lequel ce grammairien donne au *Zephyrus* le nom de *Libs* : Ζέφυρος. ἄνεμος ὁ καλούμενος Λίψ; & cet autre, où il appelle encore du nom de *Zephyrus* le vent *Olympias* (qui étoit le même que l'*Argeſtes*): Ὀλυμπίου πνοαί. Ὀλύμπιος (liſez : Ὀλυμπίας) ἄνεμός ἐστιν, ὁ ἀπὸ τοῦ Ὀλύμπου πνέων, Ζέφυρος. On peut encore expliquer par là, comme je l'ai déja remarqué (§. 72, not.), pourquoi Homere conſidere le *Zephyrus* comme un vent déſagréable, tandis que dans une autre occaſion, il le fait ſouffler habituellement dans les Champs-Élyſées (*Odyſſ.* IV, 567). Ne connoiſſant que la roſe de quatre vents, Il étoit naturel que ce poëte donnât plus de latitude au *Zéphyr*, en l'appliquant à tout l'eſpace compris entre le *Libs* & l'*Argeſtes* incluſivement, & même en le portant plus loin ; ce qui faiſoit que ſon *Zéphyr* ne pouvoit être toujours de la même nature. Cela eſt ſi

L'autre, ſous le nom de *vents Méridionaux* ou *de Sud*, comprenoit le vent du *Sud* ou le *Notus*, avec ſes deux collatéraux le *Libonotus* & l'*Euronotus* (1), & de plus les trois vents orientaux, qui ſont l'*Eurus*, l'*Apeliotes*, & le *Cæcias* (2).

vrai, qu'il le fait quelquefois venir de la Thrace (*Iliad.* IX, 5.), c'eſt-à-dire, de l'endroit même d'où ſouffloit le *Thraſcias*, voiſin d'*Argeſtes*, & qu'il le confond même avec *Borée*; ce que les ſcholiaſtes n'ont pas bien compris. Strabon (L. I, p. 20, édit. 1587) penſe auſſi d'après Poſidonius, que toutes les fois qu'Homere repréſente le *Zéphyr* comme un vent fâcheux, il faut entendre l'*Argeſtes*, comme au contraire on doit entendre notre *Zéphyr* proprement dit, lorſqu'il en parle avec éloge.

(1) On donnoit à ces trois vents le nom commun de Νότοι ou Νότια πνεύματα. Ariſtot. *Ibid.*

(2) On appelloit ces trois vents du nom commun d'Εὖροι, ou Ἀπηλιωτικὰ πνεύματα. (Ariſtot. *ibid.*). Cette dénomination explique encore pourquoi Hérodote (L. VII, Cap. 188) donne le nom d'*Apeliotes (Eſt)* au vent *Helleſpontias* qui étoit le même que le *Cæcias (Nord-Eſt)*; comme le nom plus générique de *vents de Sud* qu'on donnoit aux ſix vents, explique pourquoi le ſcholiaſte d'Ariſtophane (*Equit.* 435) dit que le *Cæcias* s'appelloit de plus *Notus*. Au reſte, quant à la diviſion des vents en *Septentrionaux* & en *Méridionaux*, Saumaiſe (*Exercit. Plin.* p. 883) prétend qu'il faut entendre Ariſtote dans un ſens un peu différent : ſavoir, que ce philoſophe appelle *vents Septen-*

§ 78. Si l'on me demandoit à présent, pourquoi Hippocrate, en parlant des climats & des eaux, considere l'exposition des villes par rapport à un grand nombre de vents ; & que dans le IV. chapitre, où il parle des constitutions épidémiques, il se contente de déduire ces constitutions de deux états de l'atmosphere, savoir, de l'état austral & de l'état boréal, ou, comme il l'insinue lui-même dans l'introduction de ce traité (§ VII), de considérer ces constitutions comme des effets de la saison chaude ou de la saison froide ; je répondrois que, l'observation lui ayant appris que les maladies *endémiques* étant l'effet permanent du climat ou des causes locales permanentes, dont la principale est l'exposition

*trionaux* le *Cæcias* & ceux qui le suivent du côté gauche jusqu'au *Zephyrus* inclusivement ; & *vents Méridionaux*, le *Libs* & ceux qui le suivent jusqu'à l'*Apeliotes* inclusivement ; de maniere qu'il n'y a que deux des trois vents occidentaux, qui se confondent avec les vents septentrionaux, & deux des trois vents orientaux, qui se confondent avec les vents méridionaux.

aux différens vents qu'on éprouve habituellement, il devoit parler de ces vents plus en détail, en parlant des climats; au lieu que, les maladies épidémiques n'étant que l'effet passager des constitutions d'air également passageres, parmi lesquelles la constitution chaude ou australe & la constitution froide ou boréale jouent le plus grand rôle, il lui suffisoit pour son but de marquer les deux principaux vents qui président à ces constitutions, & qui divisent, pour ainsi dire, l'année médicale en deux parties égales (1).

§ 79. En effet, il est prouvé par les observations de Sydenham (2), qu'en

(1) Cette division ne se bornoit pas exclusivement aux usages de la Médecine. Thucydide ne raconte les événemens de la guerre du Péloponnese, & n'en marque les différentes époques, que par été & par hiver; de sorte que cette derniere saison comprend la derniere partie de l'automne, l'hiver entier & la premiere partie du printemps, tout le reste de l'année étant censé appartenir à l'été. Voyez Thucydid. L. II, §. 31, de la traduction françoise de Levesque.

(2) Sect. I, Cap. 2. Sydenham ne differe d'Hippocrate,

Europe, comme en Grece, les maladies épidémiques, outre l'influence qu'elles reçoivent d'une ou de plusieurs saisons, ont encore un caractere *sémestral*, si je puis m'exprimer ainsi, caractere que leur impriment l'équinoxe du printemps & celui de l'automne. Ces deux saisons se partagent ainsi l'empire de toute l'année médicale, de maniere que le printemps influe sur toutes les maladies qui naissent dans cette saison, & dans celle de l'été, qui la suit de près, & que l'automne marque de son sceau les maladies de cette saison & de celle de l'hiver. Peut-être cet effet est-il dû, comme le pense Raymond (1), à l'ascension du soleil, & ensuite à sa déclinaison; peut-être aussi tient-il à d'autres causes que nous ignorons encore. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'effet existe; & ce qui

qu'en ce qu'il donne le nom de maladies *printanieres* & *automnales* aux maladies que ce dernier appelloit *d'été* & *d'hiver*.

(1) Voyez *Mémoires de la Société Royale de Médecine*, années 1780 — 1781. Part. II, p. 43 — 45.

eſt encore plus remarquable, c'eſt que le domaine de l'automne s'étend plus loin que celui du printemps, en marquant ſouvent du ſceau de ſa conſtitution les maladies de toute l'année.

§ 80. Hippocrate, en calculant les effets des différentes expoſitions, commence par celle du midi, qu'il regarde comme très-mal-ſaine par l'excès de la chaleur & de l'humidité jointes enſemble. Ceux qui habitent un tel climat, doivent être d'un tempérament extrêmement délicat : expoſés, la plupart du temps, à l'impreſſion d'une chaleur humide, ils doivent avoir la fibre lâche, le ſyſtême nerveux foible & irritable, le ſyſtême vaſculaire ſans ton, & les humeurs par conſéquent qui y circulent, peu élaborées, d'une conſiſtance & d'une couleur aqueuſes. Les maladies auxquelles ils ſont le plus ſujets, participent plus ou moins du genre que les anciens Méthodiſtes appeloient *laxum*, & d'une diatheſe tantôt bilieuſe, & tantôt pi-

tuiteuſe, ſuivant la ſaiſon où elles ſe manifeſtent. Elles ſont plus diſpoſées que celles des climats d'une température oppoſée, à devenir chroniques par cette atonie même du tempérament, qui fait que les criſes ſont plus longues & plus difficiles.

§ 81. La criſe, n'étant qu'un travail de la nature, ſuppoſe toujours une activité du ſyſtême vaſculaire, laquelle ne peut guere coëxiſter avec des nerfs foibles & mobiles. Elle eſt précédée d'une coction dont le produit dans une inflammation générale eſt principalement un ſédiment purulent, blanc & parfaitement homogene, dépoſé dans les urines; & dans les inflammations locales, un pus également blanc, parfaitement homogene & inodore (1). Or, comme les gens énervés par une chaleur humide ne ſont guere

(1) Hippocrate a très-bien obſervé l'analogie qui exiſte entre ces deux produits du travail critique : « exemplum » urinarum ulcera facere oportet » *de Judicationib.* T. I, p. 441.

ſujets

ſujets aux maladies aiguës, c'eſt-à dire, aux maladies qui ſe terminent, quand elles ne ſont point mortelles, par des criſes parfaites, ils ſont par la même raiſon ſuſceptibles d'avoir des ulceres d'un mauvais caractere; & il arrive que les moindres bleſſures, chez les perſonnes de cette nature, au lieu d'abſcéder & de ſe terminer par une ſuppuration louable, dégénerent en ulceres phagédeniques, qui ne préſentent qu'une humeur ſanieuſe, plus ou moins jaunâtre ou bigarrée, fétide & corroſive, que des vaiſſeaux foibles & ſans ton ne peuvent ni prévenir ni corriger. On en voit la preuve dans les ulceres des hydropiques (1).

§ 82. C'eſt encore cette débilité relative du ſyſtême vaſculaire qu'il faut accuſer des fluxions fréquentes auxquelles ſont ſujets des hommes de cette nature, & qui produiſent les paralyſies & les apoplexies ſéreuſes, ainſi que les affections variqueuſes des veines. Toutes les fois que

(1) Hippocr. *Aphoriſm.* VI, 8, & *Prædict.* L. II, p. 503.

les humeurs de quelque partie du corps ſont dans un mouvement contre nature, elles affluent naturellement vers les endroits qui leur préſentent moins de réſiſtance, engorgent & dilatent les vaiſſeaux qui n'ont point aſſez de reſſort pour les repouſſer, & y forment des ſtaſes & des congeſtions mortelles, ou du moins extrêmement difficiles à réſoudre.

§ 83. Cependant la Nature, qui ſait toujours compenſer les maux qu'elle cauſe à ſes enfans, en plaçant à côté le remede qui les ſoulage, a non-ſeulement rendu ces hommes moins ſujets aux maladies aiguës (§ 80), qui affligent les perſonnes douées d'une fibre plus robuſte; mais elle rend encore la plupart de leurs maladies moins graves, plus proportionnées à leurs forces (1), & prévient

(1) « Unumquodque animal juxta proprium robur » ægrotat » dit Hippocrate, *de Genitura*, §. 8, T. I, p. 131. Cette vérité eſt ſur-tout ſenſible dans la différence qu'amene l'âge : on ſait, par exemple, que les douleurs de la goutte ſont moins fortes chez les vieillards que chez les jeunes gens.

ſouvent ou modere les ſtaſes de cette eſpece par la liberté du ventre. C'eſt ainſi que, ſujets à des ophthalmies humides, occaſionnées par l'engorgement des organes de la vue, ils s'en délivrent cependant plutôt que d'autres par une eſpece de révulſion qui s'opere dans le canal inteſtinal (1). Il en eſt de même des convulſions, qui doivent être moins violentes, toutes les fois que le ventre eſt libre, comme cela a lieu chez les enfans, ſur-tout à l'époque de la dentition (2). C'eſt encore par une pareille révulſion que les hémorrhoïdes préviennent ou guériſſent diverſes affections de la peau (3), ainſi que les affections mélancoliques ou maniaques (4).

§ 84. Dans un tel état des vaiſſeaux, la ſanguification doit être imparfaite,

(1) Hippocrate a tiré de cette obſervation cet aphoriſme « Lippientem alvi profluvio corripi, bonum. » *Aphoriſm.* VI, 17.

(2) *Aphoriſm.* III, 25. & *de Dentitione*, T. I, p. 590.

(3) *de Humoribus*, T. I, p. 326.

(4) *Aphoriſm.* VI, 11 & 21.

m 2

ainſi que la chylification & la digeſtion, qui la précedent. Et toutes les fois que les organes digeſtifs ne s'acquittent pas bien de leurs fonctions, on doit ſentir moins le beſoin d'alimens, à moins que quelque acrimonie, en irritant ces organes, ne les excite à un appétit contre nature. Il eſt de fait que, toutes choſes égales, plus le climat eſt chaud, moins on y eſt porté à prendre de la nourriture; parce que le moindre excès, en augmentant le travail de la digeſtion, augmente néceſſairement la chaleur, & affecte ſur-tout la tête par la ſympathie que cette partie du corps entretient avec le canal inteſtinal. Auſſi voit-on les habitans des pays chauds être, comme par un inſtinct de la Nature, plus ſobres que ceux des pays froids, préférer les alimens végétaux, qui tendent plus ou moins à ſubir une fermentation acide, aux chairs des animaux, alcaleſcentes par leur nature, mais qui le ſont ſur-tout dans les climats chauds, où elles renferment dans un vo-

lume donné une matiere nutritive plus abondante qu'ailleurs.

§ 85. C'eſt encore à ce relâchement du ſyſtême vaſculaire qu'il faut attribuer les pertes utérines, les ſtérilités & les fauſſes couches des femmes, ainſi que le développement hâtif de la puberté dans les deux ſexes, leur vieilleſſe prématurée, & la courte durée de leur vie. Ces dernieres circonſtances, quoiqu'elles n'y ſoient pas expreſſément rapportées, l'auteur les fait aſſez ſentir par tout le reſte, & par l'oppoſition manifeſte qu'il établit entre les habitans des climats méridionaux, & ceux des climats ſeptentrionaux, auxquels il attribue dans la ſuite (§ XIX & XXI) une puberté tardive & une vie plus longue.

§ 86. Il en eſt de même du caractere moral des Méridionaux; qu'il faut, en ſuppléant à la conciſion d'Hippocrate, ſuppoſer plus doux que celui des ſeptentrionaux, qu'il regarde (§ XIX) comme naturellement enclins à la féro-

cité. Le physique d'ailleurs des premiers indique assez quel doit être leur moral. Une complexion délicate & phlegmatique, un état de santé presque valétudinaire, & que le moindre excès peut déranger, annoncent ordinairement des hommes pusillanimes, auxquels un instinct naturel inspire la douceur comme un des moyens de se garantir des attaques de l'homme robuste, que le sentiment de ses forces rend entreprenant, & que la moindre contradiction porte souvent à l'insolence.

§ 87. Après avoir exposé le tempérament des habitans des pays chauds & humides, & les maladies qui les affligent communément, l'auteur examine les pays exposés aux vents secs & froids du Septentrion. Il donne aux habitans de ces pays un tempérament bilieux & une habitude du corps seche & robuste, relativement aux peuples exposés aux vents humides du midi, qui sont d'un tempérament lâche & phlegmatique; ce qu'il

faut entendre d'un tempérament *bilieux-ſanguin* (1) pour les premiers, & *bilieux-phlegmatique* pour les ſeconds, ſuivant la diviſion des maladies en bilieuſes & pituiteuſes, qu'on trouve ailleurs (2). C'eſt à ce défaut de pituite chez les pre-

(1) En comparant divers endroits d'Hippocrate, Proſper Martian (*not. ad lib. de nat. hum.* vers. 272, p. 18, ſqq.) a prouvé que dans le langage de ce médecin, la bile, & par conſéquent les affections bilieuſes, ont une acception plus étendue, & que les *fievres bilieuſes* d'Hippocrate ſont celles que Galien a enſuite appellées *fievres putrides*, & auxquelles nous donnons aujourd'hui le nom de *fievres humorales*. C'eſt en partant de ce principe, & d'après les rapports qui exiſtent entre la bile & le ſang (voyez Grimaud, *Cours de fievres*, T. I, p. 306 — 308), & de plus, d'après la nature même des maladies qu'Hippocrate attribue aux habitans des pays ſecs & froids, que je me crois autoriſé à entendre par tempérament *bilieux*, un tempérament *bilieux-ſanguin*. Au reſte, je ne me ſers ici de cette nomenclature humorale, proſcrite non ſans raiſon par des praticiens habiles, mais qu'on met à tort toute entiere ſur le compte de Galien, que pour me conformer au langage d'Hippocrate & de ſes diſciples. Il importe peu d'ailleurs qu'on donne en théorie tel ou tel nom à la cauſe d'une maladie, pourvu qu'on ſoit d'accord ſur les effets de cette cauſe, & ſur les moyens qu'on doit lui oppoſer.

(2) *De affectionib.* T. II, p. 161, & *de morbis*, L. I, p. 2.

miers qu'il paroît attribuer l'état robuſte de la tête : état qui influe auſſi ſur le canal inteſtinal par ſympathie, & qui lui procure une plus grande contractibilité, par conſéquent une action plus vive & plus ſoutenue ſur les matieres alimentaires ; leſquelles dès lors doivent être digérées plutôt & dépouillées de tous leurs ſucs nourriciers, au point que le réſidu ſtercoracé devient plus dur, plus tenace & plus rebelle à l'action périſtaltique des inteſtins.

§ 88. Ce reſſerrement des inteſtins renfermés dans le bas-ventre, chaſſe les humeurs vers le ventre ſupérieur, le lubréfie & le rend plus facile à émouvoir : & par ce dernier ventre il faut entendre, non-ſeulement la cavité de la poitrine, mais encore cette portion du canal inteſtinal, placée ſous le diaphragme, & connue ſous le nom de ventricule ou d'eſtomac. Elle eſt d'un plus gros calibre que le reſte de ce canal : & c'eſt par cette différence & par une eſpece de réaction

réaction & de balancement opéré par la nature, qu'il faut expliquer pourquoi le vomissement arrête les déjections alvines (1); comme celles-ci, augmentées jusqu'à un certain point, peuvent arrêter, non-seulement le vomissement, mais encore l'expectoration critique dans les maladies qui se jugent par les crachats (2).

§ 89. Je m'arrêterai d'autant moins aux maladies propres aux pays d'une exposition seche & froide, que je les ai déja indiquées en parlant de celles qui affligent les pays chauds & humides, & que d'ailleurs, en considérant seulement le ton des solides & l'activité des vaisseaux, dont sont communément doués les habitans des pays froids, il est aisé de conclure que leurs maladies ne peuvent être que des affections aiguës, du genre

(1) Hippocrat. *Aphorism.* VI, 15, & *de locis in hom.* Sect. XLV, T. I, p. 390.

(2) Idem, *de morbis*, L. II, Sect. XVII, p. 108, & Sect. XXII, p. 112.

que les anciens Méthodiſtes appelloient *ſtrictum*, & qui laiſſent à la nature, toutes les fois qu'elles ne ſont point mortelles, aſſez d'énergie pour les combattre & pour les dompter par une criſe.

§ 90. C'eſt à ce ton des ſolides qu'il faut attribuer l'abſorption de toutes les humeurs ſuperflues, & la facilité qu'éprouve la nature à deſſécher promptement les ulceres, qui chez les habitans des pays humides deviennent des rendez-vous & de véritables égouts de ces humeurs (§ 81). Dans les pays ſecs, le peu d'humeurs qui y affluent ſe change aiſément en un pus louable, avant-coureur de la cicatriſation des parties ſéparées. On conçoit par-là la juſteſſe de cette pratique, qui attaque les vieux ulceres par des topiques ſtimulans (1), en même temps qu'elle adminiſtre intérieurement les fortifians, dans la vue de réveiller le ton des parties par l'irritation locale, par l'impreſſion que les orga-

(1) Hippocrat. *de humidor. uſu.* T. I, p. 603.

nes digeftifs corroborés communiquent à toute la machine, & de donner ainfi lieu à une bonne fuppuration, c'eft-à-dire, à une véritable crife, qui ne peut être que l'effet d'une fievre ou d'un mouvement analogue à la fievre, opéré par la nature ou excité par l'art (1).

§ 91. Cet état de la faculté digeftive (§ 87) chez les habitans des pays expofés de maniere à éprouver l'influence des vents froids, néceffite une plus grande quantité de nouriture pour fatisfaire un appétit fans ceffe excité par la contraction fpafmodique de la peau, contraction qui fe propage fympathiquement jufques aux tuniques de l'eftomac. Les habitans de ces pays éprouvent, pour ainfi dire, habituellement ce qui arrive à tout autre peuple pendant la faifon de l'hiver (§ 5). Mais le refferrement du ventre & de la peau devenant un obftacle à ce qu'on diffipe une trop grande quantité d'humeurs, il eft naturel qu'ils

(1) Hippocrat. *Prædict.* L. II, T. I, p. 503.

jouissent en même temps d'une plus longue durée de vie.

§ 92. Ils arrivent par la même raison plus tard à la puberté ; c'est-à-dire, à cette époque où se fait ordinairement le développement de tout le corps, & particuliérement des organes de la reproduction. C'est un fait acquis par des observations multipliées, que la Nature affecte dans les opérations de l'économie animale une progression du haut en bas, tant dans l'état physiologique que dans l'état pathologique (1). Personne n'i-

(1) C'est en vertu de cette loi, que la jeunesse qui succede à l'enfance, est sujette aux affections de poitrine, & que l'âge viril est plus particuliérement lié aux maladies du bas ventre. Cet ordre s'observe encore dans les maladies individuelles. Rœderer & Wagler rapportent que dans l'épidémie muqueuse dont ils ont donné la description, la maladie commençoit par occuper la tête, qu'elle se portoit ensuite à la région épigastrique, où elle s'annonçoit par le vomissement, & qu'elle finissoit par frapper le ventre, en manifestant son action par la diarrhée. Avant ces médecins, Hippocrate avoit déja fait la même observation : « Si caput doluerit, ad pectus descendit, deinde ad præ- » cordia, postea ad coxam ; omnia vero ut simul doleant, » fieri non potest. » *Epidem.* L. II, Sect. V, T, I, p. 706.

gnore que les enfans ont la tête plus grosse relativement au reste du corps, & que les maladies familieres à leur âge sont les affections de la tête ; qui ne les quittent pour l'ordinaire qu'à l'époque de la puberté, c'est-à-dire, lorsque le principe de la vie, abandonnant ce centre d'activité, commence à s'occuper du perfectionnement des organes destinés à la propagation de l'espece. Il n'est donc pas étonnant que dans les climats froids la Nature se concentre plus long-temps dans la région céphalique, qui donne l'origine à la moëlle épiniere & à tout le systême nerveux, dans la vue de procurer plus de ton & de vigueur à toute la machine, & qu'elle ne songe au développement des organes sexuels qu'après avoir suffisamment rempli ce but.

§ 93. Mais si les habitans des climats froids semblent se porter moins & plus tard à l'acte de la génération que ceux des climats chauds, ils en supportent mieux que ces derniers la fatigue, &

continuent plus long-temps à jouir de la faculté prolifique par la nature même de leur ſyſtême nerveux, qui réſiſte mieux à cet acte, que Démocrite comparoit ingénieuſement à l'épilepſie (1). Une autre cauſe de cet avantage, c'eſt l'état même de leur peau, qui, plus denſe & plus compacte, s'oppoſe à une tranſpiration trop abondante, qui énerveroit les forces néceſſaires à la réproduction. On ſait que chez les hommes tout ce qui relâche trop la peau, comme les ſudorifiques, par exemple (2), nuit à la faculté génératrice.

§ 94. C'eſt encore à cet état des ſolides qu'il faut attribuer la ſtérilité des femmes des pays battus par des vents froids; ſtérilité qui s'annonce par une peau plus compacte, &, ſi je puis m'ex-

(1) Voy. Galen. *oper.* T. V, p. 398. D'autres attribuent cette comparaiſon à Hippocrate lui-même; il y en a qui en font honneur a un certain Eryximaque. Voy. les notes ſur Marc Aurele, p. 225, édit. de Gatak.

(2) Et notamment le camphre. Voy. Selle, *Médecin. clin.* T. II, p. 247, ſecond. édit. franç.

primer ainſi, plus *virile.* On peut expliquer par-là cet inſtinct qui porte l'homme à regarder la fineſſe de la peau comme une des premieres qualités phyſiques qui embelliſſent le ſexe. C'eſt que cette fineſſe ſuppoſe un tiſſu cellulaire plus perméable, des organes plus propres à la conception, & une ſenſibilité de nerfs qui doit, en augmentant le plaiſir, reſſerrer les liens qui uniſſent les deux individus, & qui les confondent en un ſeul par la production d'un troiſieme. Hippocrate étoit tellement perſuadé du rapport de la peau avec le foyer où ſe fabrique l'homme, qu'il conſeille (1) de s'aſſurer de l'aptitude d'une femme à la conception par une expérience qui conſiſte à lui laver la tête, & après l'avoir couverte d'un linge propre, à lui appliquer à la vulve des peſſaires odorans. Si l'odeur ſe communiquoit au linge qui couvroit la tête, c'étoit, ſelon lui, un ſigne de conception future; par la raiſon

(1) *De ſterilibus*, T. II, p. 624.

ſans doute que cette communication ſuppoſe un tiſſu cellulaire très-poreux & très-perméable.

§ 95. Nous avons déja vu (§ 86), en parlant du caractere moral des habitans des pays chauds, quel doit être celui des peuples qui habitent des climats froids. Doués d'un tempérament robuſte, ces peuples doivent puiſer dans le ſentiment de leurs propres forces ce courage, dont l'abus mene inſenſiblement à l'inſolence & à la férocité.

§ 96. La troiſieme expoſition, la plus ſalubre de toutes, ſuivant Hippocrate, parce qu'il la ſuppoſe la plus tempérée, eſt l'expoſition orientale. Moins humide que la méridionale, & moins froide que la ſeptentrionale, cette expoſition procure aux habitans un tempérament moyen, & tel qu'il le faut pour les mettre à l'abri des maladies qui réſultent des excès oppoſés. Leur fibre n'eſt ni trop tendue ni trop lâche, & leurs vaiſſeaux ont aſſez de reſſort pour élaborer & faire circuler

circuler les humeurs, ſans trop les épaiſſir ni les porter à une diſſolution putride. Comme un tel tempérament tient le milieu entre le tempérament des Méridionaux & celui des Septentrionaux, leurs maladies doivent auſſi préſenter ce caractere que les anciens Méthodiſtes appelloient *mixtum* : mais Hippocrate obſerve ſagement qu'elles reſſemblent plutôt à celles des pays chauds ; & la raiſon en eſt claire. Tant que l'économie animale conſerve les forces néceſſaires qui conſtituent & qui maintiennent la ſanté, tous les rapports ſont exactement obſervés entre les conſtitutions oppoſées ; mais, dès que l'équilibre eſt rompu, il eſt naturel que dans des corps qui, même en ſanté, n'étoient pas auſſi robuſtes que ceux qui vivent dans une expoſition boréale, les maladies s'approchent plus ou moins du caractere & du génie de celles qui ſont communes aux expoſitions auſtrales.

§ 97. La complexion ni trop rigide ni

trop relâchée des femmes vivant ſous une telle expoſition, fait qu'elles ſont très-fécondes, & qu'elles n'éprouvent aucune difficulté à mettre au monde les fruits qu'elles ont conçus & portés ſans aucun accident. La ſanté, effet d'un climat bien temperé, dont jouiſſent habituellement les deux ſexes, ſe peint ſur leurs viſages par un teint fleuri, & s'annonce par un caractere plus doux & un eſprit plus pénétrant que ceux des peuples des climats froids.

§ 98. De même qu'il compare la température d'une expoſition orientale à celle du printemps (§ XXIV), de même il établit une analogie entre l'automne, remarquable par ſes viciſſitudes de chaud & de froid, & les villes expoſées aux vents occidentaux. Cette quatrieme expoſition, la plus inſalubre de toutes, fait que les habitans de ces villes ſont ſujets à toutes les maladies des expoſitions auſtrales & des expoſitions boréales, parce qu'ils éprouvent alternative-

ment une humidité chaude ou froide.

§ 99. Dans ces quatre expoſitions, il parle auſſi des eaux, & préfere celles qui ſont expoſées à l'Orient ; mais il n'en parle qu'en paſſant. Ce n'eſt que dans le III^e chapitre, conſacré tout entier à cette matiere, qu'il examine en détail les eaux d'étangs, de marais, de ſources, de fleuves, de pluie, &c. par rapport non-ſeulement à leur expoſition, comme il a fait dans le deuxieme chapitre, mais encore à leur nature, à la profondeur & à l'élévation ou le giſſement du terrein d'où elles ſourdent, & au plus ou moins de rapidité de leur cours. Il examine de plus leur ſaveur, leur couleur, leur poids, & la maniere dont elles ſe comportent dans l'ébullition. Et comme l'eau de pluie eſt celle qui peſe le moins & qui bout le plus promptement, il lui conſacre une grande partie du chapitre ; & il parle à cette occaſion, comme parleroit aujourd'hui le phyſicien le mieux inſtruit, de l'admirable méca-

nifme de l'évaporation, qui par une circulation perpétuelle devient la fource intariffable des pluies qui arrofent notre globe, & qui alimentent le vafte réfervoir de la mer. Cela le conduit naturellement à l'examen des eaux de neige & de glace, où l'on trouve un fait curieux, conftaté de nos jours par des expériences phyfiques; je veux dire, la diminution du poids dans la glace. On a voulu de nos jours révoquer en doute les effets qu'Hippocrate attribue à ces dernieres eaux, par rapport à l'économie animale; mais on ne les a pas encore abfoutes d'une maniere fatisfaifante des maux dont il les accufe.

§ 100. Il paffe enfuite aux eaux de fleuve ou de riviere, qu'il confidere par rapport aux mauvais effets qu'elles peuvent produire dans le corps humain. Le plus horrible de ces effets eft la formation de la pierre dans les conduits urinaires; tout ce qu'il dit des tempéramens plus ou moins fujets à cette cruelle

maladie, & les raiſons qu'il donne pourquoi les femmes y ſont moins expoſées que les hommes, ſe trouvent conformes aux notions pathologiques & anatomiques que nous en avons aujourd'hui.

§ 101. Dans le IV. chapitre, Hippocrate parle des maladies épidémiques, & il les fait dépendre de la conſtitution atmoſphérique de deux ou trois ſaiſons précédentes, combinées enſemble, ſuivant le principe qu'il a établi ailleurs: *inſuper conſiderandum eſt, quomodo ſe habent corpora, dum ex alia in aliam tempeſtatem tranſeunt* (1), & que Celſe a exprimé par ces mots: *neque ſolum intereſt quales dies ſint, ſed etiam quales ante præceſſerint* (2). Ce principe nous apprend à ne point juger de la reſſemblance ou de la diſſemblance de deux épidémies par la ſeule conſtitution atmoſphérique de la ſaiſon où elles ſe manifeſtent; mais à remonter à la conſti-

(1) *De humorib.* §. 8, T. I, p. 324.
(2) L. I, *Præfat.*

tution de deux ou même de plusieurs saisons qui l'ont précédée. Il réduit ces constitutions qui préparent & qui forment, pour ainsi dire, en silence, les maladies épidémiques, à deux principales, qui sont la boréale & l'australe, pour les raisons que nous avons déja rapportées (§ 78); & la saison où ces maladies éclatent, est par les mêmes raisons l'hiver ou l'été, ce qu'il faut entendre de l'hiver comprenant la derniere partie de l'automne & la premiere du printemps (§ 78, not.), & de l'été comprenant tout le reste de l'année. Une autre chose qu'il faut observer pour l'intelligence de tout ce chapitre, ainsi que du deuxieme, qui concerne les climats, c'est que les mêmes noms ne désignent pas toujours les mêmes maladies : les dyssenteries, par exemple, du § LIX ne sont point de la même nature que les dyssenteries du § LXII. Cette remarque ne regarde que ceux des lecteurs qui ne sont point médecins.

§ 102. Comme une épidémie, en prenant ce mot dans ſon acception la plus étendue, ne ceſſe que pour faire place à une autre plus ou moins dangereuſe : il avertit que ces changemens arrivent ſur-tout aux quatre époques de l'année, qu'on eſt convenu d'appeller les deux équinoxes & les deux ſolſtices ; pour qu'à ces époques le médecin ſoit attentif au changement qu'éprouve l'épidémie actuelle, & à la nature de celle qui lui ſuccede, afin de changer ou de modifier ſa méthode curative. Il déconſeille l'uſage des purgatifs à ces époques, ainſi que les opérations chirurgicales, parce que la nature, placée au milieu des deux conſtitutions ſouvent oppoſées, dont l'une finit & dont l'autre va commencer, & encore, pour ainſi dire, indéciſe ſur les moyens qu'elle doit employer pour combattre les maux qui l'affligent, peut changer en armes meurtrieres ces mêmes ſecours que l'art lui offre pour la ſauver. Il déclare que les plus dangereuſes de ces

époques ſont le ſolſtice d'été & l'équinoxe d'automne : & il finit cet intéreſſant chapitre par une obſervation qui explique parfaitement pourquoi une épidémie afflige ſouvent un pays, tandis qu'elle épargne les pays circonvoiſins ; c'eſt l'expoſition par rapport aux quatre points cardinaux de l'horizon, jointe à d'autres cauſes locales, qui fait que, même à des diſtances très-peu conſidérables, les uns ſe reſſentent plus, les autres moins d'une conſtitution régnante.

§ 103. Après avoir parlé, dans le deuxieme chapitre, de l'influence que peut avoir l'expoſition ou le climat médical ſur le phyſique & ſur le moral de l'homme, d'après les obſervations faites en Grece, il étoit naturel d'appliquer ces obſervations aux pays plus lointains & aux climats pris dans un ſens géographique : & ſans le chapitre *des Eaux*, qui ne pouvoit être ſéparé de la théorie des cauſes locales, & celui *des Saiſons*, cauſes des maladies épidémiques, qui devoit égale-

ment

ment ſuivre de près les conſidérations ſur les maladies endémiques, le V^e chapitre devoit être placé immédiatement après le deuxieme. Dans celui-ci il a regardé l'expoſition orientale comme la plus tempérée, la plus analogue au printemps, la plus ſalubre de toutes, & comme celle qui donnoit aux habitans un caractere doux & un eſprit plus fin & plus délié (§ 96 & 97). Dans le cinquieme chapitre il fait l'application de ces obſervations à l'Aſie, mais ſur-tout aux contrées ſituées au milieu de cette partie du monde, qu'il compare également à la température du printemps. Il y parle de la ſupériorité que ces contrées ont ſur l'Europe par rapport à la bonté & à l'abondance de leurs productions, comme à la beauté, à la douceur & à l'intelligence de leurs habitans; mais il nous apprend en même temps que cette ſupériorité n'eſt point ſans inconvéniens. La belle nature, féconde & riante pendant la plus grande partie de l'année, invite

les hommes à la jouissance, excite & alimente leurs passions, en multipliant sans cesse leurs plaisirs, & finit par les amollir au point qu'ils contractent une paresse & une pusillanimité qui les font reculer à l'aspect du travail & du danger. Ils sont donc moins belliqueux que les Européens, par conséquent plus exposés à devenir la proie du premier qui voudroit se donner la peine de les conquérir. Cette observation est vérifiée par l'Histoire, qui nous apprend que l'Asie a été subjuguée treize fois, tandis qu'en Europe on ne connoît que quatre grandes révolutions (1).

§ 104. Comme, en considérant les climats, Hippocrate observe que les expositions orientales, bien plus salubres que les autres, avoient cependant quelque analogie, du côté des maladies qui y étoient les plus familieres, avec les expositions méridionales (§ 96) : de même dans ce chapitre, à la suite du caractere

(1) Montesquieu, *Esprit des Loix*, L. XVII, Chap. 4.

physique & moral des Asiatiques, il a placé des observations concernant celui des peuples méridionaux ; mais malheureusement de tout ce précieux morceau il n'existe plus que quelques fragmens, qui par leur incohérence avec ce qui précede, & par les noms des Égyptiens & des Libyens, qui s'y trouvent, prouvent assez que le texte a été mutilé.

§ 105. Après avoir observé que les habitans de cette partie moyenne & tempérée de l'Asie se ressemblent de forme & de stature, il passe aux peuples situés plus au Nord de cette même partie du monde, chez lesquels on rencontre une plus grande variété de physionomies & de figures : phénomene qu'il attribue à une cause contraire, savoir, à l'inconstance & à la succession brusque de leurs saisons ; inconstance qui produit encore un autre effet tout aussi remarquable, celui de l'inégalité du terrein, tandis que les pays qui n'éprouvent point des changemens brusques dans l'atmosphere,

présentent ordinairement une surface unie & réguliere.

§ 106. Pour nous donner une idée des Asiatiques éloignés par leur position du centre de l'Asie, il cite l'exemple de deux peuples. L'un étoit connu dans l'Antiquité sous le nom de *Macrocéphales*, nom qu'on leur avoit donné à cause de la coutume aussi bizarre qu'insensée d'applatir la tête des enfans nouveaux-nés, & de leur donner une forme oblongue ; ce qui nous rappelle l'usage, qui existe encore aujourd'hui chez quelques peuples de l'Afrique & de l'Amérique, de façonner la tête des enfans. Comme cette coutume, continuée pendant quelque temps, peut porter la nature à produire dans la suite le même effet, long-temps même après que la coutume a cessé d'exister, il attribue ce phénomene à la nature même de la liqueur séminale, qui, n'étant, selon lui, qu'un extrait de toutes les parties du corps sans exception, imprime au fœtus toutes les for-

mes & toutes les dimenſions de ces parties. Cette opinion ou ce ſyſtême ſur la génération, renouvellé de nos jours par un célebre naturaliſte, eſt, quoi qu'on en diſe, le ſyſtême le plus vraiſemblable de tout ce qu'on a dit ou imaginé ſur cette étonnante opération de la Nature.

§ 107. L'autre peuple qu'il cite ſous le nom d'*habitans du Phaſe*, eſt aujourd'hui connu ſous celui de *Mingréliens*. Ils habitent cette contrée de l'Aſie qu'on appelloit anciennement la *Colchide*. Tout ce qu'il rapporte au ſujet de leur tempérament, de la nature de leur climat, de celle de leurs fruits ou productions de la terre, ſe trouve tellement conforme aux relations des voyageurs modernes les plus accrédités, qu'il faut croire qu'Hippocrate avoit fait ſur les lieux mêmes la topographie de la Colchide.

§ 108. Après avoir ainſi mis en parallele la partie moyenne de l'Aſie avec ſes parties plus ſeptentrionales, il revient encore ſur la puſillanimité des Aſiatiques

( ce qu'il faut principalement entendre des Aſiatiques du milieu ); mais ici à la douce température du climat qu'il a déja regardé comme la cauſe de cette puſillanimité (§ 103.), il en ajoute une autre, qui eſt la nature du gouvernement deſpotique qui peſe ſur leurs têtes, & qui fait que, peu intéreſſés à la choſe publique, bien loin d'employer leur courage à défendre & à maintenir l'autorité de leurs maîtres, ils voient avec indifférence, & ſouvent avec plaiſir ceux qui viennent leur diſputer la ſouveraine puiſſance. S'ils ne les délivrent pas toujours du joug qui les accable, ils les vengent du moins pour un moment de l'oppreſſion qu'ils endurent. Quoique cette explication paroiſſe l'inverſe de celle d'Ariſtote (1), qui regarde le deſpotiſme aſiatique comme l'effet plutôt que comme la cauſe de la puſillanimité des habitans de l'Aſie, cependant en conſidérant cette queſtion d'après l'étroite liaiſon qui exiſte entre le

(1) *De Republ.* L. III, cap. 14, p. 449, ſq.

moral & le phyſique de l'homme (§ 18), on verra que le médecin & le philoſophe grecs ne ſont point en contradiction. Le deſpotiſme une fois établi par la puſillanimité de ceux qui ne ſe ſont point oppoſés à ſes premieres tentatives, augmente & perpétue à ſon tour cette même puſillanimité ; & ſous ce point de vue il en devient une véritable cauſe, après en avoir été l'effet.

§ 109. Ce qui prouve, ſelon Hippocrate, qu'un gouvernement deſpotique décourage & avilit les ames ; c'eſt qu'en Aſie même, malgré l'influence du climat, il exiſtoit des peuples vaillans & belliqueux ; & c'étoient tous les peuples qui n'étoient point ſoumis à des deſpotes, mais qui étoient gouvernés par leurs propres loix. On voit par-là, & par ce qu'il dit encore au § CXXI au ſujet des habitans des pays enfoncés & couverts de pâturages, qu'Hippocrate reconnoiſſoit toute la force qu'ont les cauſes morales, ſi non pour détruire, du moins pour

modifier puiſſamment l'influence du climat. On voit qu'il étoit convaincu que tous les peuples (1) ſont plus ou moins

(1) D'après le philoſophe Hippocrate tous les peuples ſont plus ou moins ſuſceptibles de ſortir de la détreſſe où leurs fautes les ont plongés. Mais d'après le philoſophe Pauw (*Recherches philoſophiques ſur les Grecs*, volume I, page 103.), il faudroit en excepter les Grecs modernes. Chez eux, ſi l'on en croit ce philoſophe, *l'ignorance & la ſuperſtition ont jeté des racines ſi tenaces & ſi profondes, qu'aucune force ni aucune puiſſance humaine ne ſauroient les extirper.* Il prétend que ſi les Grecs modernes *parvenoient à l'indépendance, le premier uſage, qu'ils feroient de la liberté politique, conſiſteroit à entreprendre une grande guerre de religion, où les prétendus orthodoxes & les prétendus ſchiſmatiques s'égorgeroient juſqu'au dernier, pour des mots qu'ils ne ſavent pas même prononcer comme il faut.* Ce qu'il y a de plus ſingulier dans cette virulente ſortie du chanoine Pauw, c'eſt qu'il avoue tenir les faits qu'il avance de quelques individus de la nation grecque. Or de deux choſes l'une : ou ces vils calomniateurs (ſi toutes fois il eſt poſſible que Pauw ait connu des Grecs ſi dénaturés) étoient des perſonnes inſtruites, par conſéquent exemptes de toute ſuperſtition, & pour lors, je ne vois pas pourquoi le reſte de la nation ne ſeroit pas tout auſſi ſuſceptible d'inſtruction que ceux qui l'ont calomniée; ou bien ils joignoient à la plus craſſe ignorance la perfidie des ſcélérats, & dans ce cas Pauw ne devoit point puiſer ſes autorités dans une ſource auſſi empoiſonnée. Que des perſonnes qui ont de la tendreſſe pour les oppreſſeurs, cherchent à dénigrer

ſuſceptibles de ſortir de leur état de détreſſe, en ſe donnant une meilleure édu-

les opprimés, il n'y a rien de plus naturel ni de plus conſéquent. Mais que Pauw, qui n'a jamais prononcé le nom des ſtupides tyrans de la Grece que pour les vouer à l'indignation de toutes les âmes honnêtes & ſenſibles, ait eu le courage d'attaquer une nation qu'il ne connoît point, d'une maniere auſſi ſcandaleuſement indécente, auſſi peu conforme aux regles de la ſaine logique & de la philoſophie, dont il ſe pique, c'eſt ce que je ne ſaurois concevoir. Pauw vient de mourir, & il ne m'eſt plus permis de lui faire au nom de ma nation tous les reproches qu'elle eſt en droit de lui faire. Dans le peu que je me ſuis permis de dire, mon deſſein n'a point été d'inſulter à la mémoire de Pauw, dont les écrits, quoique pleins de paradoxes & d'inexactitudes, m'ont quelquefois inſtruit. Je n'ai voulu que venger l'honneur de ma nation outragée; je n'ai voulu que prévenir ceux qui pourroient ſe laiſſer entraîner par l'autorité de Pauw. Les Grecs d'aujourd'hui ſentent tellement le beſoin de l'inſtruction, qu'il n'y a preſque aucune Univerſité de l'Europe, où l'on ne trouve des étudians Grecs. Excédés des brigandages, des aſſaſſinats qui ſe commettent tous les jours dans le ſein de leur malheureuſe patrie, révoltés de la criminelle indifférence que les nations policées de l'Europe montrent pour leur ſort, ils ne voient d'autre moyen de briſer leurs fers que l'inſtruction. Ils vont la chercher au prix de leur exiſtence, dans des pays lointains, & chez des peuples qui doivent en grande partie leur gloire littéraire aux lumieres des Grecs. Quant à la ſuperſtition que Pauw leur reproche,

il n'y a que la mauvaise foi qui puisse trouver les Grecs plus superstitieux que ne le furent il n'y a pas long-temps les Européens, & qu'on ne l'est encore aujourd'hui dans quelques contrées de l'Europe. Il n'existe aucun Grec moderne qui ne frémisse au seul récit des massacres solemnels que les Européens ont commis à différentes époques, au nom & pour la gloire d'un Dieu de paix & de miséricorde; & certes, ce n'est point en Grece qu'on a érigé des tribunaux d'inquisition. Sans doute les Grecs ont eu aussi, comme toutes les autres nations, des momens de folie & de délire religieux : mais ces temps n'existent plus; *excidat illa dies!* est aujourd'hui le cri de la partie la plus nombreuse de la nation. Quoi! la plus grande partie de l'Europe ne parle qu'avec horreur de sa frénésie passée, & les Grecs, les Grecs seuls, par une fatalité sans exemple, resteroient incorrigibles!.....Pauw nous reproche encore de ne pas savoir prononcer notre langue; comme cette singuliere prévention n'est point particuliere à Pauw, qui n'avoit du grec qu'une connoissance très-superficielle (*), mais qu'elle s'est encore emparée de quelques Hellenistes infiniment plus savans que lui, je traiterai peut-être cette question dans une autre occasion. Quant à présent, je me borne à dire, que si les écrivains du beau siecle de la Grece revenoient parmi nous, ils entendroient encore leur langue dans la bouche de leurs malheureux descendans; mais qu'ils ne la reconnoîtroient plus à la maniere rude & barbare dont la prononcent la plupart des Européens.

(*) J'en ai fourni une preuve dans le *Magas. Encyclopéd.* T. IV, p. 213 & suiv.

mains de quelque autre nation, aſſez humaine pour épouſer la cauſe des opprimés contre les oppreſſeurs, & aſſez généreuſe pour renoncer à ces miſérables calculs mercantiles, ſouvent fautifs, & qui ne peuvent même ſe réaliſer qu'au prix du ſang de pluſieurs millions de victimes.

§ 110. J'ai donné au VI^e & dernier chapitre de ce traité le titre *de l'Europe*, quoique la plus grande partie de ce chapitre ſoit conſacrée à l'hiſtoire des Scythes. On pourroit accuſer Hippocrate de déſordre, pour avoir inſéré l'hiſtoire d'un peuple aſiatique dans un chapitre dans lequel, ſuivant ſon plan, il devroit parler des Européens excluſivement. Cependant avec un peu d'attention il eſt aiſé d'appercevoir que c'eſt ſon plan même qui l'a jeté dans ce déſordre apparent. Dans le chapitre précédent il a parlé des peuples aſiatiques depuis le milieu de l'Aſie incluſivement, juſqu'au Palus Méotide, qui, ſelon lui, conſti-

tue les confins de l'Aſie & de l'Europe. Parvenu à ce point, il étoit naturel de paſſer en Europe, pour rendre également raiſon du phyſique & du moral des Européens, ſi différens des Aſiatiques. Dans ce paſſage, le premier peuple qu'il rencontre, ce ſont les Scythes Européens ou les Sarmates : il s'y arrête donc un moment ; mais comme ce peuple n'eſt qu'une branche d'une nation plus nombreuſe & plus étendue, qui occupe un très-grand eſpace de la partie ſeptentrionale & orientale de l'Aſie, il eſt obligé de revenir à cette derniere, pour ne point ſéparer l'hiſtoire d'un peuple qui ſe reſſemble par le genre de vie, par les coutumes & les inſtitutions morales & politiques, malgré la différence des climats. Ainſi, tout ce long récit qui concerne les Scythes de l'Aſie, il ne faut le conſidérer que comme une digreſſion du VI^e chapitre, après laquelle il revient aux obſervations qui concernent les Européens, & qui finiſſent tout ce traité.

§ 111. Cette digreſſion intéreſſante nous apprend bien des particularités ſur la nature du pays, ſur les mœurs & ſur le genre de vie de cette nation ſinguliere connue aujourd'hui ſous le nom de *Tatars*. Il y en a quelques-unes qu'on ne trouve dans aucun autre écrivain ancien, pas même dans Hérodote, le premier qui ait parlé avec détail des Scythes. Les relations des voyageurs modernes s'accordent en grande partie avec les faits avancés par Hippocrate. S'il y en a quelques-uns dont on ne trouve plus de veſtiges chez les Scythes modernes ou les Tatars, cette différence tient ſans doute en partie au peu de connoiſſance que nous avons encore de cette nation, & plus encore à ſa vie errante & guerriere, qui a fait que les mêmes peuplades n'ont point occupé dans tous les ſiecles les mêmes contrées, ou qu'elles ont été détruites par d'autres peuplades plus puiſſantes. On remarque ſur-tout dans ce récit, à l'occaſion de cette ſinguliere maladie par-

ticuliere aux anciens Scythes, combien Hippocrate étoit au-dessus des préjugés de son siecle, qui portoient les hommes à chercher des causes surnaturelles pour expliquer les désordres physiques de notre machine.

§ 112. Après avoir tracé le tableau physique & moral des Scythes, il revient aux observations physico-médicales qui concernent les Européens, & qu'il avoit commencées en parlant des Sarmates. Il les met en opposition avec les Asiatiques par rapport au tempérament & au caractere moral des uns & des autres. Il explique sur-tout la variété de figures qu'on observe chez les Européens d'une maniere qui pourroit paroître singuliere : il attribue cette variété aux vicissitudes brusques de l'atmosphere; vicissitudes inconnues dans les contrées moyennes & tempérées de l'Asie, (comme dans les régions glaciales, voisines du pole, & dans les régions excessivement chaudes), & qui font que la concrétion de la liqueur séminale dans

la formation du fœtus se fait de plusieurs manieres différentes, suivant que la conception a lieu en hiver & dans un temps pluvieux, ou en été & pendant un temps sec. Cette explication est au moins plus vraisemblable que celles d'Empedocle & de Bodin (voy. les not. sur le § XCIX), & se rapproche davantage des autres notions physiologiques que nous possédons sur l'économie animale.

§ 113. De même qu'il attribuoit le caractere doux & timide des Asiatiques à la douceur de leur climat, & ensuite au despotisme qui les opprime; de même il attribue l'âpreté du caractere & cette valeur belliqueuse qui distingue les Européens, à l'âpreté de leur climat, & ensuite à la nature de leur gouvernement, tel qu'il étoit du temps d'Hippocrate. Il répete à ce sujet cette maxime philosophique, vraie dans tous les siecles & dans tous les pays: que *les loix influent singuliérement sur le courage des hommes.*

§ 114. En parlant de l'Asie, il avoit

observé qu'il n'y avoit que sa partie moyenne dont le climat se distinguât par cette heureuse température & cette abondance de productions de la terre, qui inspiroient à ses habitans la douceur, la paresse & la pusillanimité. Il en est de même de l'Europe : en général moins favorisée par la nature que l'Asie, elle renferme cependant quelques contrées qui peuvent le disputer à cette derniere pour la douce température du climat, comme pour l'abondance & la bonté des productions de la terre, & dont par conséquent les habitans sont doués d'un caractere bien éloigné de la valeur féroce du reste des Européens, & plus analogue à celui des Asiatiques les plus amollis. Comme cette différence tient, non-seulement à la température de l'atmosphere & à la succession uniforme des saisons, mais encore au plus ou moins d'élévation, de consistance, d'égalité, & d'humidité du terrein, à la nature des fossiles qui le composent, & à une végétation

plus

plus ou moins riche, il prend occaſion d'examiner toutes ces qualités du ſol & les effets qui en réſultent pour le phyſique & pour le moral de l'homme.

§ 115. Après un contraſte auſſi frappant qu'il eſt affligeant pour l'humanité, de l'intelligence & de la douceur puſillanime des habitans des climats doux, avec l'eſprit groſſier & le courage féroce de ceux qui éprouvent toute l'inclémence de l'air, il étoit naturel d'examiner s'il n'y avoit point des climats moyens entre ces deux extrêmes, dont l'influence agît ſur l'homme de maniere qu'en réuniſſant les qualités phyſiques & morales oppoſées, il pût être intelligent & courageux à la fois, & propre à cultiver les ſciences & les arts, comme à exercer le métier de la guerre. Ariſtote (1) regardoit la Grece, & Platon (2), ſpécialement l'Attique, comme un de ces heureux pays où l'homme réuniſſoit la force du corps

(1) *Politic.* L. VII, cap. 7.

(2) *Tim.* T. IX, p. 295, edit. Bipont.

& le courage, qui n'eſt que le ſentiment de cette force, à cette fineſſe d'eſprit qui invente & qui perfectionne les ſciences & les arts. D'après la deſcription qu'Hippocrate donne ( voy. l'avant dernier § de ce traité ) de ce climat moyen, il eſt à préſumer qu'il vouloit parler de cette même Attique, quoiqu'il ne la nomme point. Située ſous un beau ciel, elle préſente un ſol raboteux & peu fertile, de maniere que ſa latitude, combinée avec les autres cauſes locales, a pu rendre les Athéniens propres à manier la plume & l'épée avec cette ſupériorité qui nous étonne encore.

Je finis ici l'analyſe de cet admirable traité, pour faire part au lecteur de tous les ſecours dont je me ſuis ſervi pour en rétablir le texte altéré dans plus d'un endroit, ainſi que le plan que j'ai ſuivi dans la traduction & dans les notes qui l'accompagnent.

## TROISIEME PARTIE.

*Notice des manuſcrits & des éditions, ſoit grecques, ſoit latines, qui ont précédé celle-ci.*

§ 116. Il ſemble que le temps n'a reſpecté la partie qui nous reſte aujourd'hui de ce traité philoſophique du plus grand médecin de l'antiquité, que pour nous donner des regrets ſur la perte du reſte. Sans parler des lacunes irréparables qu'on y ſoupçonne avec raiſon, l'ignorance des copiſtes en avoit tranſporté à peu près la moitié dans un autre traité du même auteur, intitulé *des plaies de la tête*, & qui n'a pas le moindre rapport avec celui-ci. Quelques lignes avant la fin de ce traité *des plaies de la tête*, on trouve dans les manuſcrits, deux morceaux conſidérables de celui *des airs*, *des eaux & des lieux* : l'un s'étend depuis notre § LV en partie juſqu'aux mots, *ce chan-*

*gement brusque doit occasionner ces maladies*, du § LXIII ; l'autre qui le suit de près renferme les mots dont nous avons fait notre § LXX, la fin du § LIX : *ces maladies seront courtes. . . . . s'il est pluvieux*, & ensuite tout le texte depuis notre § X jusqu'à la moitié du § LV. C'est d'après ces manuscrits ainsi dérangés qu'ont été faites les premieres éditions grecques de toutes les œuvres d'Hippocrate, savoir, celle des Aldes (1525), & celle de Cornarius, autrement désignée par le nom d'*édition de Bâle* ou *de Froben* (1538), ainsi que les premieres versions latines.

§ 117. Ce désordre & ce déplacement existoient déja du temps de Galien, le premier peut-être qui s'en soit apperçu(1). Mais malheureusement il en parle d'une maniere si vague, qu'on ne peut en tirer aucune lumiere. Il est vrai que dans son commentaire sur le traité *des*

(1) Voyez Galen. *Comment. in libr. de rat. vict. in morb. acut.* T. V, p. 87.

*airs*, *des eaux & des lieux*, les morceaux dont je viens de parler (§ 116) ſe trouvent rapportés dans la même place qu'ils occupent aujourd'hui dans l'édition de Foës, comme dans celles qui l'ont ſuivie ; mais ce commentaire, n'étant qu'une verſion latine dont l'original grec n'exiſte plus, eſt regardé avec raiſon comme ſuppoſé.

§ 118. Le manuſcrit d'Auguſtin Gadaldinus, dont j'aurai occaſion de parler dans la ſuite, contenoit le traité tout entier, avec les morceaux qu'on avoit tranſportés dans celui *des plaies de la tête*, mais dans un ordre qui differe encore de celui où nous les trouvons aujourd'hui dans les éditions grecques latines. De deux manuſcrits que j'ai conſultés dans la bibliotheque nationale, l'un reſſemble quant à l'ordre ou plutôt au déſordre, aux manuſcrits dont s'étoient ſervis les Aldes, Froben & Calvus (§ 116); & le copiſte de l'autre, bien loin de tranſporter les deux morceaux en queſtion dans le traité *des plaies de la tête*, en fait un ouvrage ſéparé ſous un nouveau titre

qu'il place après cinq autres traités, qui ſuivent celui *des airs, des eaux & des lieux*, & dont le dernier eſt celui *des plaies de la tête*.

§ 119. Cornarius paroît avoir été le premier qui ait rétabli dans notre traité les deux morceaux de la maniere dont ils s'y trouvent aujourd'hui dans ſa verſion de toutes les œuvres d'Hippocrate publiée à Bâle en 1546, ainſi que dans le texte grec de Zvinger, de Foës, & de tous les éditeurs ſubſéquens. Quant à la premiere édition du ſeul texte grec de ce traité, publiée par Cornarius en 1529, & réimprimée à Paris en 1542, à la ſuite de ce texte (tel qu'il ſe trouve dans ſon édition grecque de toutes les œuvres d'Hippocrate, imprimée à Bâle en 1538, & dans celle des Aldes) il met la verſion latine des deux morceaux déplacés, en avertiſſant qu'il les avoit tirés d'une ancienne verſion latine de tout le traité complet, dont il ne nomme l'auteur, ni ne déſigne l'époque. Il ſe contente ſeulement d'indiquer la place qu'ils oc-

cupoient dans cette verſion, & qu'ils devroient occuper dans ſon texte grec. Cependant cette ancienne verſion n'eſt qu'une paraphraſe extrêmement diffuſe & très-inexacte; & ces morceaux y ſont tellement confus, & leurs différentes parties, comparées avec le traité d'Hippocrate, y ſont placées d'une maniere ſi bizarre & ſi incohérente, que Cornarius n'oſant point la ſuivre dans ſa verſion de 1546, ſe contenta d'adopter l'ordre que nous trouvons dans cette derniere; & que tous les éditeurs & traducteurs ont adopté après lui, excepté Antoine Paſienus, auteur d'un nouvel arrangement que nous ferons bientôt connoître.

§ 120. Malgré les raiſons ſpécieuſes que Paſienus donne pour juſtifier cet arrangement, & qui m'ont fait balancer un moment ſur le parti que je devrois prendre, j'ai cependant ſuivi pour mon texte l'ordre de la verſion de Cornarius de 1546, pour me conformer à tous les éditeurs qui l'ont ſuivi; & je ne me ſuis

permis quelques légers changemens que dans ma verſion françoiſe, & cela de maniere à laiſſer au lecteur la liberté de ſuivre l'ordre qui lui paroîtroit le plus conforme au plan d'Hippocrate. Quant aux ſources dans leſquelles j'ai puiſé tous les ſecours qui m'étoient néceſſaires pour la verſion & l'édition de mon texte, je vais les indiquer en commençant par les manuſcrits.

§ 121. Il n'en exiſte en France, comme je l'ai déja remarqué (§ 118), que deux dans la bibliotheque nationale, qui renferment ce traité d'Hippocrate. Le premier, coté N° 2146, eſt écrit ſur du papier de coton, & paroît être du XVI^e^ ſiecle. Il contient entre autres écrits d'Hippocrate le traité que nous publions ici, tel qu'on le trouve dans les premieres éditions grecques & dans la verſion de Calvus; ſavoir, une partie ſous ſon véritable titre περὶ ἀέρων, ὑδάτων, τόπων; *des airs, des eaux & des lieux :* & l'autre partie, jointe au traité *des plaies de la*

*tête*

*tête*, où il se trouve absolument déplacée.

§ 122. Le second manuscrit, coté N° 2555, écrit également sur du papier de coton, est du XV[e] siecle, à l'exception de la fin, où se trouve notre traité, & qui paroît être d'une main & d'un siecle postérieurs. Il contient, comme le premier, une partie de ce traité sous le titre περὶ ἀέρων, ὑδάτων τε καὶ τόπων, *des airs, des eaux & des lieux* : l'autre partie, séparée de la premiere, comme je l'ai déja observé (§ 118), porte ce nouveau titre: Ἱπποκράτους περὶ προγνώσεως ἐτῶν· οἱ δὲ, τινὸς ἄλλου παλαιοῦ, ce qui signifie *de la maniere de prévoir & de prédire les constitutions annuelles, ouvrage composé par Hippocrate, ou suivant d'autres, par quelqu'autre ancien écrivain.* Voilà les seuls manuscrits que j'aie pu consulter.

§ 123. Avant de passer aux imprimés, j'observerai à l'occasion du titre de notre traité, que, quoiqu'on ne le trouve point

cité par les Anciens d'une maniere uniforme, cette différence cependant roule en grande partie ſur le divers arrangement des trois mots qui le compoſent, & qu'on a eu tort de regarder comme variantes ce qui ne fut vraiſemblablement qu'un défaut de mémoire de la part de ceux qui le citerent. Galien, par exemple, le cite tantôt ſous le titre de περὶ ὑδάτων καὶ τόπων καὶ ἀέρων (1), tantôt ſous celui de περὶ ἀέρων καὶ τόπων καὶ ὑδάτων (2), quelquefois ſous celui de

(1) *Comment. in Aphoriſm.* III, 8, 11, 12, 14.

(2) *Ibid.* III, 11, 13. Voyez auſſi ſon gloſſaire, au mot Στρέφεται. C'eſt ſous le même titre (à la premiere particule près) que le citent Palladius dans ſon commentaire ſur le livre *de Fracturis*, p. 918, édit. *Foës*, & le ſcholiaſte d'Ariſtophane, *Nub.* 331. Suidas, qui ſelon ſon uſage rapporte la même ſcholie (au mot Ἰατρός), nous donne encore le titre générique de περὶ ἀέρων, ΟΡΝΕΩΝ καὶ ὑδάτων, comme appartenant aux ouvrages qui traitent de Météorologie. L'exemplaire de ce Lexicographe, édit. de Bâle, que j'ai dans ce moment ſous les yeux, & qui avoit appartenu à Guyet, porte à la marge τόπων écrit de la main même de Guyet, comme une correction du mot ὀρνέων que ce ſavant propoſoit. Il me paroît cependant clair qu'il faut plutôt lire : ΩΡΕΩΝ ;

περὶ ἀέρων καὶ ὑδάτων καὶ τόπων (1), & d'autres fois sous celui de περὶ ὑδάτων, ἀέρων καὶ τόπων (2). On le trouve encore cité par le même médecin sous le titre de περὶ τόπων, ἀέρων καὶ ὑδάτων (3). Toutes ces leçons, comme je l'ai déja observé, ne sont que des variantes de mémoire.

§ 124. Il ne paroît pas en être de même des titres qui renferment des mots différens ou en plus grand nombre : tels,

leçon qu'on peut facilement justifier par le titre même περὶ τόπων καὶ ὡρῶν, qu'Erotien donne à notre traité, comme nous le verrons bientôt. Peut-être faudroit-il aussi dans le titre περὶ ὍΡΩΝ καὶ τόπων καὶ πυρὸς καὶ λίθων d'un ouvrage écrit par un certain Socrate, cité par Athénée (L. IX, p. 388, A.), substituer le mot ὩΡῶΝ, *saisons*, au mot ὅρων, *termes*; à moins qu'on n'aime mieux lire : ὀρνέων, puisqu'en effet dans ce livre il est question des *oiseaux*.

(1) *Comment. Ms. in libr. de Humoribus*, p. 185 & passim.

(2) *Ibid.* p. 252, & dans son traité *ad Thrasybulum*, T. IV, p. 298. Mais dans son traité *quòd animi mores, &c.* T. I, p. 348, on trouve le titre περὶ ὑδάτων καὶ ἀέρων καὶ ΠΟΤῶΝ, où il faut nécessairement changer ce dernier mot en ΤΌΠΩΝ.

(3) *Comment. Ms. in libr. de Humoribus*, p. 256.

par exemple, que *περὶ ὑδάτων καὶ ὡρῶν κράσεως*, *des eaux & de la température des saisons* (1); *περὶ ἀέρων, καὶ ὑδάτων, καὶ τόπων, καὶ χωρῶν, καὶ οἰκήσεων*, *des airs, des eaux, des lieux, des contrées & des habitations* (2); *περὶ ὑδάτων, ἀέρων, οἰκήσεων, καὶ τόπων, καὶ χωρῶν*, *des eaux, des airs, des habitations, des lieux & des contrées* (3); & *περὶ οἰκήσεων καὶ ὑδάτων καὶ ὡρῶν, καὶ χωρῶν*, *des habitations, des eaux, des saisons & des contrées* (4). Cependant, si l'on fait attention à la maniere dont s'exprime ici Galien, on ne tardera point à s'appercevoir que tous ces titres allongés ne sont que des paraphrases du titre concis d'Hippocrate. Car il dit positivement, que le titre *des habitations, des eaux, des saisons & des contrées*, conviendroit mieux à l'ouvrage qu'Hippocrate avoit intitulé *des lieux*,

(1) Galen. *quod animi mores, &c.* T. I, p. 349.
(2) Idem, *Comment. Ms. in libr. de Humoribus*, p. 231.
(3) Idem, *ibid.* p. 73.
(4) Idem, T. IV, p. 366.

*des airs & des eaux* : ὥσπερ καὶ τοῦ περὶ τόπων, ἀέρων, ὑδάτων, ὃ ἐγὼ περὶ οἰκήσεων καὶ ὑδάτων καὶ ὡρῶν καὶ χωρῶν ἐπιγεγράφθαι φημὶ δεῖν (1). On doit dire la même chose du titre que portoit le manuſcrit de Gadaldinus : περὶ ἀέρων, τόπων, ὑδάτων, καιρῶν, ἀνέμων, ἀστέρων, *des airs, des lieux, des eaux, des temps, des vents & des aſtres* (2) ; comme de celui que Foës (3) & Gruner (4) citent ſur la foi des manuſcrits: περὶ ὡρέων, ἀέρων, ὑδάτων, τόπων ; *des ſaiſons, des airs, des eaux & des lieux.*

§ 125. Si quelques-uns ont cru devoir donner des formes plus ou moins longues à un titre qui devroit être auſſi ſimple que le ſont ordinairement toutes les productions d'Hippocrate, d'autres au contraire ont cherché à le raccourcir. Erotien (5) cite notre traité ſous le titre

(1) Galen. *ibid.*

(2) Voyez le §. 133 de ce diſcours.

(3) In *notis.*

(4) *Cenſur. libror. Hippocrat.* p. 49.

(5) Voy. ſon *Gloſſaire*, à la préface & au mot Ὁμιλίη.

de περὶ ὡρῶν καὶ τόπων ou περὶ τόπων καὶ ὡρῶν *des ſaiſons & des lieux*. Athénée (1) l'intitule ſimplement περὶ τόπων, *des lieux*. Quant à ces mots : καλεῖ τὸ χρηστὸν ὕδωρ ΠΟΛΥΤΙΜΟΝ, que ce dernier auteur cite quelques lignes plus haut, comme un paſſage tiré du livre d'Hippocrate, auquel il donne le titre περὶ ὑδάτων, *des eaux*, Caſaubon a très-bien ſenti qu'il falloit lire ΠΟΤΙΜΟΝ; mais il s'eſt trompé lorſqu'il a cru qu'Athénée avoit cité un livre où ce paſſage n'exiſtoit point. Je ſuis au contraire perſuadé que par ce titre Athénée a voulu déſigner non pas le traité *des airs, des eaux & des lieux* (qu'on auroit pu nommer ainſi par abréviation), mais un autre ouvrage d'Hippocrate, connu aujourd'hui ſous le titre περὶ ὑγρῶν χρήσιος, *de l'uſage des liquides* (2).

(1) L. 2, p. 46.

(2) En effet ce dernier traité commence par ces mots : ὕδωρ ποτὸν (qui eſt ſynonyme de πότιμον), ἁλμυρον, θάλασσα, κ. τ. λ. Il y eſt beaucoup queſtion de l'uſage

§ 126. J'ai déja obſervé (§ 117) que le commentaire attribué à Galien, & dont il n'exiſte aujourd'hui que la verſion latine, paroiſſoit ſuppoſé ; quoique nous ſachions d'ailleurs par le propre témoignage de ce médecin, qu'il avoit en effet commenté ce traité. La verſion elle-même, qu'on attribue à Moïſe Alatin, médecin juif, n'a été faite que ſur une autre verſion hébraïque. On la trouve dans les œuvres de Galien publiées par les Juntes en 1625, & dans celles d'Hippocrate & de Galien, que Chartier fit imprimer enſemble en 1639.

médical de l'eau ſoit douce, ſoit ſalée; & c'eſt vraiſemblablement pour cette raiſon que les Anciens lui donnoient auſſi le titre περὶ ὑδάτων, *des eaux*. Ce qui me confirme dans cette opinion, c'eſt qu'Erotien dans le catalogue des écrits d'Hippocrate, qu'il a inſéré dans la préface de ſon gloſſaire, donne le titre περὶ ὑδάτων, *des eaux*, à l'un de ces écrits qui ne peut être que celui *de l'uſage des liquides*, puiſque celui-ci n'y reparoît plus ſous aucun titre, tandis que celui *des airs, des eaux & des lieux* s'y trouve ſous celui de περὶ τόπων καὶ ὡρῶν, *des lieux & des ſaiſons*. Je ne me ſuis étendu ſur ces objets, très-indifférens peut-être en eux-mêmes, que pour ſatiſfaire la curioſité des érudits, qui aiment ces ſortes de détails.

§ 127. A la ſuite de Galien nous pouvons placer Avicenne, médecin arabe du X^e ſiecle. Dans ſon *Canon* (L. I, ſect. II, doctr. II, chap. VII & XI) il traite abſolument les mêmes ſujets qui ſe trouvent dans le traité d'Hippocrate *des airs, des eaux & des lieux*, mais de maniere que tantôt il ſuit mot à mot le médecin grec, tantôt il le paraphraſe, quelquefois il le commente, & d'autres fois, quoique rarement, il le contredit, ſans jamais le nommer. Quoiqu'Avicenne nous donne tout cela comme une production de ſon eſprit, le plagiat eſt trop groſſier pour qu'on puiſſe s'y méprendre. On ſait d'ailleurs que ce médecin, ainſi que la plupart des médecins arabes, n'eſt qu'un compilateur; & il ne falloit rien moins que l'ignorance où l'on étoit au XVI^e ſiecle, pour s'extaſier ſur ſon mérite. Quoi qu'il en ſoit, ce traité ou cette paraphraſe d'Avicenne eſt d'autant plus précieuſe qu'elle répand dans plus d'un

endroit

endroit quelque lumiere ſur le traité d'Hippocrate.

§ 128. La premiere édition grecque de toutes les œuvres d'Hippocrate eſt celle des Aldes publiée en 1526. Nous avons déja remarqué (§ 116) que le traité *des airs, des eaux & des lieux*, étoit dans cette édition ſéparé en deux parties, dont l'une y porte le véritable titre que nous venons de nommer, & l'autre ſe trouve à la fin de celui *des plaies de la tête*, comme dans mon premier manuſcrit (§ 121).

§ 129. Vient enſuite la premiere verſion latine de toutes les œuvres d'Hippocrate, publiée en 1526 par Calvus, médecin de Ravenne, d'après différens manuſcrits. Notre traité s'y trouve morcelé & placé de la même maniere qu'on le voit dans l'édition des Aldes (§ 128). Au reſte cette verſion, quoique écrite dans un langage & dans un ſtyle extrêmement barbares, & dont la lecture devient par cela même inſupportable,

eſt on ne peut pas plus précieuſe, à cauſe de la fidélité & de l'exactitude ſuperſtitieuſes que le traducteur pouſſe ſouvent juſqu'à exprimer littéralement les différentes variantes qu'il a trouvées dans ſes manuſcrits. Je la recommande à ce titre à tous ceux qui voudront à l'avenir nous donner des éditions d'Hippocrate, ou y rétablir des paſſages altérés : & je puis atteſter, qu'elle m'a aidé plus d'une fois à débrouiller pluſieurs endroits obſcurs de cet auteur.

§ 130. Cornarius publia en 1529 ſéparément dans un volume *in*-4° (réimprimé pour la ſeconde fois en 1542) le texte grec de notre traité, avec celui du traité *de flatibus*, en y ajoutant la verſion latine & quelques petites notes. Comme le traité *des plaies de la tête* ne ſe trouve point dans cette édition, il étoit naturel que la ſeconde partie de celui *des airs, des eaux & des lieux*, y manquât auſſi. Mais à la tête de ſes notes, il avertit de ce défaut, & il indique à peu

près les endroits du traité où ces lacunes existent, de maniere qu'il semble insinuer l'ordre qu'il faudroit suivre pour les remplir ; & c'est cet ordre qu'il a suivi dans la suite dans son édition latine, dont nous parlerons tout à l'heure, & qui est presque le même que celui qu'on trouve dans le commentaire de Galien, publié par Moïse Alatin. Cornarius y ajoute de plus la version ou plutôt la paraphrase latine de tout ce qui devoit remplir ces lacunes ; mais cette paraphrase, comme je l'ai déja remarqué (§ 119), est si confuse, & elle contient d'ailleurs tant d'autres choses qui n'existent point dans le traité d'Hippocrate, qu'on ne sait en effet qu'en penser. Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'elle s'accorde en quelques endroits avec la paraphrase d'Avicenne (§ 127).

§ 131. En 1538 Cornarius publia le seul texte grec de toutes les œuvres d'Hippocrate. Dans cette édition, la même que celle que nous avons désignée

plus haut (§ 116) ſous le nom d'*édition de Froben*, il a laiſſé ſubſiſter pour le traité *des airs*, *des eaux & des lieux*, le même déſordre qu'on trouve dans celle des Aldes & dans la verſion de Calvus. Ce ne fut que dans ſa traduction latine de toutes les œuvres d'Hipppcrate, publiée en 1546, que Cornarius rétablit le traité *des airs*, *des eaux & des lieux*, d'après l'ordre qu'il avoit indiqué dans celle de 1529 (§ 130), qu'on trouve, à quelque choſe près, dans le commentaire attribué à Galien, & qui fut enfin adopté par tous les éditeurs & commentateurs poſtérieurs à Cornarius.

§ 132. Le premier commentateur qui ſe préſente après Galien (§ 126), eſt Adrien Lalemant, médecin de Paris. Il publia en 1557, *in*-8°, le texte grec de ce traité, accompagné de la verſion latine & d'un commentaire aſſez bon pour le temps où il écrivoit. Ce qu'on y remarque de plus intéreſſant, c'eſt le rapprochement qu'il fait d'un grand nombre

d'endroits d'Ariſtote, toutes les fois que celui-ci ſe trouve avoir traité les mêmes ſujets qu'Hippocrate. Cette érudition ſert à répandre quelque lumiere ſur le traité de ce dernier, quoique Lalemant n'ait point ſu en tirer tout le parti qu'on étoit en droit d'attendre d'un commentateur.

§ 133. Auguſtin Gadaldinus corrigea la verſion latine de ce traité, faite par Cornarius, d'après un excellent manuſcrit grec, que Foës cite quelquefois dans ſes notes ſous le nom de *manuſcrit de Gadaldinus*. Cette verſion, ainſi corrigée & accompagnée des variantes du manuſcrit placées à la marge, eſt inſérée dans le deuxieme tome (p. 2, ſqq.) de la quatrieme édition des œuvres de Galien, publiée à Veniſe par les Juntes en 1565.

§ 134. Cardan publia en 1570 la ſeule traduction latine, à laquelle il ajouta un très-long commentaire à ſa maniere; c'eſt-à-dire, en y mêlant beaucoup de

choses utiles avec bien des puérilités & des idées extravagantes ; défauts que partagent tous les écrits de ce médecin, qu'on ne peut se résoudre à lire, si l'on ne posséde une patience à toute épreuve. En parcourant ce commentaire le plus rapidement qu'il m'a été possible, j'ai été convaincu de la justesse du jugement que Boerhaave avoit porté sur cet homme extraordinaire : *Sapientior nemo, ubi sapit ; dementior nullus, ubi errat* (1).

(1) Pour donner un échantillon de la maniere de Cardan, je vais extraire au hazard un endroit de son commentaire. En expliquant la partie du traité, où Hippocrate parle des villes exposées à l'occident, il se fait cette question : *l'air libre, quelque mauvais qu'il soit, ne seroit-il pas encore moins nuisible que l'air renfermé ?* & il commence par se féliciter d'avoir été le premier qui ait agité & résolu cette belle question *(quæstio valde pulchra)*. La solution qu'il en donne ensuite, c'est qu'il vaut mieux respirer un air renfermé, qu'un air libre, mais chargé de miasmes, pour quatre raisons : la premiere est que les rois & les princes qui s'enferment dans leurs palais en temps de peste, se garantissent de ce fleau, tandis que le peuple qui néglige cette précaution, en devient la victime. *Cela est si vrai* (poursuit-il), *qu'il n'y a que huit têtes couronnées, tout au plus, qui aient péri de la peste :* & il fait fort exactement l'énumération de

Quant à la partie critique de ce commentaire, elle se réduit à très-peu de chose : il combat quelques erreurs de Lalemant, par rapport au sens que celui-ci donne à certains passages d'Hippocrate, & il suit presqu'en entier la version de Cornarius. Ce commentaire a été réimprimé dans l'édition de toutes les œuvres de Cardan, publiée à Lyon, en 1663, en huit gros volumes *in-folio ;* édition très-mal soignée & qui fourmille de fautes.

§ 135. Quatre ans après le commentaire de Cardan, parut (en 1574) une traduction latine très-libre, faite par Antoine Pasienus. C'est le seul des éditeurs postérieurs à Cornarius, qui, abandonnant tout-à-fait l'ordre que ce dernier avoit établi, ait arrangé le traité d'Hippocrate d'une maniere absolument

ces huit têtes couronnées. C'est la premiere raison qu'il donne pour la solution de cette belle question : quant aux trois autres, je n'ai pas assez de temps, & je respecte trop l'emploi que le lecteur peut faire du sien, pour les consigner dans cette note.

neuve, & qui mérite quelques détails. Immédiatement après l'introduction, ou notre I. chapitre (§ I — VIII), il place tout le IV. chapitre, intitulé *des ſaiſons* (§ LVIII — LXX.), à l'exception des dernieres lignes du § LIX *ces maladies... s'il eſt pluvieux*, qu'il ajoute à la fin du § LXIII. Vient enſuite tout notre II. chapitre, intitulé *des climats* (§ IX — XXVI.), à l'exception des premieres lignes du § X *dans une ville ainſi. . . . en ulceres phagédéniques*, qu'il ajoute également à la fin du § LXIII, après les mots déja indiqués *ces maladies. . . . . s'il eſt pluvieux*. Il paſſe de là à notre III. chapitre, intitulé *des eaux* (§ XXVII — LVII.), auquel il ajoute, ſans aucune variation ultérieure d'ordre, notre V. chapitre, intitulé *de l'Aſie* (§ LXXI — LXXXVIII.), ainſi que le VI, intitulé *de l'Europe*, juſqu'à la fin du traité (§ LXXXIX — CXXVII). Cet ordre de Paſienus, malgré les raiſons très-ſpécieuſes

cieuſes qu'il apporte à ſon appui, ne fut ſuivi de perſonne.

§ 136. Haller (1) place parmi les traducteurs de ce traité, l'auteur d'une verſion italienne inſérée dans une collection de voyages publiée en 1574 ſous le titre de *viaggi di Ramuſio*. Mais cette verſion ne repréſente que le ſeul morceau qui regarde les Scythes, & qui fait environ la cinquieme partie du traité.

§ 137. Théodore Zuinger publia en 1579 vingt-deux traités d'Hippocrate, avec la verſion latine de Cornarius, qu'il corrigea dans une infinité d'endroits. Il accompagna ces traités de tables analytiques, faites avec un ſoin & une exactitude incroyables, & qui ſervent en même temps de commentaire. Du nombre de ces traités eſt auſſi celui *des airs, des eaux & des lieux*.

§ 138. La traduction latine, accompagnée d'un commentaire, & publiée en 1586 par Baccius Baldinus, eſt ſur-tout

(1) *Biblioth. Medic. Pract.* T. I, p. 60.

remarquable par quelques variantes que ce médecin avoit reçues d'un de ses amis; variantes qui sont pour la plupart les mêmes que celles de Gadaldinus (§ 118 & 133), & qu'il discute avez assez de jugement.

§ 139. En 1588 parut l'édition de toutes les œuvres d'Hippocrate par le célebre Mercuriali. Sans vouloir prononcer sur le mérite de cette édition, j'observerai seulement à l'occasion de notre traité, que l'éditeur s'étoit imaginé que le désordre dont nous avons parlé plus d'une fois, ne se bornoit pas seulement à la partie transportée mal-à-propos dans le traité *des plaies de la tête*, mais qu'on avoit commis la même erreur à l'égard d'un autre morceau considérable, transporté, selon lui, dans le livre intitulé *de natura pueri*. En conséquence de cette opinion, Mercuriali a transféré une partie de ce dernier traité dans celui *des airs*, *des eaux & des lieux*, en le plaçant entre deux endroits, avec lesquels cepen-

dant il ne paroît avoir qu'un très-foible rapport. Au reste il a ajouté à la marge quelques variantes, & à la fin quelques petites notes, ainsi qu'il a fait pour tous les ouvrages d'Hippocrate.

§ 140. Septalius publia en 1590 une édition grecque & latine de notre traité, avec un ample commentaire, où, mettant à profit les lumieres & les erreurs de ses prédécesseurs, il s'est assuré la réputation d'un très-savant médecin.

§ 141. L'édition de toutes les œuvres d'Hippocrate par Foës, publiée pour la premiere fois en 1595, est trop connue pour que je m'y arrête long-temps. Je devrois placer avant Foës deux autres commentateurs de ce traité, savoir, Hieronymus Gardinus & Lazarus a Soto, que Foës lui-même place dans le catalogue des commentateurs d'Hippocrate : mais je n'ai pu rien trouver de Gardinus, & quant à Soto, il n'y a de lui dans la bibliotheque nationale que des commentaires sur divers traités d'Hippocrate,

parmi lesquels le nôtre ne se trouve point.

§ 142. nous avons aussi une paraphrase latine de ce même traité, publiée en 1596 par Camillus Flavius. Haller (1) met encore au nombre des commentateurs J. Costæus : mais tout ce que ce dernier a fait sur ce traité se réduit à une seule correction malheureuse d'un endroit qu'il n'avoit point entendu. Elle se trouve dans un livre très-peu volumineux, intitulé : *Joannis Costæi Laudensis Miscellanearum Dissertationum Decas prima*, & publié à Padoue en 1558, & à Bologne en 1598. Nous en parlerons à sa place.

§ 143. On sait que Prosper Martian publia en 1626 des notes sur tous les ouvrages d'Hippocrate. Dans ces notes il ne s'occupe que des endroits qui lui paroissent présenter quelque difficulté. On y en trouve par conséquent quelques-unes qui concernent notre traité.

(1) Ubi supra.

§ 144. La ſavante diſſertation de Baldus Baldus, publiée en 1637, roule toute entiere ſur un ſeul paſſage de ce traité & n'a pour objet que de déterminer quelle eſt la véritable des deux leçons différentes que préſente le texte. Nous en ferons mention dans la ſuite.

§ 145. Chartier publia en 1639 ſa très-coûteuſe & preſque inutile édition des œuvres réunies d'Hippocrate & de Galien. Notre traité s'y trouve accompagné du commentaire latin attribué à Galien (§ 126).

§ 146. L'édition grecque & latine, publiée en 1646, *in*-4°, par Jean Martin, médecin de Paris, ne contient que ce traité accompagné d'un commentaire très-érudit, quoiqu'un des plus courts.

§ 147. Un autre médecin de Paris, nommé Jean Damaſcene, publia la premiere traduction françoiſe de ce traité en 1662, *in*-4°. Comme elle n'a été faite que ſur la verſion latine de Cornarius, elle ne mérite aucune attention, ſi ce

n'eſt à cauſe d'une épître dédicatoire adreſſée à Louis XIV, & qui eſt une piece extrêmement curieuſe, tant par ſon ſtyle bigarré de françois & de latin, que par la maniere auſſi groſſiere qu'originale dont Damaſcene s'y déchaîne contre ſes confreres (1). A en

(1) Voici un petit échantillon de cette production ſinguliere : « Ces docteurs de nom ne ſçavent que des » imprécations, ne connoiſſent que la maladie de la » bourſe, & ne pratiquent autre ſcience que celle des » oiſeaux de rapine.....mais le malheur de l'indigna- » tion de Dieu, qui s'eſt ſervi de mon organe pour » arreſter leur tirannie, eſt tombé ſur eux, & revenant » de leur erreur ils répondront à Dieu comme Job : » *Scio quod omnia potes, & nulla te latet cogitatio,* » *celo conſilium ſine ſcientia, ideo inſipienter locutus ſum*; » je ſuis un ignorant, je demande pardon. Si j'ay mal » parlé, c'eſt parce que la connoiſſance des eſtoiles & » de tous les cieux, mouvemens & lumieres ſurpaſſent » tout-à-fait ma capacité. Seigneur, je m'en dédis, & » je fais pénitence ſur les cendres chaudes.....*ab ope-* » *ribus eorum cognoſcitis eos, medicus eſt qui ſanat.* » Ils n'ont autre choſe que la ſaignée par prodigalité, » les lavemens par amuſement, & le vin émétique par » déſeſpoir, &c. » Au milieu de cette belle épître, il dreſſe un long catalogue en deux colonnes, de tous les grands perſonnages qui s'étoient occupés d'Aſtrologie, en commençant par les Papes; viennent enſuite les Em-

juger par cette épître, l'auteur doit avoir joué quelque rôle dans les troubles qui agitoient alors la France. Le bon homme d'ailleurs paroît avoir été entiché des chimeres de l'astrologie, & n'avoir traduit ce traité que parce qu'il croyoit y voir ses idées chéries.

§ 148. L'édition grecque & latine de toutes les œuvres d'Hippocrate par Van der Linden, parut en 1665, en 2 volumes *in*-8. On reproche communément à cet editeur d'en avoir altéré le texte. Il est vrai que son texte differe souvent de celui des autres éditeurs; mais Van der Linden, mort avant d'avoir achevé son édition, publiée ensuite par son fils, n'eut pas le temps d'y ajouter des notes, qui nous auroient vraisemblablement

pereurs, les Rois, les Saints, les Cardinaux, les Archevêques, les Évêques, les Moines de tous les ordres, les Jurisconsultes, les Médecins & les Philosophes. Après cette nomenclature, il reprend le fil de son épître (toujours en parlant à Louis XIV), & continue jusqu'à la fin sur le même ton & dans le même style, mêlé d'une infinité de passages latins, tant bien que mal appliqués.

inſtruit des raiſons des différences qui s'y trouvent, & qui ſont ſouvent avouées par la plus ſaine critique. On altere un texte, quand on y inſere de mauvaiſes leçons qui n'ont jamais exiſté dans aucun manuſcrit : mais toutes les fois qu'une leçon, quel qu'en ſoit le mérite, a l'autorité d'un manuſcrit, ne fût il qu'un ſeul contre cent qui en préſentent une différente, c'eſt à tort que l'éditeur eſt accuſé d'infidélité ; on ne pourroit tout au plus le regarder que comme un mauvais critique.

§ 149. Claude Tardy, médecin de Paris, publia en 1667, en 2 volumes *in*-4°, une paraphraſe françoiſe de divers écrits d'Hippocrate, parmi leſquels on trouve auſſi notre traité. Par la même raiſon que Haller a placé parmi les traducteurs la verſion italienne du morceau concernant les Scythes, inſérée dans les voyages de Ramuſio (§ 136), nous pouvons placer ici Nicolas Witſen, bourguemaître d'Amſterdam. Il a inſéré à l'exemple de ce dernier, la verſion hollandoiſe

landoiſe de ce même morceau dans ſa deſcription de la Tatarie, publiée en Hollandois, 1692, ſous le titre de *Noord en Ooſt Tartarye, ofte bondigh ontwerp van eenige dierlanden en volken zo als voormaels bekent zyn geweeſt*, &c. Cet ouvrage n'eſt qu'une compilation, où Witſen a raſſemblé (dans un volume *in-fol.* de 750 pages) avec une rare érudition, tout ce qui avoit été dit ſur les Tatars par tous les hiſtoriens & voyageurs, tant anciens que modernes, juſqu'à l'époque où il écrivoit.

§ 150. Une troiſieme traduction françoiſe de ce traité fut publiée en 1697 par Dacier. On la trouve inſérée dans la collection de divers traités d'Hippocrate que ce ſavant avoit traduits & publiés en même temps en 2 petits volumes *in-8°*. Dacier n'étoit point médecin; cependant, il faut l'avouer à ſon honneur, cette entrepriſe hardie de traduire Hippocrate n'a pas été, à beaucoup près, auſſi mal exécutée qu'on auroit pu ſe l'i-

maginer. Quoiqu'il ſuive ordinairement Cornarius & Zvinger, il ſavoit trop bien le grec pour ne pas abandonner ces traducteurs, toutes les fois que leurs verſions lui paroiſſoient inexactes. Les amateurs de la doctrine d'Hippocrate lui ſauront toujours gré d'avoir été le premier qui ait donné en langue moderne une traduction de cet auteur, faite d'après le texte grec collationné ſur des manuſcrits. Notre traité eſt le dernier du deuxieme volume de ſa collection. Voilà quels ont été les commentateurs & traducteurs du XVI^e & XVII^e ſiecles.

§ 151. Le premier qui ſe préſente dans le courant de notre ſiecle, eſt Clifton, médecin anglois. Il en publia en 1734 une traduction angloiſe *in*-8°, à laquelle il ajouta celle de tout ce qui ſe trouve épars dans les autres écrits d'Hippocrate, relatif aux mêmes objets dont il traite dans celui *des airs, des eaux & des lieux*. Il accompagna le tout de beaucoup de notes critiques, qui, quoiqu'el-

les ne ſoient pas toujours heureuſes, prouvent au moins que le traducteur poſſédoit la langue grecque, & qu'il avoit bien étudié les écrivains de cette langue, & particuliérement Hippocrate. La traduction de Dacier lui étoit connue. A la ſuite de Clifton, je pourrois placer le célebre Triller avec plus de raiſon qu'on n'en eut de citer Coſtæus (§ 142). Triller avoit travaillé pendant toute ſa vie ſur Hippocrate, & il en avoit même promis une édition. Quelques-unes des corrections qu'il a faites ſur cet auteur, ſont conſignées dans ſes *Obſervationes criticæ*, publiées en 1742 *in*-8°. La ſeule qui concerne notre traité eſt la plus malheureuſe de toutes, comme je le ferai voir à ſa place. Quant à l'édition promiſe de toutes les œuvres d'Hippocrate, à en juger par un échantillon qu'il publia en 1728, elle auroit été plus faite pour prouver la vaſte érudition de cet eſtimable médecin, que ſon génie critique. Il n'en eſt pas de même de celui du ſavant

Hemſterhuis. Ce célebre littérateur, n'étant point médecin, ne s'eſt guere occupé d'Hippocrate. Je ne connois de lui qu'une ſeule correction relative à notre traité, & qu'on trouve dans ſon édition du *Plutus d'Ariſtophane*, publiée en 1744 *in*-8°. Cette correction porte les caracteres d'une telle évidence, qu'il faudroit être plus qu'ignorant pour balancer à la recevoir dans le texte.

§ 152. Mackius, médecin de Vienne en Autriche, publia une édition grecque & latine des œuvres d'Hippocrate en 1743 en 2 volumes *in-folio*, qui ne contiennent cependant qu'à peu près la moitié des écrits d'Hippocrate, l'éditeur ayant été enlevé par la mort avant que d'avoir achevé ſon travail. Cette édition devroit être la meilleure de toutes celles qui l'ont précédée, vu les ſecours que fourniſſoit à l'éditeur la bibliotheque de Vienne, par deux manuſcrits qui avoient appartenu l'un à Cornarius, & l'autre à Sambucus, & que perſonne n'avoit

collationnés avant lui. Mais Mackius paroît n'avoir eu qu'une connoiſſance trop ſuperficielle de la langue grecque, pour pouvoir être éditeur d'Hippocrate. Quoiqu'il ait copié toutes les variantes de ces manuſcrits, il n'a pas ſu en tirer parti. Quant aux notes qui accompagnent ſon texte, il les a preſque toutes copiées de Foës. Il a d'ailleurs laiſſé ſubſiſter dans la verſion latine à peu près toutes les erreurs des traducteurs antérieurs, même dans les ouvrages qu'avoit traduits Dacier, dont il auroit pu profiter, s'il en avoit eu connoiſſance; à moins qu'il ignorât abſolument la langue françoiſe, ce qui eſt difficile à croire.

§ 153. Le ſeul médecin Helleniſte de notre ſiecle, qui fût capable de nous donner une bonne édition des œuvres d'Hippocrate, étoit Heringa. Verſé profondément dans la langue grecque, & doué de plus d'une excellente critique, ſouvent ſûre & toujours ingénieuſe, ce ſavant médecin auroit bien mérité de

ſon ſiecle & de la poſtérité, s'il eût voulu ſe charger d'un pareil travail. Mais la modeſtie, qui accompagne toujours les vrais talens, ne lui a pas ſeulement permis de le tenter. Il s'eſt contenté de propoſer dans ſes *Obſervationes criticæ*, publiées en 1749, *in*-8°, quelques corrections relatives à différens paſſages d'Hippocrate; parmi leſquelles on en trouve qui regardent notre traité, & que je ferai connoître à leur place.

§ 154. Je ne parlerai pas ici de la traduction inſérée dans le ſecond volume (p. 193 & ſuiv.) de l'*Hiſtoire naturelle de l'homme conſidéré dans l'état de maladie*, publiée par Clerc, à Paris, 1767, *in*-8°. Cette traduction n'eſt, à quelques petites différences près, qu'une répétition abrégée de celle de Dacier. Tout le monde connoît l'édition latine des œuvres d'Hippocrate publiée par le célebre Haller en 1769, conjointement avec celles des autres médecins anciens, ſous le titre de *Artis Medicæ Principes*. On peut voir

ailleurs (1) le jugement qu'on en a déja porté, & qui n'eſt malheureuſement que trop fondé.

§ 155. L'Allemagne doit à ſon ſavant médecin Grimm une bonne traduction allemande de toutes les œuvres d'Hippocrate, accompagnée de petites notes explicatives. Elle eſt renfermée dans 4 volumes *in*-12, publiés ſucceſſivement en 1781, 82, 85 & 92.

§ 156. Enfin la derniere traduction de notre traité eſt celle du docteur Magnan, publiée en françois en 1787. Il eſt fâcheux que ce médecin ait voulu ſe frayer un chemin nouveau, en s'écartant de la route que ſuivent ordinairement ceux qui s'occupent de traduire les écrits des auteurs anciens. A force de vouloir être fidele d'une maniere abſolument neuve, il s'eſt rendu inintelligible.

§ 157. Voilà tous les éditeurs, traducteurs ou commentateurs, venus à ma connoiſſance. Il ne faut point ſup-

(1) Voyez *Journ. de Médec.* Vol. LXXIV, p. 326.

poser que j'aie eu le temps ou la patience de les lire tous. Parmi ce grand nombre il y en a fort peu qui méritent la peine d'être lus en entier ; on peut apprécier les autres par la lecture de quelques pages. Dans tous les genres le bon est toujours rare, mais sur-tout lorsqu'il s'agit d'éclaircir les ouvrages des Anciens, dont la plupart ne sont parvenus jusqu'à nous que défigurés par l'ignorance des copistes. Pour expliquer d'ailleurs un médecin ancien, tel qu'Hippocrate, il faut de toute nécessité réunir les connoissances médicales à une parfaite connoissance de la langue grecque, & sur-tout être très-familiarisé avec la doctrine de ce médecin. Ce n'est pas encore tout ; car si l'on ne joint à ces connoissances le talent d'une judicieuse critique, on est arrêté à tout moment par les obstacles qu'oppose un texte altéré.

§ 158. Ne possédant toutes ces qualités qu'à un très-médiocre degré ; le parti le plus sage à prendre étoit peut-être de

m'abstenir

m'abſtenir de traduire & de commenter Hippocrate. Mais j'ai conſulté l'intérêt public, plutôt que mes propres forces. Quoique je n'aie point la ſotte vanité de croire que j'aie mieux réuſſi que les autres à rendre intelligible un ouvrage de la plus haute importance pour les médecins & pour les philoſophes, je n'ai pas non plus cette modeſtie hypocrite, qui ne convient qu'aux ames ſerviles, de faire croire aux autres que je n'ai rien ajouté aux travaux de ceux qui m'ont précédé dans la même carriere. J'ai profité de leurs lumieres, & même de leurs erreurs, comme on profitera à l'avenir de celles que j'aurai commiſes. Mon plan auroit peut-être été mieux exécuté, ſi j'euſſe eu plus de ſanté, plus de temps, plus de reſſources.

§ 159. Un avis très-important pour ceux qui voudroient à l'avenir s'occuper des écrits dans leſquels Hippocrate préſente des obſervations météorologiques, & des conſtitutions épidémiques, c'eſt

de se procurer des topographies exactes de tous les pays de la Grece, & spécialement de ceux où ce grand homme exerça la médecine. Je suis sûr qu'au moyen de ces secours, on verra disparoître de ses ouvrages tout ce qui paroît contredire nos idées actuelles sur plusieurs points de météorologie médicale. C'est en Grece qu'Hippocrate faisoit ses observations; & elles ne pourront être applicables à d'autres climats, qu'autant qu'on y trouvera réunies en plus ou moins grand nombre les mêmes circonstances locales.

§ 160. En quittant mon malheureux pays, je n'avois encore aucune idée de la médecine, qui pût m'inspirer le desir de vérifier ces observations sur les lieux mêmes. Les regrets que j'en ai à présent sont d'autant plus douloureux, que peut-être je n'aurai jamais la satisfaction de revoir ce pays chéri, jadis le berceau des sciences & des arts, & qui est aujourd'hui infecté de la barbarie d'une nation

féroce. Mais, je le répete, celui qui nous donneroit une topographie médicale bien détaillée de tous les cantons de la Grece, feroit le meilleur commentaire des ouvrages d'Hippocrate.

§ 161. Pour tirer tout le parti possible d'une pareille topographie, il faudroit que celui qui auroit le courage de l'entreprendre, y apportât, outre les connoissances physiques & médicales, la connoissance profonde de la langue d'Hippocrate, & de plus de celle que parlent les Grecs modernes. Il faudroit surtout en abandonnant les préjugés européens, qu'il se résolût à prononcer l'une & l'autre comme on les prononce aujourd'hui en Grece. Prétendre que les Européens prononcent mieux le grec que les natifs de la Grece, est une extravagance digne du seizieme siecle, qui la vit naître; mais qui auroit déja dû disparoître devant les lumieres du nôtre (1).

(1) Il est difficile de calculer tous les obstacles que cette différence de prononciation a jusqu'ici opposés aux

§ 162. Privé des secours que j'aurois pu tirer de l'inspection même des lieux de la Grece, où Hippocrate faisoit ses observations, j'ai tâché de suppléer à ce défaut par toutes les lumieres que j'ai pu

progrès de nos connoissances. Nous n'avons pas encore un voyage instructif sur la Grece, parce que la plupart des voyageurs, en s'obstinant à conserver leur maniere de prononcer, n'ont pu se faire entendre des gens du pays, ni les entendre à leur tour. Sans ce préjugé, les Européens auroient pu recueillir de la bouche des Grecs modernes, beaucoup plus de renseignemens pour la Botanique, pour l'Histoire naturelle, pour la Médecine, & pour les monumens des beaux arts. Sans ce préjugé, les critiques de l'Europe auroient eu bien plus de facilité pour rétablir les écrivains altérés par l'ignorance des copistes; ils se seroient donné la peine d'apprendre le grec moderne, & se seroient garantis des méprises dans lesquelles ils sont souvent tombés par la seule ignorance de cette langue, corrompue à la vérité, mais qui recele encore de grands secours pour la parfaite intelligence de l'ancien grec. Personne n'ignore que ce fut Érasme qui se mit le premier dans la tête, de reformer la prononciation du grec en Europe; mais ce que tout le monde ne sait point, & qu'il est pourtant bon de savoir, c'est que cette reforme d'Érasme ne fut que le résultat d'une mauvaise plaisanterie, & que lui-même continua jusqu'à la fin de sa vie de se servir de la prononciation qu'il avoit proscrite. Voy. Vossii *Aristarch.* L. I, Cap. 28, & Joh. Rod. Vetstenii, *pro Græc. & Genuin. Ling. Græc. pronunc. Orat. Apologeticæ*, p. 114—118. Édit. Basil. 1686, *in*-8°

tirer des topographies des différens pays de l'Europe, & particuliérement de la France; topographies que m'ont fournies divers ouvrages périodiques, tels que les *Mémoires de la Société Royale de Médecine*, le *Journal de Médecine*, & autres écrits de cette nature. J'ai choisi sur-tout celles qui m'avoient paru présenter un concours de circonstances locales analogues à celles qu'indique Hippocrate. Cette maniere de considérer l'influence du climat prouve en même temps que c'est plutôt le site particulier d'une ville ou d'un pays que sa latitude, qui décide de l'état physique & moral de ses habitans.

§ 163. Pour ce qui est de la version françoise que j'ai mise à côté de mon texte, le lecteur s'appercevra facilement que c'est un étranger qui traduit dans une langue qu'il ne possede pas à fond. Cet aveu suffit pour désarmer sa critique & le disposer à l'indulgence; je dois cependant l'avertir qu'il y a plus d'un endroit où, pouvant m'exprimer d'une maniere plus

agréable à l'oreille ; j'ai eu le courage de ſacrifier l'élégance à la fidélité de la verſion. Je penſe même que dans les ouvrages de génie tels que ce traité d'Hippocrate, le devoir d'un traducteur conſiſte principalement à préſenter les idées de ſon auteur, autant que cela peut ſe faire, avec les mêmes couleurs & dans le même ordre qu'il a plu à ce dernier de les préſenter ; en un mot, à traduire, non-ſeulement ſes penſées, mais encore ſa maniere de les énoncer.

§ 164. Dans les notes miſes à la ſuite de ce traité, je me borne à éclaircir tout ce qui m'a paru avoir beſoin d'explication, & à défendre Hippocrate contre les objections que quelques Modernes lui ont faites, & qu'on pourroit lui faire dans la ſuite, faute de bien entendre ſa doctrine. Il ne faut point s'étonner ſi Hippocrate ne s'accorde pas toujours avec les médecins & les phyſiciens modernes. Il ſeroit même contre toute équité de le juger d'après nos connoiſſances actuelles ; connoiſſances qui ont dû naturelle-

ment s'étendre, se développer & s'éclaircir les unes par les autres, & qui cependant ne l'ont pas encore été à proportion du prodigieux espace de vingt-deux siecles qui nous sépare de ce grand homme. Il s'agit plutôt de savoir si ce traité, tel qu'il est, n'est pas un vrai monument de génie, un ouvrage véritablement au-dessus du siecle qui l'a vu naître ; & c'est ce que la justice la plus sévere ne sauroit refuser à son auteur. Dans ces mêmes notes, on trouvera quelques discussions critiques dont le but est de justifier le différent sens que je donne à quelques passages, & les variantes que j'adopte de préférence, comme aussi d'examiner la solidité des corrections proposées par d'autres, & de soumettre au jugement des érudits celles que je propose moi-même. Ces dernieres ne se bornent pas seulement à ce traité ; j'ai cru devoir y insérer quelques-unes de celles que j'ai faites sur divers autres écrits d'Hippocrate, sans oublier les autres écrivains grecs dont j'ai eu occasion de citer les ouvrages.

§ 165. Quant à mon texte, j'ai pris pour base celui de Foës; & je ne m'en écarte que pour restituer les endroits mal orthographiés ou mal imprimés, & rétablir les ionismes, dont le défaut devient d'autant plus désagréable, qu'il se fait souvent sentir presque à côté des mots semblables ou analogues, conformes à l'usage du dialecte dans lequel est écrit ce traité. Je me suis permis aussi d'adopter des leçons puisées dans mes variantes, de préférence à celles de Foës, & quelquefois même de rétablir des passages évidemment altérés; mais j'ai eu soin d'en avertir toujours le lecteur, pour le mettre en état de me juger. Tel est en général le plan de mon travail. Tous mes vœux seroient remplis, s'il pouvoit être aux gens de l'art, & à ceux qui sont confiés à leurs soins, aussi utile que je le désire; & si les conjectures critiques que je me suis permises, trouvoient parmi les érudits des juges éclairés, mais équitables.

Il me reſte à témoigner ma reconnoiſſance auſſi ſincere que ſolemnelle aux conſervateurs de la bibliotheque nationale, qui m'ont communiqué tous les ſecours néceſſaires à mon travail avec cet empreſſement affectueux, dont il n'y a que les véritables amis des lettres qui ſoient capables. En parlant de ſecours, il ſeroit injuſte de vous oublier, vous mes chers compatriotes, qui dans un temps & dans des circonſtances qui rendoient toute entrepriſe de librairie impoſſible, m'avez auſſi fourni les moyens de publier cet ouvrage. Je vous remercie, mes amis, mes compagnons d'infortune ; je vous félicite de ce que votre zele dément, de la maniere la plus victorieuſe, toutes les abſurdes calomnies par leſquelles, dans ces derniers temps, des perſonnes qui par leurs lumieres devroient s'intéreſſer le plus à nos malheurs, ont cherché à dénigrer notre nation. On aura beau dire : vous n'avez point dégénéré de vos illuſtres ancêtres.

Le sang grec coule encore dans vos veines; il n'attend qu'un heureux concours de circonstances pour prouver à l'Univers que vos chaînes n'ont pas été votre ouvrage, & que, loin de les avoir portées avec une *stupide* (1) résignation,

(1) C'est le docteur Weikard qui applique cette honnête épithete à la nation grecque, qu'il ne connoît point, comme on va le voir par la maniere dont il en parle. A la page 45 du deuxieme volume de son ouvrage, traduit en italien par le professeur Frank, sous le titre de : *Prospetto di un sistema più semplice di Medicina*, &c. après avoir exalté les qualités du vin, comme fortifiant, propre à donner du courage, à rendre l'esprit plus fin, plus subtil, & à exciter la verve poëtique, le docteur poursuit ainsi : « C'est » au vin qu'on doit à plusieurs égards attribuer cette » supériorité d'esprit qui distingua la nation grecque des » autres peuples; comme c'est dans l'abstinence de cette » boisson qu'il faut chercher la cause de la *stupidité* » actuelle de cette nation, vivant sous le gouvernement » turc qui a fait arracher les vignes ». Si un pareil raisonnement sortoit de la plume de quelqu'un de ces médecins *stupidement* ignorans, qui ne connoissent pas plus les Grecs que les habitans de la lune, il ne mériteroit d'autre réponse que celle que Voltaire aimoit à faire à des objections de cette force : *C'est puissamment raisonner!* Mais un homme qui jouit de la réputation méritée de médecin érudit & philosophe, ne devroit ignorer, ce me semble, ni les véritables causes de la supériorité des anciens Grecs, ni l'état actuel de leurs descendans. Si l'usage du vin a contri-

vous avez été la ſeule nation ſubjuguée qui ait voué une haine éternelle à ſes

bué à produire chez cette étonnante nation quelques agréables chanſonniers tout au plus, ce n'eſt point certainement à cet uſage que les Miltiade, les Thémiſtocle, les Euripide, les Sophocle, les Ariſtote, les Platon, les Démoſthene, &c. durent les exploits & les ouvrages immortels, qui les ont couverts eux & leur nation d'une gloire éternelle. Quant à l'uſage du vin chez les Grecs modernes, il eſt étonnant que le docteur Weikard ignore qu'ils ne le cedent point à leurs ancêtres; que le reproche du *pergræcari*, qu'on faiſoit à ces derniers, pourroit encore être appliqué à pluſieurs individus de cette nation; & que tous les Grecs en général, ſont ſi loin de paſſer pour *ſtupides*, qu'on les accuſe, par un autre excès de malveillance & d'injuſtice, d'être *trop fins*. Il eſt d'ailleurs ſi peu vrai que les Turcs arrachent les vignes, qu'ils fourniſſent au contraire un grand nombre de vignerons. Une grande partie de cette nation féroce s'eſt même accoutumée depuis long-temps à cette boiſſon, ſans pourtant rien perdre de ſa *ſtupidité;* ce qui doit paroître d'autant moins étonnant, que cette liqueur ne peut pas même empêcher que des gens, doués de l'eſprit & des connoiſſances du docteur Weikard, ne faſſent quelquefois des raiſonnemens qu'ils ne pardonneroient point à un *ſtupide.* Pour finir une digreſſion, d'autant plus déſagréable pour moi, que je ſens & que j'eſtime tout le mérite du docteur Weikard, je le renvoie à l'eſtimable ouvrage de W. Eton, intitulé: *Tableau hiſtorique, politique & moderne de l'empire Ottoman.* Il y apprendra à rendre plus de juſtice aux Grecs modernes.

tyrans, haine transmiſe de pere en fils, nourrie & conſervée, dans vos cœurs indignés, comme un héritage ſacré. Des deſpotes tranſplantés de l'ancienne Rome, après avoir, par une adminiſtration auſſi ſtupide que tyrannique, relâché tous les reſſorts de la ſociété, entravé l'influence du plus beau des climats, ſouillé, ébranlé leur trône par les crimes les plus affreux, ont fini par vous livrer à des tyrans, encore plus ſtupides & plus féroces. Ce ſont eux qui ont forgé les chaînes que vous portez, nation malheureuſe, mais reſpectable encore dans votre malheur! ce ſera vous qui les briſerez. En attendant cet heureux moment, qui, ſans doute, n'eſt pas éloigné, vous pouvez avec confiance adreſſer à vos tyrans ce qu'un de nos poëtes fait dire à la vigne rongée par un animal dévaſtateur :

Κἤνμε φάγῃς ἐπὶ ῥίζαν, ὅμως ἔτι καρποφορήσω,
Ὅσσον ἐπισπεῖσαί σοι, τράγε, θυομένῳ.

---

TRAITÉ

# TRAITÉ
# D'HIPPOCRATE
## DES AIRS,
## DES EAUX, ET DES LIEUX.

# ΙΠΠΟΚΡΑΤΟΥΣ

## ΠΕΡΙ

## ΑΕΡΩΝ, ΥΔΑΤΩΝ, ΤΟΠΩΝ.

---

### I.

1. Ιητρικὴν ὅς τις βούλεται ὀρθῶς ζητέειν, τάδε χρὴ ποιέειν· πρῶτον μὲν ἐνθυμέεσθαι τὰς ὥρας τοῦ ἔτεος, ὅ, τι δύναται ἀπεργάζεσθαι ἑκάστη· οὐ γὰρ ἐοίκασι οὐδὲν, ἀλλὰ πουλὺ διαφέρουσι αὐταί τε ἑωϋτῶν, καὶ ἐν τῇσι μεταβολῇσι. ἔπειτα δὲ τὰ πνεύματα τὰ θερμά τε καὶ τὰ ψυχρὰ, μάλιστα μὲν τὰ κοινὰ πᾶσι ἀνθρώποισι, ἔπειτα δὲ καὶ [τὰ] ἐν ἑκάστῃ χώρῃ ἐπιχώρια ἐόντα. δεῖ δὲ καὶ τῶν ὑδάτων ἐνθυμέεσθαι τὰς δυνάμιας· ὥσπερ γὰρ ἐν τῷ στόματι διαφέρουσι καὶ ἐν τῷ σταθμῷ, οὕτω καὶ ἡ δύναμις διαφέρει πουλὺ ἑκάστου.

# TRAITÉ D'HIPPOCRATE DES AIRS, DES EAUX ET DES LIEUX.

---

## CHAPITRE PREMIER.

### *Introduction.*

I. CELUI qui ſe propoſe de faire des recherches exactes en médecine, doit premiérement conſidérer les effets que chaque ſaiſon de l'année peut produire. Car, bien loin de ſe reſſembler, elles different beaucoup les unes des autres, ainſi que chacune en particulier differe d'elle-même, d'après les diverſes viciſſitudes qu'elle peut éprouver. Il doit, en ſecond lieu, connoître la nature des vents chauds & des vents froids : d'abord, de ceux qui ſont communs à tous les habitans de la terre; & enſuite, de ceux qui regnent particuliérement dans chaque pays. Il ne lui eſt pas moins néceſſaire de connoître les qualités des eaux, qui ſont auſſi différentes par leur vertu, qu'elles le ſont par leur ſaveur & par leur poids.

II. Ὡς τε ἐς πόλιν ἐπειδὰν ἀπίκηταί τις, ἧς ἄπειρός ἐστι, διαφροντίσαι χρὴ τὴν θέσιν αὐτέης, ὅκως κέεται, καὶ πρὸς τὰ πνεύματα καὶ πρὸς τὰς ἀνατολὰς τοῦ ἡλίου· οὐ γὰρ τωὐτὸ δύναται ἥτις πρὸς βορέην κέεται, καὶ ἥτις πρὸς νότον, οὐδ᾽ ἥτις πρὸς ἥλιον ἀνίσχοντα, οὐδ᾽ ἥτις πρὸς δύνοντα.

III. Ταῦτα δὲ ἐνθυμέεσθαι ὡς κάλλιστα, καὶ τῶν ὑδάτων πέρι ὡς ἔχουσι, καὶ κότερον εὐώδεσι χρέονται καὶ μαλακοῖσι, ἢ σκληροῖσί τε, καὶ ἐκ μετεώρων, καὶ ἐκ πετρωδέων, εἴτε ἁλυκοῖσι καὶ ἀτεράμνοισι.

IV. Καὶ τὴν γῆν, κότερον ψιλή τε καὶ ἄνυδρος, ἢ δασείη καὶ ἔπυδρος· καὶ εἴτε ἐν κοίλῳ ἐστὶ καὶ πνιγηρὴ, εἴτε μετέωρος καὶ ψυχρή.

V. Καὶ τὴν δίαιταν τῶν ἀνθρώπων ὁκοίῃ ἥδονται, κότερον φιλοπόται καὶ ἀρισταὶ καὶ ἀταλαίπωροι, ἢ φιλογυμνασταί τε καὶ φιλόπονοι, καὶ οὐκ ἐδωδοὶ καὶ ἄποτοι· καὶ ἀπὸ τουτέων χρὴ ἐνθυμέεσθαι ἕκαστα.

VI. Εἰ γὰρ ταῦτα εἰδείη τις καλῶς, μά-

II. Ainsi, la premiere chose que doit faire un médecin en arrivant dans une ville qu'il ne connoît point, c'est d'examiner avec soin son exposition par rapport aux vents & au différent lever ou coucher du soleil : parce qu'il y a bien de la différence entre une ville exposée au nord, & celle qui l'est au midi; entre une ville exposée au levant, & une autre qui l'est au couchant.

III. C'est avec la même attention qu'il doit examiner les eaux dont les habitans font usage : savoir, si elles sont molles & sans odeur, ou si elles sont dures; si elles viennent de lieux élevés & de rochers, ou si elles sont crues & saumâtres.

IV. Il doit de plus considérer, si le sol est nud & sec, ou couvert d'arbres & humide; s'il est enfoncé & brûlé par des chaleurs étouffantes, ou si c'est un lieu élevé & froid.

V. Il doit enfin examiner le genre de vie & le régime auquel les habitans se plaisent davantage : savoir, s'ils sont grands buveurs & grands mangeurs, & en même-temps adonnés à la paresse; ou s'ils aiment au contraire le travail & l'exercice, & que malgré cela, ils mangent & boivent peu. C'est de semblables observations qu'il faut partir pour juger du reste.

VI. Le médecin qui sera instruit de toutes

λισλα μὲν πάντα, εἰ δὲ μὴ, τά γε πλεῖστα, οὐκ ἂν αὐτὸν λανθάνοι ἐς πόλιν ἀπικνεόμενον, ἧς ἂν ἄπειρος ᾖ, οὔτε νουσήματα ἐπιχώρια, οὔτε τῶν κοινῶν ἡ φύσις ὁκοίη τίς ἐστι· ὥστε μὴ ἀπορέεσθαι ἐν τῇ θεραπείῃ τῶν νούσων, μηδὲ διαμαρτάνειν, ἃ εἰκός ἐστι γίγνεσθαι, ἢν μή τις ταῦτα πρότερον εἰδὼς προφροντίσῃ.

VII. Περὶ ἑκάστου τε, [τοῦ] χρόνου προϊόντος καὶ τοῦ ἐνιαυτοῦ, λέγοι ἂν, ὁκόσα τε νουσήματα μέλλει πάγκοινα τὴν πόλιν κατασχήσειν ἢ θέρεος, ἢ χειμῶνος, ὁκόσα τε ἴδια ἑκάστῳ κίνδυνος γίγνεσθαι ἐκ μεταβολῆς τῆς διαίτης· εἰδὼς γὰρ των ὡρέων τὰς μεταβολὰς, καὶ τῶν ἄστρων ἐπιτολάς τε καὶ δύσιας, κατότι ἕκαστον τουτέων γίγνεται, προειδείη ἂν τὸ ἔτος ὁκοῖόν τι μέλλει γίγνεσθαι. οὕτως ἄν τις ἐρευνώμενος καὶ προγιγνώσκων τοὺς καιροὺς, μάλιστ' ἂν εἰδείη περὶ ἑκάστου, καὶ τὰ πλεῖστα τυγχάνοι τῆς ὑγιείης, καὶ κατ' ὀρθὸν φέροιτο οὐκ ἐλάχιστα ἐν τῇ τέχνῃ.

VIII. Εἰ δὲ δοκέοι τις ταῦτα μετεωρολόγα εἶναι, εἰ μεταστάίη τῆς γνώμης, μά-

ces circonſtances, ou du moins de la plupart d'elles, ſera en état de bien connoître la nature des maladies qui ſont particulieres à la ville où il arrive pour la premiere fois, ou qui ſont communes à tous les pays; de maniere qu'il ne ſera ni embarraſſé dans leur traitement, ni expoſé aux erreurs que doivent naturellement commettre ceux qui négligent ces connoiſſances préliminaires.

VII. Il pourra même prédire, à meſure que l'année s'avance, tant les maladies générales qui doivent affliger toute la ville en été ou en hiver, que celles dont chacun de ſes habitans eſt menacé en particulier, à cauſe de quelque changement dans le régime. Car c'eſt en connoiſſant les divers changemens des ſaiſons, le lever & le coucher des aſtres, & la maniere dont tous ces phénomenes ſe ſuccedent, qu'il pourra prévoir quelle ſera la conſtitution de toute l'année : & cette méthode d'examiner & de connoître d'avance les temps à venir, lui rendra ſur-tout facile la connoiſſance de tous les cas particuliers, ainſi que des moyens les plus propres à rétablir la ſanté de ſes malades, & à exercer ſon art avec le plus grand ſuccès.

VIII. Si quelqu'un regardoit ces recherches comme des rêveries météorologiques, pour peu qu'il veuille abandonner ſes préjugés, il ſera

θοι ἂν ὅτι οὐκ ἐλάχιστον μέρος ξυμβάλλεται ἀστρονομίη ἐς ἰητρικὴν, ἀλλὰ πάνυ πλεῖστον· ἅμα γὰρ τῇσι ὥρῃσι καὶ αἱ κοιλίαι μεταβάλλουσι τοῖσι ἀνθρώποισι. ὅκως δὲ χρὴ ἕκαστα τῶν προειρημένων σκοπέειν καὶ βασανίζειν, ἐγὼ φράσω σαφέως.

# I I.

IX. Ἥτις μὲν πόλις πρὸς τὰ πνεύματα κέεται τὰ θερμὰ (ταῦτα δέ ἐστι μεταξὺ τῆς τε χειμερινῆς ἀνατολῆς τοῦ ἡλίου καὶ τῶν δυσμέων τῶν χειμερινῶν), καὶ αὐτέῃ ταῦτα τὰ πνεύματά ἐστι ξύννομα, τῶν δὲ ἀπὸ τῶν ἄρκτων πνευμάτων σκέπη, ἐν ταύτῃ τῇ πόλι ἐστὶ τά τε ὕδατα πολλὰ καὶ ὕπαλα· καὶ ἀναγκαίη εἶναι μετέωρα..., τοῦ μὲν θέρεος θερμὰ, τοῦ δὲ χειμῶνος ψυχρά· ἅσσα πολέμια ἀνθρώποισι ἐόντα νούσους ποικίλας ἐπιφορέει.

[ Καὶ ὁκόσαι μὲν τῶν πολίων κέονταί γε καλῶς τοῦ ἡλίου καὶ τῶν πνευμάτων, ὕδασί τε χρέονται ἀγαθοῖσι, αὗται μὲν ἧσσον αἰ-

convaincu que les connoiſſances aſtronomiques ſont d'un grand ſecours à la médecine. C'eſt qu'en effet l'état du ventre ſuit ordinairement les changemens des ſaiſons. Je vais maintenant expoſer en détail la maniere dont on doit faire toutes les recherches dont je viens de parler.

## CHAPITRE II.

### *Des Climats.*

IX. TOUTE ville expoſée habituellement aux vents chauds, tels que ceux qui ſoufflent entre le levant & le couchant d'hiver, & qui eſt à l'abri des vents ſeptentrionaux, doit abonder en eaux : mais ces eaux ſont ſaumâtres, peu profondes, & par conſéquent chaudes en été & froides en hiver. Elles ſont contraires à la ſanté de l'homme, & doivent lui occaſionner différentes maladies.

N. B. *De tout ce morceau du texte grec, enfermé entre deux crochets, la premiere partie, qui finit aux mots* αὗται δὲ μᾶλλον *incluſive-*

σθάνονται τῶν τοιουτέων μεταβολέων· ὁκόσαι δὲ ὕδασί τε ἑλείοισι χρέονται καὶ λιμνώδεσι, κέονταί τε μὴ καλῶς τῶν πνευμάτων καὶ τοῦ ἡλίου, αὗται δὲ μᾶλλον. κὴν μὲν τὸ θέρος αὐχμηρὸν γένηται, θᾶσσον παύονται αἱ νοῦσοι· ἢν δὲ ἔπομβρον, πουλυχρόνιοι γίγνονται].

X. Καὶ φαγεδαίνας εἰκὸς ἐγγίγνεσθαι ἀπὸ πάσης προφάσιος, ἣν ἕλκος ἐγγένηται· τούς τε ἀνθρώπους τὰς κεφαλὰς ὑγρὰς ἔχειν καὶ φλεγματώδεας, τάς τε κοιλίας αὐτέων πυκνὰ ἐκταράσσεσθαι, ἀπὸ τῆς κεφαλῆς τοῦ φλέγματος ἐπικαταῤῥέοντος· τά τε εἴδεα ἐπὶ τὸ πλῆθος αὐτέων ἀτονώτερα εἶναι. ἐσθίειν δ᾽ οὐκ ἀγαθοὺς εἶναι, οὐδὲ πίνειν· ὁκόσοι γὰρ κεφαλὰς ἀσθενέας ἔχουσι, οὐκ ἂν εἴησαν ἀγαθοὶ πίνειν· ἡ γὰρ κραιπάλη μᾶλλον πιέζει.

XI. Νουσήματά τε τάδε ἐπιχώρια εἶναι. πρῶτον μὲν τὰς γυναῖκας νουσερὰς καὶ ῥοώδεας εἶναι· ἔπειτα πουλλὰς ἀτόκους ὑπὸ νούσου, καὶ οὐ φύσι, ἐκτιτρώσκεσθαί τε πυκνά.

*ment, est comprise dans le* §. LXX *de la Traduction ; où est sa véritable place ; le reste a été mis à la fin du* §. LIX.

X. Dans une ville ainsi située, la moindre cause suffit pour changer les blessures en ulceres phagédéniques. Les habitans ont naturellement la tête humide & pleine de pituite ; & cette pituite, en se déchargeant dans le ventre, occasionne des diarrhées fréquentes. Ils sont pour la plupart sans force & sans vigueur ; ils mangent & boivent peu : car tout homme qui a la tête foible ne sauroit supporter le vin, par la raison qu'il se ressent plutôt qu'un autre des maux de tête qui en sont la suite.

XI. Quant aux maux familiers à cette ville, les femmes sont maladives & sujettes aux pertes utérines ; beaucoup sont stériles par mauvaise santé plutôt que par nature, ou éprouvent de fausses - couches fréquentes.

XII. Τοῖσί τε παιδίοισι ἐπιπίπτειν σπασμούς τε καὶ ἄσθματα, καὶ ὃ νομίζουσι τό τε θεῖον ποιέειν, καὶ ἱρὴν νοῦσον εἶναι.

XIII. Τοῖσι δὲ ἀνδράσι δυσεντερίας καὶ διαῤῥοίας, καὶ ἠπιάλους, καὶ πυρετοὺς πουλυχρονίους χειμερινοὺς, καὶ ἐπινυκτίδας πουλλὰς, καὶ αἱμοῤῥοΐδας ἐν τῇ ἕδρῃ. πλευρίτιδες δὲ καὶ περιπλευμονίαι καὶ καῦσοι, καὶ ὁκόσα ὀξέα νουσήματα νομίζονται, οὐκ ἐγγίγνονται πουλλά· οὐ γὰρ οἷόν τε, ὅκου ἂν κοιλίαι ὑγραὶ ἔωσι, τὰς νούσους ταύτας ἰσχύειν.

XIV. Ὀφθαλμίαι τε ἐγγίγνονται ὑγραὶ, καὶ οὐ χαλεπαὶ, καὶ ὀλιγοχρόνιοι, ἢν μή τι κατάσχῃ νούσημα πάγκοινον ἐκ μεταβολῆς. καὶ, ὁκόταν τὰ πεντήκοντα ἔτεα ὑπερβάλωσι, κατάῤῥοοι ἐπιγενόμενοι ἐκ τοῦ ἐγκεφάλου παραπληκτικοὺς ποιέουσι τοὺς ἀνθρώπους, ὁκόταν ἐξαίφνης ἡλιωθέωσι τὴν κεφαλὴν, ἢ ῥιγώσωσι. ταῦτα μὲν τὰ νουσήματα αὐτέοισι ἐπιχώριά ἐστι· χωρὶς δὲ, ἤν τι παγ-

XII. Les enfans ſont attaqués de convulſions, d'aſthmes, & de cette affection qu'on regarde comme un effet immédiat de la divinité, & à laquelle on a donné le nom de *maladie ſacrée.*

XIII. Les hommes ſont ſujets aux dyſſenteries, aux diarrhées, aux épiales, aux fievres longues d'hiver, à beaucoup d'épinyctides & aux hémorrhoïdes. Il eſt au contraire rare qu'ils ſoient attaqués de pleuréſies, de péripneumonies, de fievres ardentes, & de tout ce qu'on connoît ſous le nom de *maladies aiguës;* car il n'eſt pas poſſible que ces maladies regnent où l'on a le ventre lâche.

XIV. On y eſt, de plus, ſujet à des ophthalmies humides, qui ne ſont ni longues ni fâcheuſes, à moins que ce ne ſoit une maladie épidémique, occaſionnée par quelque changement de ſaiſon. Lorſqu'on a paſſé cinquante ans, on eſt ſujet aux fluxions qui viennent du cerveau & qui rendent les hommes paraplectiques, toutes les fois que la tête a été expoſée à l'ardeur du ſoleil, ou qu'ils ont éprouvé l'impreſſion d'un froid vif. Telles ſont les maladies familieres à ſes

κοινὸν κατάσχῃ νούσημα ἐκ μεταβολῆς τῶν ὡρέων, καὶ τουτέου μετέχουσι.

XV. Ὁκόσαι δ᾽ ἀντικέονται τουτέων πρὸς τὰ πνεύματα τὰ ψυχρὰ μεταξὺ τῶν δυσμέων τῶν θερινῶν τοῦ ἡλίου καὶ τῆς ἀνατολῆς τῆς θερινῆς, καὶ αὐτῇσι ταῦτα τὰ πνεύματα ἐπιχώριά ἐστι, τοῦ δὲ νότου καὶ τῶν θερινῶν πνευμάτων σκέπη, ὧδε ἔχει περὶ τῶν πολίων τουτέων. πρῶτον μὲν τὰ ὕδατα τά σκληρά τε καὶ ψυχρὰ ὡς ἐπὶ τὸ πλῆθος [οὐ] γλυκαίνεται.

XVI. Τοὺς δὲ ἀνθρώπους ἐντόνους τε καὶ σκελιφροὺς ἀναγκαίη εἶναι· τούς τε πλείους τὰς κοιλίας ἀτεράμνους ἔχειν καὶ σκληρὰς τὰς κάτω, τὰς δὲ ἄνω εὐροωτέρας. χολώδεάς τε μᾶλλον ἢ φλεγματίας εἶναι. τὰς δὲ κεφαλὰς ὑγιηρὰς ἔχουσι καὶ σκληράς· ῥηγματίαι τέ εἰσι ἐπὶ τὸ πλῆθος.

XVII. Νοσεύματα δὲ αὐτέοισι ἐπιδημέει ταῦτα, πλευρίτιδές τε πουλλαὶ, αἵ τε ὀξεῖαι νομιζόμεναι νοῦσοι. ἀναγκαίη δὲ ὧδε ἔχειν, ὁκόταν κοιλίαι σκληραὶ ἔωσι. ἔμπυοί τε πουλλοὶ γίγνονται ἀπὸ πάσης προφάσιος.

habitans, sans parler des épidémies causées par les vicissitudes des saisons, & auxquelles ils participent également.

XV. Quant aux villes qui ont une exposition opposée à celle dont je viens de parler, c'est-à-dire, qui étant à l'abri du vent du midi ainsi que de tous les vents chauds, reçoivent habituellement les vents froids qui soufflent entre le couchant & le levant d'été, voici ce qu'on y remarque. Les eaux y sont dures & froides, & ne sont guere susceptibles d'être corrigées.

XVI. Les hommes doivent nécessairement être nerveux & secs. La plupart d'eux ont le ventre inférieur dur, difficile à émouvoir, le supérieur au contraire plus facile. Leur tempérament est plutôt bilieux que pituiteux. Ils ont la tête dure, robuste, & sont en général sujets aux ruptures de vaisseaux.

XVII. Les maladies qui regnent ordinairement parmi eux sont les pleurésies & toutes les affections connues sous le nom de *maladies aiguës*; auxquelles doivent nécessairement être sujets les hommes qui ont le ventre dur. La moindre cause suffit pour occasionner souvent des suppurations

τουτέου δὲ αἴτιόν ἐστι τοῦ σώματος ἡ ἔνλασις καὶ ἡ σκληρότης τῆς κοιλίης· ἡ γὰρ ξηρότης ῥηγματίας ποιέει εἶναι, καὶ τοῦ ὕδατος ἡ ψυχρότης. ἐδωδοὺς δὲ ἀναγκαίη τὰς τοιαύτας φύσιας εἶναι καὶ οὐ πουλυπότας· οὐ γὰρ οἷόν τε ἅμα πουλυβόρους τε εἶναι καὶ πουλυπότας.

XVIII. Ὀφθαλμίας τε γίγνεσθαι μὲν διὰ χρόνου, γίγνεσθαι δὲ σκληρὰς καὶ ἰσχυράς· καὶ εὐθέως ῥήγνυσθαι τὰ ὄμματα. αἱμοῤῥοίας δὲ ἐκ τῶν ῥινέων τοῖσι νεωτέροισι τριήκοντα ἐτέων γίγνεσθαι ἰσχυρὰς τοῦ θέρεος. τά τε ἱ ρ ὰ ν ο σ ε ύ μ α τ α καλεύμενα, ὀλίγα μὲν ταῦτα, ἰσχυρὰ δέ.

XIX. Μακροβίους δὲ τοὺς ἀνθρώπους τουτέους μᾶλλον εἰκὸς εἶναι ἑτέρων. τά τε ἕλκεα οὐ φλεγματώδεα ἐγγίγνεσθαι, οὐδὲ ἀγριοῦσθαι· τά τε ἤθεα ἀγριώτερα ἢ ἡμερώτερα. τοῖσι μὲν ἀνδράσι ταῦτα τὰ νουσήματα ἐπιχώριά ἐστι· καὶ χωρὶς, ἤν τι πάγκοινον κατάσχῃ ἐκ μεταβολῆς τῶν ὡρέων.

aux poumons ; ce qui vient de la tenſion & de la rigidité du corps, ainſi que de la dureté du ventre : car il eſt naturel que la ſéchereſſe de pareils corps, jointe à l'uſage des eaux froides, les expoſe aux ruptures des vaiſſeaux. Les hommes d'un tel tempérament mangent beaucoup & boivent peu ; parce qu'il n'eſt pas poſſible qu'on ſoit grand mangeur & grand bûveur à la fois.

XVIII. Les ophthalmies ſont rares parmi eux ; mais elles ſont opiniâtres, & ſi fortes qu'elles ne tardent pas à les priver de la vue. Ceux qui n'ont pas encore atteint l'âge de trente ans, éprouvent pendant l'été de fortes hémorrhagies de nez ; & l'épilepſie connue ſous le nom de *maladie ſacrée*, quoique rare, eſt très-violente.

XIX. Il eſt naturel que ces hommes vivent plus long-temps ; que leurs plaies ou leurs ulceres ne ſoient ni ſordides, ni rebelles ; & que leur caractere moral ſoit plus ſauvage que doux. Voilà quelles ſont les maladies familieres aux hommes de ces villes, ſans parler de celles qu'ils éprouvent en commun avec les autres par le changement des ſaiſons.

XX. Τῇσι δὲ γυναιξὶ, πρῶτον μὲν στεῖφαι πολλαὶ γίγνονται διὰ τὰ ὕδατα ἐόντα σκληρά τε καὶ ἀτέραμνα καὶ ψυχρά· αἱ γὰρ καθάρσιες οὐκ ἐπιγίγνονται τῶν ἐπιμηνίων ἐπιτήδεαι, ἀλλὰ ὀλίγαι καὶ πονηραί· ἔπειτα τίκτουσι χαλεπῶς, ἐκτιτρώσκουσί τε οὐ σφόδρα. ὁκόταν δὲ τέκωσι, τὰ παιδία ἀδύνατοι τρέφειν εἰσί· τὸ γὰρ γάλα ἀποσβέννυται ἀπὸ τῶν ὑδάτων τῆς σκληρότητος καὶ ἀτεραμνίης. φθίσιές τε γίγνονται συχναὶ ἀπὸ τῶν τοκετῶν· ὑπὸ γὰρ βίης ῥήγματα ἴσχουσι καὶ σπάσματα.

XXI. Τοῖσι δὲ παιδίοισι ὕδρωπες ἐγγίγνονται ἐν τοῖσι ὄρχεσι, ἕως σμικρὰ ᾖ· ἔπειτα προϊούσης τῆς ἡλικίης ἀφανίζονται. ἡβῶσί τε ὀψὲ ἐν ταύτῃ τῇ πόλι. περὶ μὲν οὖν τῶν θερμῶν πνευμάτων καὶ τῶν ψυχρῶν, καὶ τῶν πολίων τουτέων, ὧδε ἔχει ὡς προείρηται.

XXII. Ὁκόσαι δὲ κέονται πρὸς τὰ πνεύματα [τὰ] μεταξὺ τῶν θερινῶν ἀνατολέων τοῦ ἡλίου καὶ τῶν χειμερινῶν, καὶ ὁκόσαι τὸ ἐναντίον τουτέων, ὧδε ἔχει περὶ αὐτέων. ὁκό-

XX. Paſſons aux maladies des femmes. Il y en a beaucoup de ſtériles à cauſe des eaux, qui ſont dures, crues & froides. D'ailleurs, leurs purgations menſtruelles ſe font en petite quantité, & ſont de mauvaiſe qualité. Leurs accouchemens ſont laborieux; mais elles ſe bleſſent rarement. Elles ne ſont pas en état de nourrir leurs enfans, à cauſe de la dureté & de la crudité des eaux, qui tariſſent leur lait. Souvent chez elles les efforts de l'accouchement entraînent des phthiſies, en rompant ou en déchirant quelque vaiſſeau.

XXI. Les petits enfans ſont ſujets aux hydropiſies de ſcrotum; mais elles ſe diſſipent à meſure qu'ils avancent en âge. Dans ces villes, on parvient tard à l'âge de la puberté. Voilà ce que j'avois à obſerver ſur la nature des vents chauds & des vents froids, & ſur les villes qui y ſont expoſées.

XXII. Je vais parler des villes expoſées aux vents qui ſoufflent entre le levant d'été & celui d'hiver, & de celles qui ont une expoſition contraire. Les villes expoſées à l'orient doivent na-

σαι μὲν πρὸς τὰς ἀνατολὰς τοῦ ἡλίου κέονται, ταύτας εἰκὸς εἶναι ὑγιεινοτέρας τῶν πρὸς τὰς ἄρκτους ἐστραμμένων, καὶ τῶν πρὸς τὰ θερμὰ, ἢν καὶ στάδιον τὸ μεταξὺ ᾖ. πρῶτον μὲν γὰρ μετριώτερον ἔχει τὸ θερμὸν καὶ τὸ ψυχρόν. ἔπειτα τὰ ὕδατα ὁκόσα πρὸς τὰς τοῦ ἡλίου ἀνατολάς ἐστι, ταῦτα λαμπρά τε εἶναι ἀναγκαίη, καὶ εὐώδεα, καὶ μαλακὰ, καὶ ἐρατεινὰ ἐγγίγνεσθαι ἐν ταύτῃ τῇ πόλι· ὁ γὰρ ἥλιος κωλύει ἀνίσχων καὶ καταλάμπων· τὸ γὰρ ἑωθινὸν ἑκάστοτε αὐτὸς ὁ ἠὴρ ἐπίσχει ὡς ἐπὶ τὸ πουλύ.

XXIII. Τά τε εἴδεα τῶν ἀνθρώπων εὔχροά τε καὶ ἀνθηρά ἐστι μᾶλλον, ἢν μή τις νοῦσος ἄλλη κωλύῃ. λαμπρόφωνοί τε οἱ ἄνθρωποι, ὀργήν τε καὶ ξύνεσιν βελτίους εἰσὶ τῶν πρὸς βορέην, εἴπερ καὶ τὰ ἄλλα τὰ ἐμφυόμενα ἀμείνω ἐστί.

XXIV. Ἔοικέ τε μάλιστα ἡ οὕτω κεομένη πόλις ἦρι κατὰ τὴν μετριότητα τοῦ θερμοῦ καὶ τοῦ ψυχροῦ. τά τε νοσεύματα ἐλάσσω μὲν γίγνεταί καὶ ἀσθενέστερα, ἔοικε δὲ τοῖσι

turellement être plus ſalubres que celles qui ſont tournées du côté du nord ou du midi, quand même elles ne ſeroient éloignées de ces dernieres que d'un ſtade. C'eſt que dans les premieres, le chaud & le froid ſont d'abord plus modérés : & qu'enſuite, les eaux dont les ſources regardent l'orient, doivent néceſſairement être limpides, ſans odeur, molles & agréables à boire ; parce que le ſoleil à ſon lever les corrige, en diſſipant par ſes rayons le brouillard, qui ordinairement occupe l'atmoſphere dans la matinée.

XXIII. Les hommes ont le teint plus vif & plus fleuri, à moins que quelque maladie ne l'altere. Ils ont la voix claire, & ſont d'un caractere plus doux, & d'un eſprit plus pénétrant que ceux des régions ſeptentrionales ; de même que toutes les autres productions y ſont meilleures que celles des pays du nord.

XXIV. La modération du froid & du chaud fait que les villes ainſi ſituées ont une température analogue à celle du printemps. Leurs maladies, en moindre nombre & moins fortes

ἐν τῇσι πόλεσι γιγνομένοισι νοσεύμασι τῇσι πρὸς τὰ θερμὰ πνεύματα ἐστραμμένῃσι. αἵ τε γυναῖκες αὐτόθεν ἀρικύμονές εἰσι σφόδρα, καὶ τίκτουσι ῥηϊδίως. περὶ μὲν τουτέων ὧδε ἔχει.

XXV. Ὁκόσαι δὲ πρὸς τὰς δύσιας κέονται, καὶ αὐτέῃσί ἐστι σκέπη τῶν πνευμάτων τῶν ἀπὸ τῆς ἠοῦς πνεόντων, τά τε θερμὰ πνεύματα παραῤῥέει, καὶ τὰ ψυχρὰ ἀπὸ των ἄρκτων, ἀναγκαίη ταύτας τὰς πόλιας θέσιν κέεσθαι νοσερωτάτην. πρῶτον μὲν γὰρ τὰ ὕδατα οὐ λαμπρά. αἴτιον δὲ, ὅτι ὁ ἠὴρ τὸ ἑωθινὸν κατέχει ὡς ἐπὶ τὸ πουλὺ, ὅς τις τῷ ὕδατι ἐγκαταμιγνύμενος τὸ λαμπρὸν ἀφανίζει· ὁ γὰρ ἥλιος πρὶν ἄνω ἀρθῆναι οὐκ ἐπιλάμπει. τοῦ δὲ θέρεος, ἕωθεν μὲν αὖραι ψυχραὶ πνέουσι, καὶ δρόσοι πίπτουσι· τὸ δὲ λοιπὸν ἥλιος ἐγκαταδύνων ὥς τε μάλιστα διέψει τοὺς ἀνθρώπους. διὸ καὶ ἀχρόους τε εἰκὸς εἶναι καὶ ἀῤῥώστους, τῶν τε νοσευμάτων πάντων μετέχειν μέρος τῶν προειρημένων, [ὧν] οὐδὲν αὐτέοισι ἀποκέκριται.

qu'ailleurs, reſſemblent cependant à celles des villes tournées du côté des vents chauds. Les femmes y ſont extrêmement fécondes, & accouchent aiſément.

XXV. Au contraire, l'expoſition des villes qui regardent l'occident, qui ſont à l'abri des vents de l'orient, & ſur leſquelles ceux du nord & du midi ne font que gliſſer légérement, doit néceſſairement être très-inſalubre. Premiérement, leurs eaux ne ſont point limpides; parce que le brouillard qui, pour l'ordinaire, dans la matinée occupe l'atmoſphere, ſe mêle avec elles, en altere la limpidité, & que le ſoleil qui devoit le diſſiper, ne les éclaire que lorſqu'il eſt déja fort élevé ſur l'horiſon. En ſecond lieu, il ſouffle pendant les matinées d'été des briſes fraîches; il y tombe des roſées, & le reſte de la journée, le ſoleil, en s'avançant vers l'occident, cuit ſinguliérement les hommes. Auſſi doivent-ils naturellement avoir le teint décoloré, la complexion du corps foible, & participer à toutes les maladies dont j'ai parlé, & dont il n'y a aucune qui leur ſoit excluſivement affectée.

XXVI. Βαρυφώνους τε εἰκὸς εἶναι καὶ βραγχώδεας διὰ τὸν ἠέρα, ὅτι ἀκάθαρτος ὡς ἐπὶ τὸ πουλὺ αὐτόθι γίγνεται καὶ νοσώδης. οὔτε γὰρ ὑπὸ τῶν βορηΐων ἐκκρίνεται σφόδρα· οὐ γὰρ προσέχουσι τὰ πνεύματα· ἅ τε προσέχουσι αὐτέοισι καὶ προσκέονται ὑδατεινότατά ἐστι. ἐπεὶ τοιαῦτα τὰ ἀπὸ τῆς ἑσπέρης πνεύματα· ἔοικέ τε μετοπώρῳ μάλιστα ἡ θέσις ἡ τοιαύτη τῆς πόλιος κατὰ τὰς τῆς ἡμέρης μεταβολάς· ὅτι πουλὺ τὸ μέσον γίγνεται τοῦ τε ἑωθινοῦ καὶ τοῦ πρὸς τὴν δείλην. περὶ μὲν πνευμάτων, ἅ τέ ἐστι ἐπιτήδεα καὶ ἀνεπιτήδεα, ὧδε ἔχει.

## III.

XXVII. Περὶ δὲ τῶν λοιπῶν ὑδάτων βούλομαι διηγήσασθαι, ἅ τέ ἐστι νοσώδεα, καὶ ἃ ὑγιεινότατα, καὶ ὁκόσα ἀπ' ὕδατος κακὰ, εἰκὸς γίγνεσθαι, καὶ ὅσα ἀγαθά· πλεῖστον γὰρ μέρος ξυμβάλλεται ἐς τὴν ὑγιείην.

XXVI. Ils doivent, de plus, avoir la voix forte & rauque, en refpirant un air qui eft ordinairement impur & mal-fain. Les vents du nord ne le corrigent guere, parce qu'ils y féjournent peu: & ceux qui y foufflent habituellement font très-humides; car telle eft la nature des vents occidentaux. La température des villes qui y font expofées, eft très-analogue à celle de l'automne, par rapport aux alternatives du chaud & du froid qui fe font fentir dans le même jour; de maniere que le foir on y éprouve une température bien différente de celle du matin. Voilà ce que j'avois à obferver fur la nature des vents falubres, & de ceux qui ne le font point.

## CHAPITRE III.

### *Des Eaux.*

XXVII. JE vais maintenant ajouter tout ce qui refte à dire fur les eaux [ ne les ayant jufqu'ici confidérées que relativement à leur expofition ]. Je ferai connoître leurs qualités plus ou moins falubres, ainfi que les maux ou les biens qui doivent réfulter de leur ufage, qui a une très-grande influence fur la fanté des hommes.

XXVIII. Ὁκόσα μὲν οὖν ἐστι ἑλώδεα, καὶ στάσιμα, καὶ λιμναῖα, ταῦτα ἀναγκαίη τοῦ μὲν θέρεος εἶναι θερμὰ καὶ παχέα, καὶ ὀδμὴν ἔχοντα, ἅτε οὐκ ἀπόῤῥυτα ἐόντα· ἀλλὰ τοῦ τε ὀμβρίου ὕδατος ἐπιτρεφομένου αἰεὶ νέου, τοῦ τε ἡλίου καίοντος, ἀναγκαίη ἄχροά τε εἶναι καὶ πονηρὰ καὶ χολώδεα· τοῦ δὲ χειμῶνος παγετώδεά τε καὶ ψυχρὰ καὶ τεθολωμένα, ὑπό τε χιόνος καὶ παγετῶν, ὥστε φλεγματωδέστατα εἶναι καὶ βραγχωδέστατα.

XXIX. Τοῖσι δὲ πίνουσι σπλῆνας μὲν αἰεὶ μεγάλους εἶναι, καὶ μεμυωμένους, καὶ τὰς γαστέρας σκληράς τε καὶ λεπτὰς καὶ θερμάς· τοὺς δὲ ὤμους καὶ τὰς κληΐδας καὶ τὸ πρόσωπον καταλελεπτύσθαι. ἐς γὰρ τὸν σπλῆνα αἱ σάρκες ξυντήκονται· διότι ἰσχνοί εἰσι. ἐδωδούς τε εἶναι τοὺς τοιουτέους καὶ διψηρούς, τάς τε κοιλίας ξηροτάτας καὶ τὰς ἄνω καὶ τὰς κάτω ἔχειν, ὥστε τῶν φαρμάκων ἰσχυροτέρων δέεσθαι. τοῦτο μὲν τὸ νούσημα αὐτέοισι ξύντροφόν ἐστι καὶ θέρεος καὶ χειμῶνος.

XXVIII. Les eaux de marais, d'étang, & toutes les eaux dormantes en général, ſont néceſſairement chaudes en été, épaiſſes & d'une mauvaiſe odeur, par cela même qu'elles ne ſont point courantes. Alimentées ſans ceſſe par de nouvelles pluies, & brûlées par l'ardeur du ſoleil, elles doivent être louches, mal-ſaines & propres à augmenter la bile. En hiver, au contraire, les neiges & les gelées les rendent froides & troubles, de maniere qu'elles augmentent beaucoup la pituite, & qu'elles deviennent très-propres à cauſer des enrouemens.

XXIX. Ceux qui en font uſage ont toujours la rate très-volumineuſe & dure, le ventre dur, émacié, chaud; les épaules, les clavicules & la face fort décharnées. Cet amaigriſſement tient à l'état même de la rate, dont le volume n'augmente qu'aux dépens de leurs chairs. Ils mangent beaucoup, & ſont toujours altérés. Ils ont le ventre ſupérieur & inférieur fort ſecs, au point qu'il leur faut des médecines plus fortes pour les purger. Cette maladie leur eſt familiere en été auſſi bien qu'en hiver.

XXX. Πρὸς δὲ τουτέοισι οἱ ὕδρωπες καὶ πλεῖστοι γίγνονται καὶ θανατωδέστατοι· τοῦ γὰρ θέρεος δυσεντερίαι τε πολλαὶ ἐμπίπτουσι καὶ διάῤῥοιαι, καὶ πυρετοὶ τεταρταῖοι πολυχρόνιοι· ταῦτα δὲ τὰ νοσεύματα μηκυνθέντα τὰς τοιαύτας φύσιας ἐς ὕδρωπας κατίστησι καὶ ἀποκτείνει. ταῦτα μὲν αὐτέοισι τοῦ θέρεος γίγνεται.

XXXI. Τοῦ δὲ χειμῶνος, τοῖσι νεωτέροισι μὲν περιπλευμονίαι τε καὶ μανιώδεα νοσεύματα. τοῖσι δὲ πρεσβυτέροισι καῦσοι διὰ τὴν τῆς κοιλίης σκληρότητα.

XXXII. Τῇσι δὲ γυναιξὶ οἰδήματα ἐγγίγνεται καὶ φλέγμα λευκόν· καὶ ἐν γαστρὶ ἴσχουσι μόλις, καὶ τίκτουσι χαλεπῶς. μεγάλα τε τὰ ἔμβρυα καὶ οἰδέοντα, ἔπειτα ἐν τῇσι τροφῇσι φθινώδεά τε καὶ πονηρὰ γίγνεται. ἥ τε κάθαρσις τῇσι γυναιξὶ οὐκ ἐπιγίγνεται χρηστὴ μετὰ τὸν τόκον.

XXXIII. Τοῖσι δὲ παιδίοισι κῆλαι ἐπιγίγνονται μάλιστα, καὶ τοῖσι ἀνδράσι κιρσοὶ

XXX. Ils ſont, de plus, ſujets à des hydropiſies auſſi fréquentes que mortelles : car il y regne en été beaucoup de dyſſenteries, de diarrhées, & de fievres quartes très-longues; or toutes ces maladies, lorſqu'elles traînent en longueur, finiſſent par jetter les ſujets ainſi conſtitués dans des hydropiſies mortelles. Telles ſont les maladies qui les affligent pendant l'été.

XXXI. Quant à celles de l'hiver, les jeunes gens ſont, dans cette ſaiſon, ſujets aux péripneumonies, aux affections maniaques; & les plus âgés, aux fievres ardentes, à cauſe de la dureté du ventre.

XXXII. Les femmes ſont ſujettes aux œdèmes & aux leucophlegmaties. Elles conçoivent & elles accouchent difficilement. Les enfans qu'elles mettent au monde, ſont d'abord gros & bourſoufflés; mais ils maigriſſent & deviennent chétifs pendant qu'on les éleve. Les évacuations qui ſuivent leurs couches, ne ſe font point d'une maniere avantageuſe.

XXXIII. Les hernies ſont les maladies les plus familieres à l'enfance. A l'âge viril, on eſt

καὶ ἕλκεα ἐν τῇσι κνήμῃσι· ὥστε τὰς τοιάυτας φύσιας οὐκ οἷόν τε μακροβίους εἶναι, ἀλλὰ προγηράσκειν τοῦ χρόνου τοῦ ἱκνευμένου.

XXXIV. Ἔτι δὲ αἱ γυναῖκες δοκέουσι ἔχειν ἐν γαστρὶ, καὶ ὁκόταν ὁ τόκος ᾖ, ἀφανίζεται τὸ πλήρωμα τῆς γαστρός· τοῦτο δὲ γίγνεται, ὁκόταν ὑδρωπιήσωσι αἱ ὑστέραι. τὰ μὲν τοιαῦτα ὕδατα νομίζω μοχθηρὰ εἶναι πρὸς ἅπαν χρῆμα.

XXXV. Δεύτερα δὲ, ὅσων εἶεν αἱ πηγαὶ ἐκ πετρέων· σκληρὰ γὰρ ἀναγκαίη εἶναι. ἢ ἐκ γῆς, ὅκου θερμὰ ὕδατά ἐστι, ἢ σίδηρος γίγνεται, ἢ χαλκὸς, ἢ ἄργυρος, ἢ χρυσὸς, ἢ θεῖον, ἢ στυπτηρίη, ἢ ἄσφαλτον, ἢ νίτρον· ταῦτα γὰρ πάντα ὑπὸ βίης γίγνονται τοῦ θερμοῦ. οὐ τοίνυν ἐκ τοιαύτης γῆς ὕδατα ἀγαθὰ γίγνεται, ἀλλὰ σκληρά τε καὶ καυσώδεα, διουρέεσθαί [τε] χαλεπὰ, καὶ πρὸς τὴν διαχώρησιν ἐναντία [ἀναγκαίη] εἶναι.

XXXVI. Ἄριστα δὲ, ὁκόσα ἐκ μετεώρων χωρίων ῥέει, καὶ λόφων γεηρῶν· αὐτά τε γὰρ

ſujet aux varices & aux ulceres des jambes; enſorte qu'il eſt impoſſible que des hommes de cette nature jouiſſent d'une longue vie : auſſi vieilliſſent-ils avant le terme preſcrit par la nature.

XXXIV. Il arrive encore que les femmes ſe croient enceintes, & que, lorſqu'elles ſont parvenues au terme, le volume du ventre diſparoît: c'eſt que cette prétendue groſſeſſe n'eſt qu'une hydropiſie de la matrice. Ainſi, je regarde ces ſortes d'eaux comme mauvaiſes à tous égards.

XXXV. Les plus mauvaiſes après celles-là, ſont celles qui ſortent des rochers; parce qu'elles ſont néceſſairement dures. Il en eſt de même de celles qui coulent des terrres qui recelent des eaux thermales, des mines de fer, de cuivre, d'argent, d'or, de ſouffre, d'alun, de bitume, ou de nitre. Comme c'eſt la force de la chaleur qui produit toutes ces matieres, les eaux qui ſortent d'une pareille terre, ne peuvent être que mauvaiſes, dures & échauffantes; elles paſſent difficilement par les urines, & reſſerrent le ventre.

XXXVI. Les meilleures eaux ſont celles qui coulent des lieux élevés & des collines de terre.

ἐστι γλυκέα καὶ λευκὰ, καὶ τὸν οἶνον φέρειν ὀλίγον οἷά τέ ἐστι· τοῦ δὲ χειμῶνος θερμὰ γίγνεται, τοῦ δὲ θέρεος ψυχρά· οὕτω γὰρ ἂν εἴη ἐκ βαθυτάτων πηγέων. μάλιστα δὲ ἐπαινέειν, ὧν τὰ ῥεύματα πρὸς τὰς ἀνατολὰς τοῦ ἡλίου ἐῤῥώγασι, καὶ μᾶλλον πρὸς τὰς θερινάς· ἀναγκαίη γὰρ λαμπρότερα εἶναι καὶ εὐώδεα καὶ κοῦφα.

XXXVII. Ὁκόσα δέ ἐστι ἁλυκὰ καὶ ἀτέραμνα καὶ σκληρὰ, ταῦτα μὲν πάντα πίνειν οὐκ ἀγαθὰ, εἰσὶ δ᾽ ἔνιαι φύσιες καὶ νοσεύματα, ἐς ἃ ἐπιτήδεά ἐστι τὰ τοιαῦτα ὕδατα πινεύμενα, περὶ ὧν φράσω αὐτίκα. ἔχει δὲ καὶ περὶ τουτέων ὧδε.

XXXVIII. Ὁκόσων μὲν αἱ πηγαὶ πρὸς τὰς ἀνατολὰς ἔχουσι, ταῦτα μὲν ἄριστα αὐτὰ ἑωϋτέων ἐστί. δεύτερα δὲ τῶν, τὰ μεταξὺ τῶν θερινῶν ἀνατολέων ἐστί τοῦ ἡλίου καὶ δυσίων, καὶ μᾶλλον τὰ πρὸς τὰς ἀνατολάς. τρίτα δὲ, τὰ μεταξὺ τῶν δυσμέων τῶν θερινῶν καὶ τῶν χειμερινῶν. φαυλότατα δὲ

Elles

Elles sont agréables au goût, claires; il ne faut qu'une très-petite quantité de vin pour les altérer. De plus elles sont chaudes en hiver, & fraîches en été; ce qui prouve la profondeur considérable de leurs sources. Mais il faut sur-tout recommander celles qui coulent du côté du levant, & particuliérement, du levant d'été; parce qu'elles sont nécessairement plus limpides, dépouillées de toute odeur, & légeres.

XXXVII. Toute eau salée, crue & dure est en général mauvaise à boire; il y a cependant certains tempéramens & certaines maladies, auxquels l'usage de pareilles eaux pourroit convenir, & dont je parlerai plus bas. Au reste, il faut juger de ces eaux d'après leur exposition, laquelle les rend plus ou moins mauvaises.

XXXVIII. Les meilleures sont celles dont les sources regardent le levant [d'équinoxe] : viennent ensuite les eaux qui coulent entre le levant & le couchant d'été; mais sur-tout, celles qui sont plus vers le levant. Les eaux qui coulent entre le couchant d'été & celui d'hiver, sont d'une qualité inférieure. Les pires de toutes sont celles

τὰ πρὸς τὸν νότον, καὶ τὰ μεταξὺ χειμερινῆς ἀνατολῆς καὶ δύσιος· καὶ ταῦτα τοῖσι μὲν νοτίοισι, πάνυ πονηρὰ, τοῖσι δὲ βορηΐοισι, ἀμείνω.

XXXIX. Τουτέοισι δὲ πρέπει ὧδε χρέεσθαι. ὅς τις μὲν ὑγιαίνει τε καὶ ἔῤῥωται, μηδὲν διακρίνειν, ἀλλὰ πίνειν αἰεὶ τὸ παρεόν· ὅς τις δὲ νούσου εἵνεκα βούλεται τὸ ἐπιτηδεώτατον πίνειν, ὧδε ἂν ποιέων μάλιστα τυγχάνοι τῆς ὑγιείης.

XL. Ὁκόσων μὲν αἱ κοιλίαι σκληραί εἰσι, καὶ ξυγκαίειν ἀγαθαὶ, τουτέοισι μὲν τὰ γλυκύτατα ξυμφέρει καὶ κουφότατα καὶ λαμπρότατα. ὁκόσων δὲ μαλθακαὶ αἱ νηδύες καὶ ὑγραί εἰσι καὶ φλεγματώδεες, τουτέοισι δὲ τὰ σκληρότατα καὶ ἀτεραμνότατα καὶ τὰ ὑπαλυκά· οὕτω γὰρ ἂν ξηραίνοιτο μάλιστα.

XLI. Ὁκόσα γὰρ ὕδατά ἐστι ἕψειν ἄριστα, καὶ τακερώτατα, ταῦτα καὶ τὴν κοιλίην διαλύειν εἰκὸς μάλιστα, καὶ διατήκειν.

qui coulent vers le midi, de même que celles qui coulent entre le levant & le couchant d'hiver : elles ſont ſur-tout très-mauvaiſes durant les vents du midi, & ne ſe corrigent un peu que par les vents ſeptentrionaux.

XXXIX. Pour ce qui concerne l'uſage de ces eaux, je penſe qu'un homme bien-portant & vigoureux doit boire ſans diſtinction celle qui ſera à ſa portée ; mais ſi quelque indiſpoſition l'oblige à chercher l'eau la plus convenable à ſon état, les préceptes ſuivans lui feront d'un grand avantage pour recouvrer la ſanté.

XL. Tous ceux dont le ventre eſt dur, brûlant, & ſujet à ſe conſtiper, ſe trouvent bien de l'uſage des eaux les plus douces, les plus légeres, & les plus limpides. Au contraire, les eaux très-dures, très-crues & ſaumâtres, conviennent mieux à ceux qui ont le ventre mou, humide, & plein de pituite, par la raiſon même qu'elles ſont très-propres à conſumer les humeurs.

XLI. En effet toutes les eaux qui cuiſent très-facilement & qui ſont fort molles, doivent auſſi naturellement lâcher & humecter le ventre ; au

ὁκόσα δέ ἐστι ἀτέραμνα καὶ σκληρὰ, καὶ ἥκιστα ἕψειν ἀγαθὰ, ταῦτα δὲ ξυνίστησι μᾶλλον τὰς κοιλίας καὶ ξηραίνει.

XLII. Ἀλλὰ γὰρ ψευσάμενοί εἰσι οἱ ἄνθρωποι τῶν ἁλμυρῶν ὑδάτων πέρι δι' ἀπειρίην, καὶ ὅτι νομίζεται διαχωρητικά· τὰ δὲ ἐναντιώτατά ἐστι πρὸς τὴν διαχώρησιν. ἀτέραγὰρ καὶ ἀνέψανα, ὥστε καὶ τὴν κοιλίην ὑπ' αὐτέων στύφεσθαι μᾶλλον ἢ τήκεσθαι. καὶ περὶ μὲν των πηγαίων ὑδάτων ὧδε ἔχει.

XLIII. Περὶ δὲ τῶν ὀμβρίων, καὶ ὁκόσα ἀπὸ χιόνος, φράσω ὅκως ἔχει. τὰ μὲν οὖν ὄμβρια κουφότατα καὶ γλυκύτατά ἐστι καὶ λεπτότατα καὶ λαμπρότατα. τήν τε γὰρ ἀρχὴν ὁ ἥλιος ἀνάγει καὶ ἀναρπάζει τοῦ ὕδατος τό τε λεπτότατον καὶ κουφότατον. δῆλον δὲ οἱ ἅλες ποιέουσι· τὸ μὲν γὰρ ἁλμυρὸν λείπεται αὐτέου ὑπὸ πάχεος καὶ βάρεος, καὶ γίγνεται ἅλες, τὸ δὲ λεπτότατον ὁ ἥλιος ἀναρπάζει ὑπὸ κουφότητος.

lieu que les eaux crues, dures, & difficiles à cuire le resserrent & le dessechent.

XLII. C'est sans-doute au défaut d'expérience qu'il faut attribuer l'erreur de ceux qui regardent les eaux salées comme laxatives, quoiqu'elles soient d'une nature bien opposée. Naturellement crues & difficiles à cuire, elles resserrent plutôt qu'elles ne lâchent le ventre. Voilà pour ce qui concerne les eaux de source.

XLIII. Quant à celles de pluie & de neige, les premieres sont les plus légeres, les plus douces, les plus subtiles, & les plus limpides de toutes les eaux. C'est qu'en premier lieu, le soleil attire & enleve les parties les plus subtiles & les plus légeres de tous les fluides. Ce qui se passe dans la formation du sel en est la preuve. Cette substance n'est que le résidu d'une eau salée; elle n'est restée au fond de cette derniere, que parce qu'elle étoit trop grossiere & trop pesante pour être évaporée avec les parties les plus subtiles de l'eau, que le soleil avoit enlevées à cause de leur légéreté.

XLIV. Ἀνάγει δὲ τὸ τοιοῦτο οὐκ ἀπὸ τῶν ὑδάτων μουνον τῶν λιμναίων, ἀλλὰ καὶ ἀπὸ τῆς θαλάσσης, καὶ ἐξ ἁπάντων, ἐν ὁκόσοισι ὑγρόν τί ἐστι· ἔνεστι δὲ ἐν παντὶ χρήματι. καὶ ἐξ αὐτέων τῶν ἀνθρώπων ἄγει τὸ λεπτότατον τῆς ἰκμάδος καὶ κουφότατον.

XLV. Τεκμήριον δὲ μέγιστον, ὅταν ἄνθρωπος ἐν ἡλίῳ βαδίζῃ ἢ κατίζῃ ἱμάτιον ἔχων, ὁκόσα μὲν τοῦ χρωτὸς ὁ ἥλιος ἐπορᾷ, οὐκ ἱδρώη ἄν· ὁ γὰρ ἥλιος ἀναρπάζει τὸ προφαινόμενον τοῦ ἵδρωτος. ὁκόσα δὲ ὑπὸ τοῦ ἱματίου ἐσκέπασται, ἢ ὑπ' ἄλλου του, ἱδροῖ· ἐξάγεται μὲν γὰρ ὑπὸ τοῦ ἡλίου καὶ βιάζεται, σώζεται δὲ ὑπὸ τῆς σκέπης, ὥστε μὴ ἀφανίζεσθαι ὑπὸ τοῦ ἡλίου. ὁκόταν δὲ ἐς σκιὴν ἀπίκηται, ἅπαν τὸ σῶμα ὁμοίως διιεῖ· οὐ γὰρ ἔτι ὁ ἥλιος ἐπιλάμπει.

XLVI. Διὰ ταῦτα δὲ καὶ σήπεται τῶν ὑδάτων τάχιστα ταῦτα· καὶ ὀδμὴν ἴσχει πο-

XLIV. Et ce n'eſt pas ſeulement dans les eaux d'étang & de mer que le ſoleil opere cette évaporation : il agit de même ſur tous les corps de la nature où il exiſte quelque humidité ; & il en exiſte par-tout. Il attire du corps même de l'homme ce qu'il y a de plus ſubtil & de plus léger dans ſes humeurs.

XLV. Ce qui le prouve de la maniere la plus évidente, c'eſt que toutes les fois qu'un homme habillé marche ou eſt aſſis au ſoleil, ce ne ſont pas ordinairement les parties du corps nues & expoſées immédiatement à l'ardeur de ſes rayons, qui ſuent. Ce ſont plutôt les parties couvertes par les habits ou par quelqu'autre choſe, qui s'humectent par la ſueur ; & quoique le ſoleil la force de couler, les habits empêchent cependant qu'il ne la diſſipe de même. Mais ſi ce même homme vient à ſe mettre à l'ombre, toutes les parties du corps ſont également humectées par la ſueur ; parce qu'elles ſont toutes également à l'abri de l'action du ſoleil.

XLVI. Cependant, c'eſt à cauſe même de ſon origine, que l'eau de pluie eſt de toutes les eaux

νηρὴν τὸ ὄμβριον, ὅτι ἀπὸ πλείστων ξυνῆκται καὶ ξυμμέμικται, ὥστε σήπεσθαι τάχιστα.

XLVII. Ἔτι δὲ πρὸς τουτέοισι, ἐπειδὰν ἁρπασθῇ καὶ μετεωρισθῇ περιφερόμενον καὶ καταμεμιγμένον ἐς τὸν ἠέρα, τὸ μὲν θολερὸν αὐτέου καὶ νυκτοειδὲς ἐκκρίνεται καὶ ἐξίσταται, καὶ γίγνεται ἠὴρ καὶ ὀμίχλη· τὸ δὲ λεπτότατον καὶ κουφότατον αὐτέου λείπεται, καὶ γλυκαίνεται ὑπὸ τοῦ ἡλίου καιόμενόν τε καὶ ἑψόμενον. γίγνεται δὲ καὶ τἄλλα πάντα τὰ ἑψόμενα αἰεὶ γλυκέα.

XLVIII. Ἕως μὲν οὖν διεσκεδασμένον ᾖ καὶ μήπω ξυνεστήκῃ, φέρεται μετέωρον. ὁκόταν δέ κου ἀθροισθῇ καὶ ξυστραφῇ ἐς τωὐτὸ ὑπὸ ἀνέμων ἀλλήλοισι ἐναντιωθέντων ἐξαίφνης, τότε καταῤῥήγνυται ᾗ ἂν τύχῃ πλεῖστον ξυστραφέν· τότε γὰρ ἐοικὸς τοῦτο μᾶλλον γίγνεσθαι, ὁκόταν νέφεα, ὑπὸ ἀνέμου στάσιν μὴ ἔχοντος ὡρμημένα ἐόντα καὶ χωρέοντα,

celle

celle qui se corrompt le plus promptement, & qui acquiert une mauvaise odeur : car elle n'est qu'un amas de plusieurs especes de vapeurs mêlées ensemble; ce qui favorise & accélere sa putréfaction.

XLVII. Les bonnes qualités de l'eau de pluie viennent, en second lieu, de ce que [indépendamment de la premiere évaporation dont je viens de parler] l'eau, une fois attirée & élevée par le soleil, se mêle & se porte de tous côtés avec l'air. Alors sa partie la plus trouble & la plus opaque se sépare & forme les brumes & les brouillards; tandis que le reste, plus subtil & plus léger, est cuit par le soleil, & devient doux; ce qui arrive de même à toutes les autres substances, lorsqu'elles sont cuites.

XLVIII. Cependant, tant que cette partie est dispersée, sans avoir encore acquis aucune consistance, elle continue à se porter vers les régions supérieures de l'air. Mais si des vents d'une direction opposée viennent soudain à la rassembler quelque part, alors cet amas creve du côté où il se trouve le plus condensé. Cela doit sur-tout avoir lieu toutes les fois que des nuages chassés

ἐξαίφνης ἀντικόψῃ πνεῦμα ἐναντίον καὶ ἕτερα νέφεα. ἐνταῦθα μὲν πρῶτον αὐτέου ξυστρέφεται, τὰ δὲ ὄπισθεν ἐπιφέρεταί (τε)· καὶ οὕτω παχύνεται καὶ μελαίνεται, καὶ ξυστρέφεται ἐς τωὐτὸ, καὶ ὑπὸ βάρεος καταῤῥήγνυται, καὶ ὄμβροι γίγνονται. ταῦτα μέν ἐστι ἄριστα κατὰ τὸ εἰκός· δέεται δὲ ἀπέψεσθαι καὶ ἀποσήπεσθαι, εἰ δὲ μὴ, ὀδμὴν ἴσχει πονηρὴν, καὶ βράγχος καὶ βαρυφωνίη τοῖσι πίνουσι προσίσταται.

XLIX. Τὰ δὲ ἀπὸ χίονος καὶ κρυστάλλων πονηρὰ πάντα· ὁκόταν γὰρ ἅπαξ παγῇ, οὐκ ἔτι ἐς τὴν ἀρχαίην φύσιν καθίσταται, ἀλλὰ τὸ μὲν αὐτέου λαμπρὸν καὶ κοῦφον καὶ γλυκὺ ἐκκρίνεται καὶ ἀφανίζεται, τὸ δὲ θολωδέστατον καὶ σταθμωδέστατον λείπεται.

L. Γνοίης δ᾽ ἂν ὧδε. εἰ γὰρ βούλεαι, ὅταν ᾖ χειμὼν, ἐς ἀγγήϊον μέτρῳ ἐγχέας ὕδωρ, θεῖναι ἐς τὴν αἰθρίην, ἵνα πήξεται μάλιστα,

par un vent impétueux, ſont tout-à-coup repouſſés par d'autres nuages chaſſés par un autre vent qui ſouffle en ſens contraire. Il arrive alors, qu'en s'accumulant les uns ſur les autres, à meſure que de nouveaux nuages ſont pouſſés vers le même point, ils augmentent de volume, deviennent plus opaques, ſe compriment, crevent enfin par leur propre poids & tombent en pluie. Voilà pourquoi l'eau pluviale doit naturellement être la meilleure : elle a néanmoins beſoin d'être bouillie & filtrée; autrement, elle acquiert une mauvaiſe odeur, & rend la voix rauque & forte à ceux qui en font uſage.

XLIX. Pour ce qui eſt des eaux de neige & de glace, elles ſont en général toutes mauvaiſes : c'eſt que l'eau, une fois glacée, ne recouvre plus ſa premiere qualité; parce que la congélation lui enleve ſa partie limpide, légere & douce, & ne lui laiſſe que la partie la plus trouble & la plus peſante.

L. Vous pouvez vous en convaincre par l'expérience ſuivante. Rempliſſez, pendant l'hiver, un vaiſſeau d'une quantité donnée d'eau, & ex-

ἔπειτα τῇ ὑστεραίῃ ἐσενεγκὼν ἐς ἀλέην, ὅκου χαλάσει μάλιστα ὁ πάγετος, ὁκόταν δὲ λυθῇ, ἀναμετρέειν τὸ ὕδωρ, εὑρήσεις ἔλασσον συχνῷ. τοῦτο τεκμήριον, ὅτι ὑπὸ τῆς πήξιος ἀφανίζεται καὶ ἀναξηραίνεται τὸ κουφότατον καὶ λεπτότατον, οὐ τὸ βαρύτατον καὶ παχύτατον· οὐ γὰρ ἂν δύναιτο. ταύτῃ οὖν νομίζω πονηρότατα ταῦτα τὰ ὕδατα εἶναι τὰ ἀπὸ χιόνος καὶ κρυστάλλου, καὶ τὰ τουτέοισι ἑπόμενα, πρὸς ἅπαντα χρήματα. περὶ μὲν οὖν ὀμβρίων ὑδάτων καὶ τῶν ἀπὸ χιόνος καὶ κρυστάλλων οὕτως ἔχει.

LI. Λιθιῶσι δὲ μάλιστα ὤνθρωποι, καὶ ὑπὸ νεφριτίδων καὶ στραγγουρίης ἁλίσκονται, καὶ ἰσχιάδων, καὶ κηλῆται γίγνονται, ὅκου ὕδατα πίνουσι παντοδαπώτατα καὶ ἀπὸ ποταμῶν μεγάλων, ἐς οὓς ποταμοὶ ἕτεροι ἐμβάλλουσι, καὶ ἀπὸ λίμνης, ἐς ἣν ῥεύματα πολλὰ καὶ παντοδαπὰ ἀπικνεῦνται· καὶ ὁκόσοι ὕδασι ἐπακτοῖσι χρέονται διὰ μακροῦ ἀγομένοισι, καὶ μὴ ἐκ βραχέος.

pofez-le enfuite au ferein dans un endroit affez froid pour que la congélation s'opere complétement : tranfportez ce même vaiffeau le lendemain dans un endroit chaud, & mefurez l'eau après qu'elle aura été complétement dégelée ; vous la trouverez beaucoup diminuée. Cette expérience prouve que la congélation, en l'évaporant, lui a enlevé, non pas ce qu'elle contenoit de plus pefant & de plus groffier (ce qui étoit impoffible), mais fa partie la plus légere & la plus fubtile. C'eft à caufe de cela que je regarde ces eaux, & toutes celles qui leur font analogues, comme très-mauvaifes à tous égards. Voilà ce qu'on obferve dans les eaux de pluie, de neige, & de glace.

**LI.** Quant aux eaux des grands fleuves dans lefquels d'autres fleuves fe déchargent, à celles des lacs qui reçoivent quantité de ruiffeaux de toute efpece, ainfi qu'à celles qui font conduites de loin ; l'ufage de toutes ces eaux produit principalement la pierre, les affections néphrétiques, la ftrangurie, la fciatique, & les hernies.

LII. Οὐ γὰρ οἷόν τε ἕτερον ἑτέρῳ ἐοικέναι ὕδωρ, ἀλλὰ τὰ μὲν γλυκέα εἶναι, τὰ δὲ ἁλυκά τε καὶ στυπτηριώδεα, τὰ δὲ ἀπὸ θερμῶν ῥέειν. ξυμμισγόμενα δὲ ταῦτα ἐς τωὔτὸ ἀλλήλοισι στασιάζει, καὶ κρατέει αἰεὶ τὸ ἰσχυρότατον. ἰσχύει δὲ οὐκ αἰεὶ τωὔτὸ, ἀλλ᾽ ἄλλοτε ἄλλο κατὰ τὰ πνεύματα· τῷ μὲν γὰρ βορέης τὴν ἰσχὺν παρέχεται, τῷ δὲ ὁ νότος· καὶ τῶν λοιπῶν πέρι ὡὔτὸς λόγος. ὑπίστασθαι οὖν τοῖσι τοιουτέοισι ἀναγκαίη ἐν τοῖσι ἀγγηΐοισι ἰλὺν καὶ ψάμμον· καὶ ἀπὸ τουτέων πινευμένων τὰ νουσήματα γίγνεται τὰ προειρημένα. ὅτι δὲ οὐκ ἅπασι, ἑξῆς φράσω.

LIII. Ὁκόσων μὲν ἥ τε κοιλίη εὔροός τε καὶ ὑγιηρής ἐστι, καὶ ἡ κύστις μὴ πυρετώδης, μηδὲ ὁ στόμαχος τῆς κύστιος ξυμπίμπραται λίην, οὗτοι μὲν διουρεῦσι ῥηϊδίως,

LII. C'eſt qu'il eſt impoſſible que des eaux ſi mêlées, ſoient toutes de la même nature. Les unes étant douces, les autres ſalées, quelques-unes impregnées d'alun, d'autres venant de ſources chaudes, elles ſe font une guerre continuelle, juſqu'à ce que la plus forte l'emporte ſur les autres. Et c'eſt tantôt l'une, tantôt l'autre qui eſt la plus forte, ſelon les différens vents qui dominent. Il y a, par exemple, des eaux dont les qualités ſe dévelopent & ſe renforcent par le vent du nord; d'autres, dont ces qualités ne deviennent ſenſibles que par celui du midi. Il en eſt de même des autres vents. Ainſi, il faut de toute néceſſité que de pareilles eaux dépoſent au fond des vaiſſeaux qui les renferment un ſédiment de ſable & de limon, qui occaſionne les maladies que je viens de nommer. Si ces effets ne ſe manifeſtent pas chez tous les hommes indiſtinctement, en voici la raiſon.

LIII. Tous ceux qui ont le ventre libre & ſain, & dont la veſſie n'eſt pas trop ardente, ni ſon col trop enflammé, urinent facilement, ſans qu'il s'y forme des concrétions. Ceux au contraire, qui

καὶ ἐν τῇ κύστι οὐδὲν ξυστρέφεται. ὁκόσων δὲ ἂν ἡ κοιλίη πυρετώδης ᾖ, ἀναγκαίη καὶ τὴν κύστιν τωὐτὸ πάσχειν· ὁκόταν γὰρ θερμανθῇ μᾶλλον τῆς φύσιος, ἐφλέγμηνε αὐτέης ὁ στόμαχος· ὁκόταν δὲ ταῦτα πάθῃ, τὸ οὖρον οὐκ ἀπιεῖ, ἀλλ' ἐν ἑωϋτέῳ ξυνέχει καὶ ξυγκαίει. καὶ τὸ μὲν λεπτότατον αὐτέου ἀποκρίνεται, καὶ τὸ καθαρώτατον διιεῖ καὶ ἐξουρέεται· τὸ δὲ παχύτατον καὶ θολωδέστατον ξυστρέφεται καὶ ξυμπήγνυται, τὸ μὲν πρῶτον σμικρὸν, ἔπειτα μέζον γίγνεται. κυλινδεύμενον γὰρ ὑπὸ τοῦ οὔρου, ὅ τι ἂν ξυνίστηται παχὺ, ξυναρμόζει πρὸς ἑωϋτὸ, καὶ οὕτως αὔξεταί τε καὶ πωροῦται.

LIV. Καὶ ὁκόταν οὐρέῃ, πρὸς τὸν στόμαχον τῆς κύστιος προσπίπτει, ὑπὸ τοῦ οὔρου βιαζόμενον, καὶ κωλύει οὐρέειν, καὶ ὀδύνην παρέχει ἰσχυρὴν, ὥστε τὰ αἰδοῖα τρίβουσι καὶ ἕλκουσι τὰ παιδία τὰ λιθιῶντα· δοκέει γὰρ αὐτέοισι τό αἴτιον ἐνταῦθα εἶναι της [οὐκ] οὐρήσιος.

LV. Τεκμήριον δὲ ὅτι οὕτως ἔχει, τὸ γὰρ οὖρον λαμπρότατον οὐρέουσι οἱ λιθιῶντες.

ont

ont le ventre ardent, doivent néceſſairement avoir la veſſie affectée de même. Et quand celle-ci eſt une fois échauffée d'une ardeur plus que naturelle, ſon col s'enflamme, retient, brûle, cuit l'urine, & n'en laiſſe ſortir que la partie la plus ténue & la plus pure. La plus épaiſſe & la plus trouble s'y accumule, & forme des concrétions, d'abord peu volumineuſes, mais qui groſſiſſent de plus en plus dans la ſuite; car à meſure qu'elles y ſont ballotées par l'urine, elles attirent tout ce qu'elles rencontrent de matieres épaiſſes, ſe les attachent, & ſe durciſſent en augmentant ainſi de volume.

LIV. La pierre, une fois formée, eſt forcée de ſe précipiter vers le col de la veſſie toutes les fois qu'on veut uriner, en ferme le paſſage, & cauſe des douleurs très-vives : c'eſt ce qui oblige les enfans calculeux à frotter & à tirailler le bout de la verge, s'imaginant que dans cette partie réſide la cauſe qui les empêche d'uriner.

LV. Une preuve que c'eſt la partie la plus épaiſſe & la plus trouble de l'urine qui reſte au

ὅτι τὸ παχύτατον καὶ θολωδέστατον αὐτέου μένει καὶ ξυστρέφεται. καὶ τὰ μὲν πλεῖστα οὕτω λιθιᾷ.

LVI. Γίγνεται δὲ παισὶ καὶ ἀπὸ τοῦ γάλακτος, ἢν μὴ ὑγιηρὸν ᾖ, ἀλλὰ θερμόν τε λίην καὶ χολῶδες· τὴν γὰρ κοιλίην διαθερμαίνει καὶ τὴν κύστιν, ὥστε τὸ οὖρον ξυγκαιόμενον ταῦτα πάσχειν. καὶ φημὶ ἄμεινον εἶναι τοῖσι παιδίοισι τὸν οἶνον ὡς ὑδαρέστατον διδόναι· ἧσσον γὰρ τὰς φλέβας ξυγκαίει καὶ ξυναυαίνει.

LVII. Τοῖσι δὲ θήλεσι λίθοι οὐ γίγνονται ὁμοίως· ὁ γὰρ οὐρητὴρ βραχύς ἐστι ὁ τῆς κύστιος καὶ εὐρὺς, ὥστε βιάζεσθαι τὸ οὖρον ῥηϊδίως· οὔτε γὰρ τῇ χειρὶ τρίβει τὸ αἰδοῖον, ὥσπερ τὸ ἔρσεν, οὔτε ἅπτεται τοῦ οὐρητῆρος· ἐς γὰρ τὰ αἰδοῖα ξυντέτρηνται (οἱ δὲ ἄνδρες οὐκ εὐθὺ τέτρηνται· καὶ διότι οἱ οὐρητῆρες οὐκ εὐρέες), καὶ πίνουσι πλεῖον ἢ οἱ παῖδες. περὶ μὲν οὖν τουτέων ὧδε ἔχει, ἢ ὅτι τουτέων ἐγγύτατα.

fond de la vessie, & qui forme les concrétions calculeuses, c'est que l'urine que rendent ceux qui ont la pierre, est extrêmement claire. Voilà de quelle maniere se forme, pour l'ordinaire, cette maladie.

LVI. Chez les enfans, elle peut encore avoir pour cause un lait mal-sain, échauffé & bilieux. L'ardeur de ce lait se communique au ventre & à la vessie, ensorte que l'urine brûlée donne lieu à la formation du calcul. Aussi pensé-je qu'il est plus avantageux de donner bien trempé le vin aux enfans : mêlé avec une grande quantité d'eau, il brûle & desseche moins les veines.

LVII. Cependant les filles ne sont pas autant sujettes que les garçons à la pierre. C'est que les femmes ont le canal de l'urètre plus court & plus large, de maniere que l'urine jaillit avec plus de facilité. Aussi n'observe-t-on pas chez elles les signes extérieurs de la pierre ; je veux dire qu'elles ne touchent, ni ne frottent le bout de l'urètre comme les garçons. D'ailleurs, chez elles ce canal s'ouvre dans une direction horizontale, très-près du vagin, au lieu que chez les hommes il est courbé & moins large. Ajoutez à cela, qu'elles boivent plus [d'eau] que les hommes. Ce sont à peu-près les causes de cette différence.

# IV.

LVIII. Περὶ δὲ [τῶν] ὡρέων ὧδε ἄν τις ἐνθυμεύμενος διαγιγνώσκοι, ὁκοῖόν τι μέλλει ἔσεσθαι τὸ ἔτος, εἴτε νοσερὸν, εἴτε ὑγιηρόν. ἢν μὲν γὰρ κατὰ λόγον γένηται τὰ σημήϊα ἐπὶ τοῖσι ἄστροισι δύνουσί τε καὶ ἐπιτέλλουσι, ἔν τε τῷ μετοπώρῳ ὕδατα γένηται, καὶ ὁ χειμὼν μέτριος, καὶ μήτε λίην εὔδιος, μήτε ὑπερβάλλων τὸν καιρὸν τῷ ψύχεϊ, ἔντε τῷ ἦρι ὕδατα γένηται ὡραῖα, καὶ ἐν τῷ θέρεϊ, οὕτω τὸ ἔτος ὑγιηρότατον εἰκὸς εἶναι.

LIX. Ἢν δὲ ὁ μὲν χειμὼν αὐχμηρὸς καὶ βορήϊος γένηται, τὸ δὲ ἦρ ἔπομβρον καὶ νότιον, ἀναγκαίη τὸ θέρος πυρετῶδες εἶναι, καὶ ὀφθαλμίας καὶ δυσεντερίας ἐγγίγνεσθαι. ὁκόταν γὰρ τὸ πνῖγος ἐπιγένηται ἐξαίφνης, τῆς τε γῆς ὑγρῆς ἐούσης ὑπὸ τῶν ὄμβρων τῶν ἐαρινῶν καὶ ὑπὸ τοῦ νότου, ἀναγκαίη διπλόον τὸ καῦμα εἶναι, ἀπό τε τῆς γῆς διαβρόχου ἐούσης καὶ θερμῆς, καὶ ὑπὸ τοῦ ἡλίου

## CHAPITRE IV.

### *Des Saisons.*

LVIII. Pour juger si la constitution d'une année doit être saine ou mal-saine, voici de quelle maniere il faut faire ses observations sur chaque saison. Si les signes qui accompagnent le lever & le coucher des astres, arrivent d'après le cours ordinaire de la nature; si pendant l'automne il tombe des pluies, que l'hiver soit modéré, c'est-à-dire, ni trop doux ni trop froid, & que pendant le printemps & l'été suivans il ne tombe que les pluies propres à ces deux saisons, une telle année doit naturellement être fort saine.

LIX. Si, au contraire, à un hiver sec & boréal, succede un printemps pluvieux & austral, il faut nécessairement que l'été occasionne des fievres, des ophthalmies, & des dyssenteries. C'est que, toutes les fois qu'une chaleur étouffante arrive tout-à-coup, & que la terre est encore humectée par les pluies du printemps, & par les vents du midi, l'action du soleil, jointe à la chaleur d'une terre très-humide, doit nécessairement se

καίοντος, τῶν τε κοιλιέων μὴ ξυνεστηκυιῶν τοῖσι ἀνθρώποισι, μήτε τοῦ ἐγκεφάλου ἀνεξηρασμένου (οὐ γὰρ οἷόν τε, τοῦ ἦρος τοιουτέου ἐόντος, μὴ οὐ πλαδᾷν τὸ σῶμα καὶ τὴν σάρκα)· ὥστε τοὺς πυρετοὺς ἐπιπίπτειν ὀξυτάτους ἅπασι, μάλιστα δὲ τοῖσι φλεγματίῃσι. καὶ δυσεντερίας εἰκός ἐστι γίγνεσθαι τῇσι γυναιξὶ, καὶ τοῖσι ἀνδράσι τοῖσι ὑγροτάτοισι.

N. B. Le texte grec correſpondant à cette partie de la traduction, renfermée entre deux crochets, ſe trouve à la fin du §. IX, p. 10.

LX. Καὶ, ἢν μὲν ἐπὶ κυνὸς ἐπιτολῇ ὕδωρ ἐπιγένηται καὶ χειμὼν, καὶ οἱ ἐτησίαι πνεύσωσι, ἐλπὶς παύσασθαι, καὶ τὸ μετόπωρον ὑγιηρὸν γενέσθαι. ἢν δὲ μὴ, κίνδυνος θανάτους τε γενέσθαι τοῖσι παιδίοισι καὶ τῇσι γυναιξὶ, τοῖσι δὲ πρεσβύτῃσι ἥκιστα· τούς τε περιγενομένους, ἐς τεταρταίους ἀποτελευτᾷν, καὶ ἐκ τῶν τεταρταίων ἐς ὕδρωπας.

LXI. Ἢν δὲ ὁ μὲν χειμὼν νότιος γένηται, καὶ ἔπομβρος καὶ εὔδιος, τὸ δὲ ἦρ βορήϊόν τε

faire ſentir avec plus de force. Ajoutez à cela, que le ventre ne s'eſt pas encore reſſerré, ni le cerveau débarraſſé des humeurs; puiſque dans un pareil printemps toute la ſubſtance du corps doit néceſſairement être abreuvée d'humidité. Ainſi, les fievres feront très-aiguës, ſur-tout chez les ſujets d'un tempérament phlegmatique; & les dyſſenteries attaqueront les femmes, ainſi que les hommes d'une complexion très-humide.

[ Ces maladies feront courtes, ſi l'été eſt ſec; elles feront, au contraire, plus longues, s'il eſt pluvieux. ]

LX. Et ſi le lever de la canicule amene des orages, des pluies, & que les vents étéſiens ſoufflent à cette époque, on peut eſpérer qu'elles ceſſeront, & que l'automne ſera ſaine. S'il en arrive autrement, il eſt à craindre que ces maladies, qui ſont d'ailleurs ſans danger pour les gens âgés, ne deviennent mortelles pour les femmes & pour les enfans, & que ceux qui en réchappent ne finiſſent par avoir des fievres quartes, qui menent ordinairement à l'hydropiſie.

LXI. Si l'hiver eſt auſtral, pluvieux & chaud, le printemps boréal, ſec & froid, les femmes

καὶ αὐχμηρὸν καὶ χειμέριον, πρῶτον μὲν τὰς γυναῖκας, ὁκόσαι ἂν τύχωσι ἐν γαστρὶ ἔχουσαι, καὶ ὁ τόκος αὐτέῃσι ᾖ πρὸς τὸ ἦρ, ἐκτιτρώσκεσθαι· ὁκόσαι δ᾽ ἂν καὶ τέκωσι, ἀκρατέα τὰ παιδία τίκτειν καὶ νοσώδεα, ὥστε ἢ αὐτίκα ἀπόλλυσθαι, ἢ ζώειν λεπτά τε ἐόντα καὶ ἀσθενέα (καὶ νοσώδεα). ταῦτα μὲν τῇσι γυναιξί.

LXII. Τοῖσι δὲ λοιποῖσι δυσεντερίας, καὶ ὀφθαλμίας ξηρὰς, καὶ ἐνίοισι καταῤῥόους ἀπὸ τῆς κεφαλῆς ἐπὶ τὸν πλεύμονα. τοῖσι μὲν οὖν φλεγματίῃσι τὰς δυσεντερίας εἰκὸς γίγνεσθαι, καὶ τῇσι γυναιξὶ, φλέγματος ἐπικαταῤῥυέντος ἀπὸ τοῦ ἐγκεφάλου διὰ τὴν ὑγρότητα τῆς φύσιος. τοῖσι δὲ χολώδεσι, ὀφθαλμίας ξηρὰς διὰ τὴν θερμότητα καὶ ξηρότητα τῆς σαρκός. τοῖσι δὲ πρεσβύτῃσι καταῤῥόους διὰ τὴν ἀραιότητα καὶ τὴν ἔκτηξιν τῶν φλεβῶν· ὥστε ἐξαίφνης τοὺς μὲν ἀπόλλυσθαι, τοὺς δὲ παραπλήκτους γίγνεσθαι τὰ δεξιὰ, ἢ τὰ ἀριστερά.

enceintes,

enceintes, dont le terme de la groſſeſſe arrive au printemps, riſqueront de ſe bleſſer, ou, ſi elles accouchent naturellement, de ne mettre au monde que des enfans infirmes, mal-ſains, qui périront bientôt après leur naiſſance, ou qui vivront maigres, débiles, & maladifs. Voilà ce qui réſultera d'une pareille conſtitution pour les femmes enceintes.

LXII. Au reſte, cette conſtitution aménera des dyſſenteries, des ophthalmies ſeches, & chez quelques perſonnes, des fluxions de la tête aux poumons. Il eſt probable que les dyſſenteries attaqueront les hommes phlegmatiques & les femmes, à cauſe des humeurs pituiteuſes qui deſcendent de la tête [ aux inteſtins ]. Les ſujets d'un tempérament bilieux ſeront plus expoſés aux ophthalmies ſeches, à cauſe de la chaleur & de la ſéchereſſe de leurs chairs. Ceux d'un âge avancé auront des fluxions, parce que leurs vaiſſeaux ſont peu ſerrés, & vuides de ſang : enſorte que les uns ſeront frappés de mort ſubite, & que les autres deviendront paraplectiques de la partie gauche ou droite du corps.

LXIII. Ὁκόταν γάρ τοῦ χειμῶνος ἐόντος νοτίου καὶ ἐπόμβρου, καὶ θερμοῦ, τὸ σῶμα μὴ ξυνίσταται, μηδὲ [αἱ] φλέβες, τοῦ ἦρος ἐπιγενομένου βορηΐου καὶ αὐχμηροῦ, καὶ ψυχροῦ, ὁ ἐγκέφαλος, ὁπηνίκα αὐτὸν ἔδεε ἅμα τῷ ἦρι διαλύεσθαι καὶ καθαίρεσθαι ἀπό τε κορύζης καὶ βράγχων, τηνικαῦτα πήγνυταί τε καὶ ξυνίσταται· ὥστε, ἐξαίφνης τοῦ θέρεος ἐπιγενομένου, καὶ τοῦ καύματος, καὶ τῆς μεταβολῆς ἐπιγενομένης, ταῦτα τὰ νοσεύματα ἐπιπίπτειν. καὶ λειεντερίαι, καὶ ὕδρωπες τελευτῶσι τοῖσι νοσεύμασι ἐπιγίγνονται· οὐ γὰρ ἀποξηραίνονται αἱ κοιλίαι ῥηϊδίως.

LXIV. Ἢν δὲ τὸ θέρος ἔπομβρον γένηται καὶ νότιον, καὶ τὸ μετόπωρον ὡσαύτως, χειμῶνα ἀναγκαίη νοσερὸν εἶναι. καὶ τοῖσι φλεγματίησι καὶ τοῖσι γεραιτέροισι τεσσερήκοντα ἐτέων καύσους γίγνεσθαι εἰκός· τοῖσι δὲ χολώδεσι πλευρίτιδας καὶ περιπλευμονίας.

LXV. Ἢν δέ τὸ θέρος αὐχμηρὸν γένηται καὶ βορήϊον, τὸ δὲ μετόπωρον ἔπομβρον καὶ

LXIII. Car, toutes les fois qu'à un hiver auſtral, pluvieux, & chaud, pendant lequel le corps ni ſes vaiſſeaux n'ont pu ſe reſſerrer, ſuccede un printemps boréal, ſec, & froid, le cerveau, qui à l'entrée de cette derniere ſaiſon devoit naturellement ſe détendre & ſe purger de toutes les humeurs qui cauſent les coryzes & les enrouemens, ſe condenſe au contraire & ſe reſſerre : & s'il arrive que les chaleurs de l'été viennent le ſurprendre dans cet état, ce changement bruſque doit occaſionner ces maladies; auxquelles ſuccedent enfin les lienteries & les hydropiſies, par la difficulté qu'éprouve le ventre à ſe deſſécher.

LXIV. Si l'été eſt pluvieux & auſtral, & qu'une automne pareille lui ſuccede, l'hiver ſuivant ſera néceſſairement mal-ſain. Les ſujets d'un tempérament phlegmatique, ceux qui auront paſſé l'âge de quarante ans, auront des fievres ardentes, & les hommes bilieux, des pleuréſies, des péripneumonies.

LXV. Si un été ſec & boréal eſt ſuivi d'une automne pluvieuſe & auſtrale, il y aura proba-

νότιον, κεφαλαλγίας ἐς τὸν χειμῶνα καὶ σφακέλους τοῦ ἐγκεφάλου εἰκὸς γίγνεσθαι, καὶ προσέτι βράγχους, καὶ κορύζας, καὶ βῆχας, ἐνίοισι δὲ καὶ φθίσιας.

LXVI. Ἢν δὲ βορήϊόν τε ᾖ καὶ ἄνυδρον, καὶ μήτε ὑπὸ Κύνα ἔπομβρον, μήτε ἐπὶ τῷ Ἀρκτούρῳ, τοῖσι μὲν φλεγματίῃσι φύσι ξυμφέρει μάλιστα, καὶ τοῖσι ὑγροῖσι τὰς φύσιας, καὶ τῇσι γυναιξί· τοῖσι δὲ χολώδεσι τοῦτο πολεμιώτατον γίγνεται· λίην γὰρ ἀναξηραίνονται. καὶ ὀφθαλμίαι αὐτέοισι ἐπιγίγνονται ξηραὶ, καὶ πυρετοὶ ὀξέες καὶ πολυχρόνιοι, ἐνίοισι δὲ καὶ μελαγχολίαι.

LXVII. Τῆς γὰρ χολῆς τὸ μὲν ὑγρότατον καὶ ὑδαρέστατον ἀναλοῦται, τὸ δὲ παχύτατον καὶ δριμύτατον λείπεται, καὶ τοῦ αἵματος κατὰ τὸν αὐτὸν λόγον, ἀπ᾽ ὧν ταῦτα τὰ νοσεύματα αὐτέοισι γίγνεται. τοῖσι δὲ φλεγματίῃσι πάντα ταῦτα ἀρωγά ἐστι· ἀναξηραίνονται γὰρ, καὶ ἐς τὸν χειμῶνα ἀπικνέονται οὐ πλαδῶντες, ἀλλ᾽ ἀνεξηρασμένοι.

blement, l'hiver ſuivant, des maux de tête, des ſphaceles du cerveau, des enrouemens, des coryzes, des toux, & chez quelques individus, des phthiſies.

LXVI. Mais ſi l'automne eſt boréale & ſeche [comme l'été], & qu'il n'y ait eu de pluies ni au lever de la Canicule, ni à celui d'Arcturus, une telle conſtitution ſera très-favorable aux tempéramens humides & phlegmatiques, ainſi qu'aux femmes; mais elle aura des effets abſolument oppoſés pour les tempéramens bilieux, en les deſſéchant trop. Elle leur cauſera des ophthalmies ſeches, des fievres tant aiguës que chroniques, & à quelques-uns même des affections mélancoliques.

LXVII. C'eſt que la partie la plus aqueuſe & la plus ténue du ſang & de la bile ſe conſume, & qu'il n'en reſte que la partie la plus épaiſſe & la plus âcre. Or, une pareille diſpoſition des humeurs produit ces maladies chez les ſujets dont je viens de parler; au lieu qu'elle eſt favorable aux perſonnes d'un tempérament phlegmatique, parce qu'elles arrivent à l'hiver dépouillées de toute humidité ſuperflue.

LXVIII. Κατὰ ταῦτά τις ἐννοεύμενος καὶ σκοπεύμενος προειδείη ἂν τὰ πλεῖστα τῶν μελλόντων ἔσεσθαι ἀπὸ τῶν μεταβολέων. φυλάσσεσθαι δὲ χρὴ μάλιστα τὰς μεταβολὰς τῶν ὡρέων τὰς μεγίστας, καὶ μήτε φάρμακον διδόναι ἑκόντα, μήτε καίειν ὅ τι ἐς κοιλίην, μήτε τάμνειν, πρὶν παρέλθωσι ἡμέραι δέκα, ἢ καὶ πλείονες. μέγισται δέ εἰσι αἵδε καὶ ἐπικινδυνόταται· ἡλίου τροπαὶ ἀμφότεραι, καὶ μᾶλλον [αἱ] θεριναί· καὶ ἰσημερίαι νομιζόμεναι εἶναι ἀμφότεραι, μᾶλλον δὲ αἱ μετοπωριναί.

LXIX. Δεῖ δὲ καὶ τῶν ἄστρων τὰς ἐπιτολὰς φυλάσσεσθαι, καὶ μάλιστα τοῦ Κυνὸς, ἔπειτα [τοῦ] Ἀρκτούρου, καὶ ἔτι Πληϊάδων δύσιν. τά τε γὰρ νοσεύματα μάλιστα ἐν ταύτῃσι τῇσι ἡμέρῃσι κρίνεται. καὶ τὰ μὲν ἀποφθίνει, τὰ δὲ λήγει, τὰ δὲ ἄλλα πάντα μετίσταται ἐς ἕτερον εἶδος καὶ ἑτέρην κατάστασιν. περὶ μὲν τουτέων οὕτως ἔχει.

LXX. N. B. Le texte grec correspondant à cette partie

LXVIII. C'eſt en examinant de la ſorte la nature des différentes ſaiſons, qu'on peut prévoir la plupart des effets qui doivent réſulter de leurs variations. Mais il faut ſur-tout prendre garde à leurs changemens les plus conſidérables; pendant leſquels on ne doit, ni donner des purgatifs [ forts] ſans néceſſité, ni brûler ou inciſer les parties voiſines du ventre, que dix jours ne ſoient paſſés. Les plus grands & les plus dangereux changemens arrivent pendant les quatre époques qu'on eſt convenu d'appeller les ſolſtices & les équinoxes; mais ſur-tout pendant le ſolſtice d'été, & pendant l'équinoxe d'automne.

LXIX. Il faut uſer de la même précaution par rapport au lever des aſtres, ſur-tout à celui de la Canicule, enſuite à celui d'Arcturus, & au coucher des Pléïades. C'eſt principalément à ces époques que les maladies éprouvent des criſes; que les unes deviennent mortelles, que les autres ceſſent, ou ſe changent en maladies d'une eſpece & d'une conſtitution différentes.

[LXX. Les villes qui ſont dans une belle expoſition par rapport aux vents & au ſoleil, & qui

de la traduction, renfermée entre deux crochets, se trouve à la fin du §. IX, pages 8 & 10.

## V.

LXXI. Βούλομαι δὲ περὶ τῆς Ἀσίης καὶ τῆς Εὐρώπης δεῖξαι, ὁκόσον διαφέρουσι ἀλλήλεων ἐς τὰ πάντα, καὶ περὶ τῶν ἐθνέων τῆς μορφῆς, [ὅ]τι διαλλάσσει, καὶ μηδὲν ἔοικε ἀλλήλοισι. περὶ μὲν οὖν ἁπάντων πουλὺς ἂν εἴη λόγος· περὶ δὲ τῶν μεγίστων καὶ πλείστων διαφερόντων, ἐρέω ὥς μοι δοκέει ἔχειν.

LXXII. Τὴν Ἀσίην πλεῖστον διαφέρειν φημὶ τῆς Εὐρώπης ἐς τὰς φύσιας τῶν ξυμπάντων, τῶν τε ἐκ τῆς γῆς φυομένων καὶ τῶν ἀνθρώπων· πουλὺ γὰρ καλλίονα καὶ μέζονα πάντα γίγνεται ἐν τῇ Ἀσίῃ· ἥ τε χώρη τῆς χώρης ἡμερωτέρη, καὶ τὰ ἤθεα τῶν ἀνθρώπων ἠπιώτερα καὶ εὐοργότερα.

ont

ont de bonnes eaux, se ressentent moins des changemens dont je viens de parler : celles au contraire qui sont mal situées, & qui se servent d'eaux de marais & d'étang, doivent s'en ressentir davantage.] Voilà ce qui concerne les saisons.

## CHAPITRE V.

### *De l'Asie.*

LXXI. Je vais maintenant faire voir la différence totale qui existe entre l'Asie & l'Europe; différence qu'on observe de même dans la figure des peuples qui habitent ces deux contrées, & qui ne se ressemblent point. Comme il seroit trop long de traiter ce sujet en détail, je me contenterai de rapporter les différences les plus sensibles, & de dire ce que j'en pense.

LXXII. Je dis donc, que l'Asie differe beaucoup de l'Europe, non-seulement pour ce qui concerne les hommes, mais encore par rapport à toutes les productions de la terre. Tout vient beaucoup plus beau & plus grand en Asie qu'en Europe : le climat en est plus doux; & les peuples qui l'habitent, sont aussi d'un naturel plus doux & plus docile.

LXXIII. Τὸ δὲ αἴτιον τουτέων ἡ κρᾶσις τῶν ὡρέων· ὅτι τοῦ ἡλίου ἐν μέσῳ τῶν ἀνατολέων κέεται πρὸς τὴν ἠῶ, τοῦ τε ψυχροῦ πορρωτέρω· τὴν δὲ αὔξησιν καὶ ἡμερότητα παρέχει πλεῖστον ἁπάντων, ὁκόταν μηδὲν ᾖ ἐπικρατέον βιαίως, ἀλλὰ παντὸς ἰσομοιρίη δυναστεύῃ.

LXXIV. Ἔχει δὲ [καὶ] κατὰ τὴν Ἀσίην οὐ πανταχῆ ὁμοίως. ἀλλ᾽ὅση μὲν τῆς χώρης ἐν μέσῳ κέεται τοῦ θερμοῦ καὶ τοῦ ψυχροῦ, αὕτη μὲν εὐκαρποτάτη ἐστὶ καὶ εὐδενδροτάτη, καὶ εὐδιεστάτη, καὶ ὕδασι καλλίστοισι κέχρηται, τοῖσί τε οὐρανίοισι καὶ τοῖσι ἐκ τῆς γῆς· οὔτε γὰρ ὑπὸ τοῦ θερμοῦ ἐκκέκαυται λίην, οὔτε ὑπὸ αὐχμῶν καὶ ἀνυδρίης ἀνεξήρανται, οὔτε ὑπὸ ψύχεος βεβιασμένη, [οὔτε] νοτίη τε καὶ διάβροχός ἐστι ὑπό τε ὄμβρων πολλῶν καὶ χιόνος.

LXXV. Τά τε ὡραῖα αὐτόθι πολλὰ ἐοικὸς γίγνεσθαι, ὁκόσα τε ἀπὸ σπερμάτων, καὶ ὁκόσα αὐτὴ ἡ γῆ ἀναδιδοῖ φυτὰ, ὧν τοῖσι καρποῖσι χρέονται ὥνθρωποι, ἡμεροῦντες ἐξ

LXXIII. Ces dispositions tiennent à la température des saisons. Située à l'orient, entre les deux levers du soleil, l'Asie est également éloignée du chaud & du froid. Or, ce qui contribue le plus à l'accroissement & à la bonté des productions de la nature, c'est une température égale, où tout se trouve en équilibre, & où rien ne domine avec excès.

LXXIV. Ce n'est pas cependant que l'Asie soit par-tout la même. Celles de ses contrées qui sont placées à une égale distance de la chaleur & du froid, abondent seules en productions de la terre & en arbres, jouissent d'un air pur & serein, & ont des eaux excellentes, tant celles qui tombent du ciel que celles qui sortent de la terre. Le sol n'y est ni brûlé par des chaleurs excessives, ni congélé par des froids rigoureux; il n'est ni desséché par défaut d'eau, ni inondé par des pluies considérables & par des neiges.

LXXV. Un pareil sol doit naturellement produire beaucoup de fruits d'été, soit de ceux qui viennent de graines ensemencées, soit de ceux des arbres sauvages qui naissent spontané-

ἀγρίων, καὶ ἐς ἐπιτήδεον μεταφυτέοντες. τά τε ἐντρεφόμενα κτήνεα εὐθηνέειν εἰκὸς (καὶ) μάλιστα, τίκτειν τε πυκνότατα, καὶ ἐκτρέφειν κάλλιστα. τούς τε ἀνθρώπους εὐτραφέας εἶναι καὶ τὰ εἴδεα καλλίστους, καὶ μεγάθεα μεγίστους, καὶ ἥκιστα διαφόρους ἐς τά τε εἴδεα αὐτῶν καὶ τὰ μεγάθεα.

LXXVI. Εἰκός τε τὴν χώρην ταύτην τοῦ ἦρος ἐγγύτατα εἶναι κατὰ τὴν φύσιν καὶ τὴν μετριότητα τῶν ὡρέων. τὸ δὲ ἀνδρήϊον, καὶ τὸ ταλαίπωρον, καὶ τὸ ἔμπονον, καὶ τὸ θυμοειδὲς οὐκ ἂν δύναιτο ἐν τοιαύτῃ φύσι ἐγγίγνεσθαι.... μήτε ὁμοφύλου, μήτε ἀλλοφύλου, ἀλλὰ τὴν ἡδονὴν ἀναγκαίη κρατέειν. διότι πολύμορφα γίγνεται τὰ ἐν τοῖσι θηρίοισι. περὶ μὲν οὖν Αἰγυπτίων καὶ Λιβύων οὕτως ἔχειν μοι δοκέει.

LXXVII. Περὶ δὲ τῶν ἐν δεξιῇ τοῦ ἡλίου τῶν ἀνατολέων τῶν θερινῶν μέχρι Μαιώτι-

ment, & que les hommes convertiſſent en fruits doux, en les tranſplantant & en les cultivant pour leur uſage. Le bétail y réuſſit mieux que par-tout ailleurs; il eſt très-fécond & très-facile à élever. Les hommes ont de l'embonpoint; ils ſe diſtinguent par leur beauté, par une taille avantageuſe, & ſe reſſemblent de forme & de ſtature.

LXXVI. La température de ce pays, vu la nature des ſaiſons qui n'éprouvent point des variations immodérées, doit approcher le plus de la température du printemps. Mais il eſt impoſſible que dans un tel pays les hommes ſoient courageux & vifs, qu'ils ſupportent le travail & la fatigue..... Tout [juſqu'aux animaux] y eſt néceſſairement dominé par l'attrait du plaiſir, au point qu'ils ne font aucune diſtinction d'eſpece ni de ſexe [quand il s'agit de ſatisfaire les déſirs de la nature]; & de là vient qu'on y voit des formes ſi variées parmi les bêtes ſauvages. . . . Voilà ce que je croyois devoir obſerver concernant les habitans de l'Egypte & de la Libye.

LXXVII. Il n'en eſt pas de même des peuples ſitués à la droite du levant d'été, & qui

δος λίμνης (οὗτος γὰρ οὖρος τῆς Εὐρώπης καὶ τῆς Ἀσίης), ὧδε ἔχει περὶ αὐτέων. τὰ (δὲ) ἔθνεα ταῦτα (ταύτῃ) διάφορα αὐτὰ ἑωϋτέων μᾶλλόν ἐστι τῶν προδιηγημένων, διὰ τὰς μεταβολὰς τῶν ὡρέων καὶ τῆς χώρης τὴν φύσιν.

LXXVIII. Ἔχει δὲ καὶ κατὰ τὴν γῆν ὁμοίως, ὥσπερ καὶ κατὰ τοὺς (ἄλλους) ἀνθρώπους. ὅκου γὰρ αἱ ὧραι μεγίστας μεταβολὰς ποιέονται καὶ πυκνοτάτας, ἐκεῖ καὶ ἡ χώρη ἀγριωτάτη καὶ ἀνωμαλωτάτη ἐστί· καὶ εὑρήσεις οὔρεά τε πλεῖστα καὶ δασέα, καὶ πεδία, καὶ λειμῶνας ἐόντας. ὅκου δὲ αἱ ὧραι μὴ μεγάλα ἀλλάσσουσι, ἐκείνη ἡ χώρη ὁμαλωτάτη ἐστί.

LXXIX. Οὕτω δὲ ἔχει καὶ περὶ τῶν ἀνθρώπων, εἴτις βούλεται ἐνθυμέεσθαι. εἰσὶ γὰρ φύσιες, αἱ μὲν οὔρεσι ἐοικυῖαι δενδρώδεσί τε καὶ ἐπύδροισι, αἱ δὲ λεπτοῖσί τε καὶ ἀνύδροισι, αἱ δὲ λειμακεστέροισί τε καὶ ἑλώδεσι, αἱ δὲ πεδίῳ τε καὶ ψιλῇ καὶ ξηρῇ γῇ. αἱ γὰρ ὧραι αἱ μεταλλάσσουσαι τῆς μορφῆς τὴν φύσιν, εἰσὶ διάφοροι· ἢν δὲ διάφοροι ἔωσι

s'étendent jufqu'au Palus-Méotide, qui fépare l'Afie de l'Europe. Tous ces peuples font plus variés, & fe reffemblent moins que ceux dont je viens de parler; ce qui vient des variations de leurs faifons, & de la nature du pays qu'ils habitent.

LXXVIII. Il en eft de la différence de la nature des pays comme de celle des hommes : par-tout où les faifons éprouvent des changemens auffi confidérables que fréquens, le fol eft extrêmement fauvage & inégal; on n'y voit que des plaines & des prairies entrecoupées par quantité de montagnes couvertes de forêts. Dans les pays, au contraire, où ces changemens ne font point confidérables, le fol eft très-uni.

LXXIX. La même chofe s'obferve chez les hommes, fi l'on veut y faire attention : les uns font d'une nature analogue à des pays montueux, couverts de bois, & humides; les autres à des terres feches & légeres; ceux-ci reffemblent à des fols marécageux & couverts de prairies, & ceux-là à des plaines nues & arides. C'eft que les faifons, qui modifient la forme & la nature de

μέγα σφέων αὐτέων, διαφοραὶ καὶ πλείονες γίγνονται τοῖσι εἴδεσι.

LXXX. Καὶ ὁκόσα μὲν ὀλίγον διαφέρει τῶν ἐθνέων, παραλείψω· ὁκόσα δὲ μεγάλα ἢ φύσι, ἢ νόμῳ, ἐρέω περὶ αὐτέων, ὡς ἔχει. καὶ πρωτον περὶ τῶν Μακροκεφάλων· τουτέων γὰρ οὐκ ἔστι ἄλλο ἔθνος ὁμοίως τὰς κεφαλὰς ἔχον οὐδέν. τὴν μὲν γὰρ ἀρχὴν ὁ νόμος αἰτιώτατος ἐγένετο τοῦ μήκεος τῆς κεφαλῆς, νῦν δὲ καὶ ἡ φύσις ξυμβάλλεται τῷ νόμῳ· τοὺς γὰρ μακροτάτην ἔχοντας τὴν κεφαλὴν γενναιοτάτους ἡγέονται. ἔχει δὲ περὶ νόμου ὧδε.

LXXXI. Τὸ παιδίον ὁκόταν γένηται τάχιστα, τὴν κεφαλὴν αὐτέου ἔτι ἁπαλὴν ἐοῦσαν μαλακοῦ ἐόντος, ἀναπλήσσουσι τῇσι χερσὶ, καὶ ἀναγκάζουσι ἐς τὸ μῆκος αὔξεσθαι, δέσματα προσφέροντες καὶ τεχνήματα ἐπιτήδεα, ὑπ᾽ ὧν τὸ μὲν σφαιροειδὲς τῆς κεφαλῆς κακοῦται, τὸ δὲ μῆκος αὔξεται. οὕτω την ἀρχὴν ὁ νόμος κατειργάσατο, ὥστε ὑπὸ βίης

l'espece

l'espece humaine different entre elles; & plus cette différence est considérable, plus il y a de variations dans la figure des hommes.

LXXX. Je ne parlerai point des peuples chez lesquels cette différence est peu sensible. Je me bornerai à ceux qui présentent des variations frappantes, occasionnées par la nature ou par quelque institution nationale. Je commence par les *Macrocéphales*, ainsi nommés parce qu'ils different de tous les autres peuples par la longueur de leurs têtes. Cette disproportion n'avoit d'abord été chez eux que l'effet d'une coutume; mais à présent la nature y concourt aussi. Cette coutume doit son origine à l'idée de noblesse qu'ils attachent aux longues têtes.

LXXXI. Dès qu'un enfant est mis au monde, & pendant que sa tête est encore tendre, on la façonne avec les mains, on la serre avec des bandages & d'autres machines propres à cet usage, de maniere qu'on la force à s'allonger & à perdre insensiblement sa figure sphérique. Ce ne fut dans le commencement, comme je viens de l'observer, que l'effet de la coutume; mais avec

τοιαύτην τὴν φύσιν γενέσθαι· τοῦ δὲ χρόνου προϊόντος ἐν φύσι ἐγένετο, ὥστε τὸν νόμον μηκέτι ἀναγκάζειν.

LXXXII. Ο γὰρ γόνος πανταχόθεν ἔρχεται, ἀπό τε τῶν ὑγιηρῶν, ὑγιηρὸς τοῦ σώματος, ἀπό τε τῶν νοσερῶν, νοσερός. εἰ οὖν γίγνονται ἔκ τε τῶν φαλακρῶν, φαλακροὶ, καὶ ἐκ γλαυκῶν, γλαυκοὶ, καὶ ἐκ διεστραμμένων, στρεβλοὶ ὡς ἐπὶ τὸ πλῆθος, καὶ περὶ τῆς ἄλλης μορφῆς ὡὐτὸς λόγος, τί κωλύει καὶ ἐκ μακροκεφάλου, μακροκέφαλον γίγνεσθαι; νῦν δὲ ὁμοίως οὐκ ἔτι γίγνονται ἢ πρότερον· ὁ γὰρ νόμος οὐκ ἔτι ἰσχύει διὰ τὴν ἀμελίην τῶν ἀνθρώπων. περὶ μὲν οὖν τουτέων οὕτω μοι δοκέει.

LXXXIII. Περὶ δὲ τῶν ἐν Φάσι, ἡ χώρη ἐκείνη ἑλώδης ἐστὶ, καὶ θερμὴ, καὶ ὑδατεινὴ, καὶ δασείη· ὄμβροι τε αὐτόθι γίγνονται πᾶσαν ὥρην πουλλοί τε καὶ ἰσχυροί. ἥ τε δίαιτα τοῖσι ἀνθρώποισι ἐν τοῖσι ἕλεσί ἐστι, τά τε οἰκή-

le temps la nature s'y étoit tellement pliée qu'elle n'avoit plus beſoin d'être forcée par la coutume.

LXXXII. En effet, la liqueur ſéminale émane de toutes les parties du corps; & doit ſe reſſentir du bon ou mauvais état de ſanté, dans lequel elles ſe trouvent. Or, ſi ceux qui naiſſent de parens chauves, ſont chauves, ceux qui naiſſent de parens à yeux bleus, ont les yeux de la même couleur, & ceux qui naiſſent de parens à yeux louches, ſont louches, & ainſi du reſte; rien n'empêche que des hommes à longue tête, engendrent des enfans à longue tête. Si cela n'arrive plus aujourd'hui chez eux comme autrefois, c'eſt que, cette pratique étant tombée en déſuétude par la négligence des hommes, les têtes ont repris inſenſiblement leur forme naturelle. Voilà quelle eſt, à mon avis, la cauſe de ce phénomene.

LXXXIII. Un autre peuple qui mérite encore notre attention, ce ſont les habitans du Phaſe. Leur pays eſt marécageux, chaud, humide, couvert de bois; & il y tombe dans toutes les ſaiſons des pluies auſſi fortes que fréquentes. Ils paſſent

ματα ξύλινα καὶ καλάμινα ἐν τοῖσι ὕδασι μεμηχανημένα. ὀλίγῃ τε χρέονται [τῇ] βαδίσι, κατὰ τὴν πόλιν καὶ τὸ ἐμπόριον, ἀλλὰ μονοξύλοισι διαπλείουσι ἄνω καὶ κάτω· διώρυγες γὰρ πουλλαί εἰσι. τὰ δὲ ὕδατα, θερμὰ καὶ στάσιμα πίνουσι, ὑπό τε τοῦ ἡλίου σηπόμενα, καὶ ὑπὸ τῶν ὄμβρων ἐπαυξόμενα· αὐτός τε ὁ Φάσις στασιμώτατος πάντων τῶν ποταμῶν καὶ ῥέων ἠπιώτατα. οἵ τε καρποὶ [οἱ] γιγνόμενοι αὐτέοισι, πάντες ἀναλδέες εἰσὶ καὶ τεθηλυσμένοι, καὶ ἀτελέες ὑπὸ πουλυπληθηΐης τοῦ ὕδατος· διὸ καὶ οὐ πεπαίνονται. ἠήρ τε πουλὺς κατέχει τὴν χώρην ἀπὸ τῶν ὑδάτων.

LXXXIV. Διὰ ταύτας δὴ τὰς προφάσιας τὰ εἴδεα ἀπηλλαγμένα τῶν λοιπῶν ἀνθρώπων ἔχουσι οἱ Φασιηνοί. τά τε γὰρ μεγάθεα μεγάλοι, τὰ πάχεά τε ὑπερπαχέες· ἄρθρον τε κατάδηλον οὐδὲν, οὐδὲ φλέψ. τήν τε χροιὴν ὠχρὴν ἔχουσι, ὥσπερ ὑπὸ ἰκτέρου ἐχόμενοι. φθέγγονταί τε βαρύτατον ἀνθρώ-

toute leur vie dans les marais, où ils bâtiſſent au milieu des eaux leurs habitations de bois ou de roſeaux. Ils marchent fort peu, & ſeulement lorſqu'ils vont à la ville ou au marché ; le reſte du temps, ils montent & ils deſcendent les canaux, qui y ſont en grand nombre, dans des nacelles faites d'un ſeul tronc d'arbre. Ils font uſage d'eaux chaudes, ſtagnantes, putréfiées par l'ardeur du ſoleil, & ſans ceſſe alimentées par les pluies. Le Phaſe lui-même eſt dans ſon cours le plus lent de tous les fleuves. C'eſt à cette ſurabondance d'eaux qu'il faut encore attribuer la mauvaiſe qualité de leurs fruits, qui viennent mal, n'ont point de ſaveur, & ne parviennent jamais à une parfaite maturité, ainſi que la quantité de brouillards qui couvrent toujours leur pays.

LXXXIV. C'eſt ſans doute par l'influence de ces mêmes cauſes, que les habitans du Phaſe different des autres hommes. Ils ſont grands & chargés d'un embonpoint ſi exceſſif, qu'on ne leur voit ni veines, ni articulations. Leur teint eſt auſſi jaune que celui des ictériques; & ils ont la voix forte & rude plus que par-tout ailleurs,

πων, τῷ ἠέρι χρεόμενοι οὐ λαμπρῷ, ἀλλὰ χνοώδεϊ τε καὶ διερῷ· πρός τε τὸ ταλαιπωρέειν τὸ σῶμα ἀργότεροι πεφύκασι. αἵ τε ὧραι οὐ πουλὺ μεταλλάσσουσι, οὔτε πρὸς τὸ πνῖγος, οὔτε πρὸς τὸ ψύχος. τά τε πνεύματα [τὰ] πολλὰ νότια, πλὴν αὔτμης μιῆς ἐπιχωρίης· αὕτη δὲ πνέει ἐνίοτε βίαιος καὶ χαλεπὴ, καὶ θερμή· καὶ Κέγχρονα οὐνομάζουσι τοῦτο τὸ πνεῦμα ὁ δὲ βορέης οὐ σφόδρα ἀπικνέεται· ὁκόταν δὲ πνέῃ, ἀσθενὴς καὶ βληχρός. καὶ περὶ μὲν τῆς φύσιος (καὶ) τῆς διαφορῆς, καὶ τῆς μορφῆς τῶν ἐν τῇ Ἀσίῃ καὶ τῇ Εὐρώπῃ οὕτως ἔχει.

LXXXV. Περὶ δὲ τῆς ἀθυμίης τῶν ἀνθρώπων καὶ τῆς ἀνανδρείης, ὅτι ἀπολεμώτεροί εἰσι τῶν Εὐρωπαίων οἱ Ἀσιηνοὶ, καὶ ἡμερώτεροι τὰ ἤθεα, αἱ ὧραι αἴτιαι μάλιστα, οὐ μεγάλας τὰς μεταβολὰς ποιεύμεναι, οὔτε ἐπὶ τὸ θερμὸν, οὔτε ἐπὶ τὸ ψυχρὸν, ἀλλὰ παραπλήσιαι [ἐοῦσαι]. οὐ γὰρ γίγνονται ἐκπλήξιες τῆς γνώμης, οὔτε μετάστασις ἰσχυρὴ τοῦ σώματος, ἀπὸ τῶν εἰκὸς τὴν

à cauſe de l'air humide & couvert de brouillards qu'ils reſpirent. Ils ſont naturellement pareſſeux, & ne peuvent ſupporter la fatigue. Leurs ſaiſons n'éprouvent de grandes variations ni de chaud, ni de froid. Les vents qui y dominent ſont pour l'ordinaire des vents du midi, à l'exception d'un ſeul vent local, qui eſt par fois très-incommode par ſa chaleur, & par l'impétuoſité avec laquelle il ſouffle. Il eſt connu dans le pays ſous le nom de *Cenchron*. Quant à celui du nord, il n'y parvient que rarement; encore y ſouffle-t-il ſans force & ſans vigueur. Telle eſt la différence qui exiſte entre les Aſiatiques & les Européens relativement à la forme & au tempérament.

LXXXV. Si les Aſiatiques ſont puſillanimes, ſans courage, moins belliqueux, & d'un caractere plus doux que les Européens, c'eſt encore dans la nature des ſaiſons qu'il faut en chercher la principale cauſe. Chez les premiers, loin d'éprouver de grandes viciſſitudes, elles ſe reſſemblent preſque, & paſſent du chaud au froid d'une maniere inſenſible. Or, dans une telle température l'ame n'éprouve point ces ſecouſſes vives,

ὀργὴν ἀγριοῦσθαι τε, καὶ τοῦ ἀγνώμονος καὶ θυμοειδέος μετέχειν μᾶλλον ἢ ἐν τῷ αὐτέῳ αἰεὶ ἐόντα· αἱ γὰρ μεταβολαί εἰσι τῶν πάντων, αἵ τε ἐγείρουσι τὴν γνώμην τῶν ἀνθρώπων, καὶ οὐκ ἐῶσι ἀτρεμίζειν.

LXXXVI. Διὰ ταύτας ἐμοὶ δοκέει τὰς προφάσιας ἄναλκες εἶναι τὸ γένος τὸ Ἀσιηνὸν, καὶ προσέτι διὰ τοὺς νόμους. τῆς γὰρ Ἀσίης τὰ πολλὰ βασιλεύεται· ὅκου δὲ μὴ αὐτοὶ ἑωϋτέων εἰσὶ καρτεροὶ ὤνθρωποι, μηδὲ αὐτόνομοι, ἀλλὰ δεσπόζονται, οὐ περὶ τουτέου αὐτέοισι ὁ λόγος ἐστὶ, ὅκως τὰ πολέμια ἀσκήσωσι, ἀλλ' ὅκως μὴ δόξωσι μάχιμοι εἶναι· οἱ γὰρ κίνδυνοι οὐκ ὁμοῖοί εἰσι.

LXXXVII. Τοὺς μὲν γὰρ στρατεύεσθαι εἰκὸς καὶ ταλαιπωρέειν, καὶ ἀποθνήσκειν ἐξ ἀναγκαίης ὑπὲρ τῶν δεσποτέων, ἄπο τε παι-

ni

ni le corps ces changemens violens, qui impriment naturellement à l'homme un caractère plus farouche, plus indocile & plus fougueux, que s'il vivoit dans une température toujours égale; car ce sont les passages rapides d'un extrême à l'autre, qui éveillent les esprits de l'homme, & l'arrachent à son état d'inertie & d'insouciance.

LXXXVI. Je pense que c'est au défaut de pareils changemens qu'il faut attribuer la pusillanimité des Asiatiques, & ensuite à la nature des loix, auxquelles ils sont soumis. La plus grande partie de l'Asie est gouvernée par des rois: & par-tout où les hommes ne sont ni maîtres de leurs personnes, ni gouvernés par leurs propres loix, mais soumis à des despotes, bien loin de s'occuper du métier des armes, ils ont grand soin de ne point passer pour guerriers; & cela par la raison que les dangers n'y sont pas également partagés.

LXXXVII. Les sujets sont contraints d'aller à la guerre, d'en supporter toutes les peines, & de mourir même pour leurs maîtres, loin de leurs

δίων καὶ γυναικὸς ἐόντας. καὶ τῶν λοιπῶν φίλων· καὶ ὁκόσα μὲν ἂν χρηστὰ καὶ ἀνδρήϊα ἐργάσωνται, οἱ δεσπόται ἀπ' αὐτέων αὔξονταί τε καὶ ἐκφύονται, τοὺς δὲ κινδύνους καὶ θανάτους αὐτοὶ καρποῦνται. ἔτι δὲ πρὸς τουτέοισι τῶν τοιουτέων ἀνθρώπων ἀναγκαίη ἐρημοῦσθαι τὴν γῆν ὑπό τε πολεμίων καὶ ἀργίης, ὥστε, καὶ εἴτις φύσι πέφυκε ἀνδρήϊος καὶ εὔψυχος, ἀποτρέπεσθαι τὴν γνώμην ὑπὸ τῶν νόμων.

LXXXVIII. Μέγα δὲ τεκμήριον τουτέων, ὁκόσοι γὰρ ἐν τῇ Ἀσίῃ Ἕλληνες ἢ Βάρβαροι μὴ δεσπόζονται, ἀλλ' αὐτόνομοί εἰσι, καὶ ἑωϋτέοισι ταλαιπωρεῦσι, οὗτοι μαχιμώτατοί εἰσι πάντων· τοὺς γὰρ κινδύνους ἑωϋτέων πέρι κινδυνεύουσι, καὶ τῆς ἀνδρηΐης αὐτέοι τὰ ἆθλα φέρονται, καὶ τῆς δειλίης τὴν ζημίην ὡσαύτως. Εὑρήσεις δὲ καὶ τοὺς Ἀσιηνοὺς διαφέροντας αὐτοὺς ἑωϋτέων, καὶ τοὺς μὲν βελτίονας, τοὺς δὲ φαυλοτέρους ἐόντας· τουτέων δὲ αἱ μεταβολαὶ αἴτιαι τῶν ὡρέων, ὥσπερ μοι εἴρηται ἐν τοῖσι προτέ-

enfans, de leurs femmes, de leurs amis. Leurs exploits ne servent qu'à augmenter & à propager la puissance de leurs despotes; les dangers & la mort sont le seul fruit qu'ils recueillent de leur bravoure. Ajoutez à cela, qu'ils sont nécessairement exposés à voir leurs champs se changer en déserts, soit par les dévastations des ennemis, soit par la cessation des travaux; de maniere que quand même il se trouveroit parmi eux des gens braves & courageux, la nature de leurs loix doit les détourner de l'idée d'employer leur courage.

LXXXVIII. Une grande preuve de ce que j'avance, c'est qu'en Asie même tous ceux des Grecs & des Barbares qui se gouvernent par leurs propres loix, sans être soumis à des despotes, & qui par conséquent travaillent pour eux-mêmes, sont les hommes les plus belliqueux de tous. C'est qu'ils ne s'exposent que pour eux-mêmes, & que ce sont eux qui reçoivent le prix de leur courage, ou qui portent la peine de leur lâcheté. Au reste, vous trouverez que les Asiatiques même [soumis à des rois] different entre eux par le plus ou moins de courage; & cette

ροισι. καὶ περὶ μὲν τῶν ἐν τῇ Ἀσίῃ οὕτως ἔχει.

# VI.

LXXXIX. Ἐν δὲ τῇ Εὐρώπῃ ἐστὶ ἔθνος Σκυθικὸν, ὃ περὶ τὴν λίμνην οἰκέει τὴν Μαιῶτιν, διαφέρον τῶν ἐθνέων τῶν ἄλλων· Σαυρομάται [τε] καλεῦνται. τουτέων αἱ γυναῖκες ἱππάζονταί τε καὶ τοξεύουσι, καὶ ἀκοντίζουσι ἀπὸ τῶν ἵππων, καὶ μάχονται τοῖσι πολεμίοισι, ἕως ἂν παρθένοι ἔωσι. οὐκ ἀποπαρθενεύονται δὲ μέχρις ἂν τῶν πολεμίων τρεῖς ἀποκτείνωσι· καὶ οὐ πρότερον ξυνοικέουσι, ἤπερ τὰ ἱρὰ θῦσαι τὰ ἐν τῷ νόμῳ. ἣ δ᾽ ἂν ἄνδρα ἑωϋτῇ ἄρηται, παύεται ἱππαζομένη, ἕως ἂν μιν ἀναγκαίη καταλάβῃ παγκοίνου στρατιῆς.

XC. Τὸν δεξιὸν δὲ μαζὸν οὐκ ἔχουσι· παιδίοισι γὰρ ἐοῦσι ἔτι νηπίοισι αἱ μητέρες χάλκεον τετεχνημένον ἐπ᾽ αὐτέῳ τουτέῳ διά-

différence tient aux changemens des saisons, ainsi que je l'ai déjà dit. Voilà ce que j'avois à observer sur l'Asie.

## CHAPITRE VI.

### *De l'Europe.*

LXXXIX. Pour ce qui regarde l'Europe, il y existe une nation Scythe, différente des autres nations. Elle est connue sous le nom de *Sauromates ;* & elle habite autour du Palus-Méotide. Les femmes montent à cheval, tirent de l'arc, lancent le javelot de dessus le cheval, & se battent contre les ennemis tant qu'elles sont filles. Elles ne se marient point, si elles n'ont tué trois ennemis; & ne vont point habiter avec leurs maris avant que d'avoir offert le sacrifice prescrit par la loi. Dès qu'une fille est mariée, elle cesse d'aller à cheval, à moins qu'une expédition générale ne l'oblige à marcher avec tout le corps de la nation.

XC. Ces femmes n'ont point la mammelle droite, parce que pendant leur enfance les meres ont soin de la brûler, en y appliquant après

πυρὸν ποιέουσαι, πρὸς τὸν μαζὸν τιθέασι τὸν δεξιὸν, καὶ ἐπικαίεται, ὥστε τὴν αὔξησιν φθείρεσθαι, ἐς δὲ τὸν δεξιὸν ὦμον καὶ βραχίονα πᾶσαν τὴν ἰσχὺν καὶ τὸ πλῆθος ἐκδιδόναι.

XCI. Περὶ δὲ τῶν λοιπῶν Σκυθέων τῆς μορφῆς, ὅτι αὐτοὶ ἑωϋτοῖσι ἐοίκασι, καὶ οὐδαμῶς ἄλλοισι, ὡϋτὸς λόγος καὶ περὶ τῶν Αἰγυπτίων· πλὴν ὅτι οἱ μὲν ὑπὸ τοῦ θερμοῦ εἰσι βεβιασμένοι, οἱ δὲ ὑπὸ τοῦ ψυχροῦ.

XCII. Ἡ δὲ Σκυθέων ἐρημίη καλευμένη, πεδιάς ἐστι, καὶ λειμακώδης, καὶ ψιλὴ, καὶ ἔνυδρος μετρίως· ποταμοὶ γάρ εἰσι μεγάλοι, οἳ ἐξοχετεύουσι τὸ ὕδωρ ἐκ τῶν πεδίων.

XCIII. Ἐνταῦθα καὶ οἱ Σκῦθαι διαιτεῦνται· Νομάδες δὲ καλεῦνται, ὅτι οὐκ ἔστι [σφι] οἰκήματα, ἀλλ' ἐν ἁμάξῃσι οἰκεῦσι. αἱ δὲ ἅμαξαί εἰσι, αἱ μὲν ἐλάχισται, τετράκυκλοι, αἱ δὲ, ἑξάκυκλοι. αὗται δὲ πί-

l'avoir fortement chauffée une machine de fer fabriquée à cet effet en forme de mammelle. Cette opération en empêche l'accroissement, & fait que toute la force se porte avec le surplus des humeurs à l'épaule & au bras du même côté.

XCI. Quant à l'uniformité des traits qu'on observe chez les autres Scythes, aussi ressemblans entr'eux qu'ils different des autres peuples, ce phénomene leur est commun avec les Egyptiens, & tient à la même cause; si ce n'est que ceux-ci sont accablés par une excessive chaleur, & ceux-là par un froid rigoureux.

XCII. Ce qu'on appelle *le désert de la Scythie* est une plaine élevée & couverte de pâturages, sans être excessivement humide; car elle est arrosée par de grands fleuves, qui, dans leur cours, entraînent les eaux superflues.

XCIII. C'est dans cette plaine que se tiennent les Scythes appelés *Nomades*. On leur a donné ce nom, parce qu'ils n'ont point des demeures fixes, & qu'ils habitent des chariots à six, ou

λοισι περιπεφραγμέναι. εἰσὶ δὲ καὶ τετεχνασμέναι ὥσπερ οἰκήματα, τὰ μὲν διπλᾶ, τὰ δὲ τριπλᾶ· ταῦτα δὲ καὶ στεγνὰ πρὸς ὕδωρ, καὶ πρὸς χιόνα, καὶ πρὸς τὰ πνεύματα. τὰς δὲ ἁμάξας ἕλκουσι ζεύγεα, τὰς μὲν δύο, τὰς δὲ τρία βοῶν κέρως ἄτερ· οὐ γὰρ ἔχουσι κέρατα ὑπὸ ψύχεος.

XCIV. Ἐν ταύτῃσι μὲν οὖν τῇσι ἁμάξῃσι αἱ γυναῖκες διαιτεῦνται ξὺν τοῖσι παιδίοισι. αὐτοὶ δ' ἐπ' ἵππων ὀχεῦνται οἱ ἄνδρες· ἕπονται δὲ αὐτέοισι καὶ τὰ πρόβατα [τὰ] ἐόντα, καὶ αἱ βόες, καὶ οἱ ἵπποι. μένουσι δ' ἐν τῷ αὐτέῳ τοσοῦτον χρόνον, ὅσον ἂν ἀπόχρη αὐτέοισι τοῖσι κτήνεσι ὁ χόρτος· ὁκόταν δὲ μηκέτι, ἐς ἑτέρην χώρην μετέρχονται. αὐτοὶ δ' ἐσθίουσι κρέα ἑφθὰ, καὶ πίνουσι γάλα ἵππων, καὶ ἱππάκην τρώγουσι· τοῦτο δ' ἐστὶ τυρὸς ἵππων. τὰ μὲν ἐς τὴν δίαιταν αὐτέων οὕτως ἔχει. καὶ τοὺς νόμους.

XCV. Περὶ δὲ τῶν ὡρέων, καὶ της μορφῆς, ὅτι πουλὺ ἀπήλλακται τῶν λοιπῶν ἀνθρώπων τὸ Σκυθικὸν γένος, καὶ ἔοικε αὐτὸ ἑωϋτέῳ, ὥσπερ τὸ Αἰγύπτιον, καὶ ἥκιστα

tout

tout au moins à quatre roues, fermés tout au tour avec du feutre, & conſtruits en forme de maiſons. Quelques-uns ſont diviſés en deux, d'autres,en trois chambres, & ſont impénétrables à la pluie, à la neige & aux vents. Ces chariots ſont traînés par deux ou trois paires de bœufs, qui n'ont point de cornes à cauſe du froid exceſſif.

XCIV. Il n'y a que les femmes & les enfans qui les habitent; les hommes les accompagnent à cheval, ſuivis de leurs troupeaux & de leurs haras. Ils ne quittent un endroit pour ſe tranſporter dans un autre, qu'après que leur bétail a conſommé tout le fourrage qui s'y trouve. Ils mangent des viandes cuites, & boivent du lait de jument, dont ils font auſſi une eſpece de fromage, qu'ils appellent *hippace*. Telles ſont les coutumes & la maniere de vivre des Scythes.

XCV. Pour ce qui eſt de la température des ſaiſons de la Scythie, de l'uniformité des traits de ſes habitans (qui, comme les Egyptiens, ſe reſſemblent autant entr'eux qu'ils different des

πουλύγονόν ἐστι, καὶ ἡ χώρη ἐλάχιστα θηρία τρέφει κατὰ μέγαθος καὶ πλῆθος. κέεται γὰρ ὑπ' αὐτῇσι τῇσι ἄρκτοισι, καὶ τοῖσι οὔρεσι τοῖσι Ῥιπαίοισι, ὅθεν ὁ βορέης πνέει. ὅ τε ἥλιος τελευτῶν ἐγγύτατα γίγνεται, ὁκόταν ἐπὶ τὰς θερινὰς ἔλθῃ περιόδους, καὶ τότε ὀλίγον χρόνον θερμαίνει· καὶ οὐ σφόδρα τὰ εὔδια πνεύματα τὰ ἀπὸ τῶν θερμῶν πνέοντα ἀπικνέεται, εἰ μὴ ὀλιγάκις καὶ ἀσθενέα.

XCVI. Ἀλλ' ἀπὸ τῶν ἄρκτων αἰεὶ πνέουσι πνεύματα ψυχρὰ, ἀπό τε χιόνος, καὶ κρυστάλλων, καὶ ὑδάτων πουλλῶν· οὐδέκοτε δὲ τὰ οὔρεα ἐκλείπει· ὑπὸ τουτέων δὲ δυσοίκητά ἐστι. ἠὴρ τε κατέχει πουλὺς τῆς ἡμέρης τὰ πεδία, καὶ ἐν τοίτοισι διαιτεῦνται· ὥστε τὸν μὲν χειμῶνα αἰεὶ εἶναι, τὸ δὲ θέρος ὀλίγας ἡμέρας, καὶ ταύτας μὴ λίην· μετέωρα γὰρ τὰ πεδία καὶ ψιλὰ, καὶ οὐκ ἐστεφάνωνται οὔρεσι, ἀλλ' ἀνάντεα ἀπὸ τῶν ἄρκτων αὐτόθι.

autres peuples), du peu de fécondité des hommes ainſi que des animaux, qui y ſont plus rares & plus petits qu'ailleurs, [on doit les attribuer aux cauſes ſuivantes]. La Scythie eſt ſituée préciſément ſous l'Ourſe & ſous les monts Riphées, d'où ſouffle le vent du nord. Le ſoleil n'approche d'elle qu'au ſolſtice d'été, encore ne la chauffe-t-il que pour peu de temps. Les vents chauds qui ſoufflent des régions chaudes, n'y parviennent que rarement, & qu'après avoir perdu leur force.

XCVI. Les vents froids & ſeptentrionaux y ſouflent conſtamment. Ils viennent des montagnes toujours couvertes de neiges & de glaces, & preſque inhabitables à cauſe de l'exceſſive humidité qui y regne. Les plaines ſont pendant le jour couvertes de brouillards épais; de ſorte que ceux qui les habitent, vivent dans l'humidité & dans un hiver perpétuel, n'ayant que quelques jours d'été, qui ne ſont pas même aſſez chauds. Car ce ſont de hautes plaines nues, qui commencent près de l'Ourſe, & ſe prolongent en s'élevant de plus en plus, ſans être couronnées de montagnes.

XCVII. Καὶ τὰ θηρία οὐ γίγνεται μεγάλα, ἀλλ' οἷά τέ ἐστι ὑπὸ γῆν σκεπάζεσθαι· ὁ γὰρ χειμὼν κωλύει καὶ τῆς γῆς ἡ ψιλότης, [καὶ] ὅτι οὐκ ἔστι ἀλέη, οὐδὲ σκέπη. αἱ γὰρ μεταβολαὶ τῶν ὡρέων οὐκ εἰσὶ μεγάλαι οὐδὲ ἰσχυραὶ, ἀλλ' ὁμοῖαι καὶ ὀλίγον μεταλλάσσουσαι. διότι καὶ τὰ εἴδεα ὁμοῖοι αὐτοὶ ἑωϋτέοισί εἰσι, σίτῳ τε χρεόμενοι αἰεὶ ὁμοίῳ, ἐσθῆτι τε τῇ αὐτέῃ, καὶ θέρεος καὶ χειμῶνος, τόν τε ἠέρα ὑδατεινὸν ἕλκοντες καὶ παχὺν, τά τε ὕδατα πίνοντες ἀπὸ χιόνος καὶ παγετῶν, τοῦ τε ταλαιπώρου ἀπεόντος· οὐ γὰρ οἷόν τε τὸ σῶμα ταλαιπωρέεσθαι, οὐδὲ τὴν ψυχὴν, ὅκου μεταβολαὶ μὴ γίγνονται ἰσχυραί.

XCVIII. Διὰ ταύτας τὰς ἀναγκαίας τὰ εἴδεα αὐτέων παχέα ἐστὶ καὶ σαρκώδεα, καὶ ἄναρθρα, καὶ ὑγρὰ, καὶ ἄτονα, αἵ τε κοιλίαι ὑγρόταται πασέων κοιλιέων, αἱ κάτω· οὐ γὰρ οἷόν τε νηδὺν ἀναξηραίνεσθαι ἐν τοιαύτῃ χώρῃ καὶ φύσι, καὶ ὥρης καταστάσι.

XCVII. Les animaux y ſont aſſez petits pour pouvoir ſe mettre à couvert ſous terre. L'hiver perpétuel, qui s'oppoſe à leur accroiſſement, les force à s'y réfugier, pour y chercher contre le froid un abri que la nudité du ſol leur refuſe. Toutes les ſaiſons s'y reſſemblent, & les changemens qu'elles éprouvent, ſont très-peu conſidérables. De-là vient cette uniformité qu'on obſerve dans les traits des Scythes, ainſi que dans le genre de vie qu'ils menent, vêtus & nourris de la même maniere en été qu'en hiver. Ils reſpirent un air épais & humide, & boivent des eaux de neige & de glace. Ils ſont d'ailleurs pareſſeux & peu faits pour le travail; parce que ni le corps, ni l'eſprit ne peuvent ſoutenir la fatigue dans les pays où les ſaiſons n'amenent point des changemens très-ſenſibles.

XCVIII. Tout cela fait néceſſairement que le corps des Scythes eſt tellement chargé d'embonpoint qu'on n'y peut diſtinguer les articulations. Il eſt d'une complexion humide & lâche. Les cavités, ſur-tout celle du bas ventre, ſont pleines d'humeurs; car il n'eſt pas poſſible que dans un climat ainſi conſtitué par rapport aux ſaiſons, & chez des hommes d'un tel tempérament, le ventre ſe deſſeche.

XCIX. Ἀλλὰ διὰ πιμελέα τε καὶ ψιλὴν τὴν σάρκα, τά τε εἴδεα ἔοικε ἀλλήλοισι, τά τε ἔρσενα τοῖσι ἔρσεσι, καὶ τὰ θήλεα τοῖσι θήλεσι· τῶν γὰρ ὡρέων παραπλησίων ἐουσέων, φθοραὶ οὐκ ἐγγίγνονται οὐδὲ κακώσιες ἐν τῇ τοῦ γόνου ξυμπήξι, ἢν μή τινος ἀναγκαίης (βιαίου) τύχῃ ἢ νούσου.

C. Μέγα δὲ τεκμήριον ἐς τὴν ὑγρότητα παρέξομαι, Σκυθέων γὰρ τοὺς πουλλοὺς, ἅπαντας [τ'] ὅσοι νομάδες, εὑρήσεις κεκαυμένους τούς τε ὤμους, καὶ τοὺς βραχίονας, καὶ τοὺς καρποὺς τῶν χειρέων, καὶ τὰ στήθεα, καὶ τὰ ἰσχία, καὶ τὴν ὀσφῦν, δι' ἄλλ' οὐδὲν ἢ διὰ τὴν ὑγρότητα τῆς φύσιος καὶ τὴν μαλακίην. οὐ γὰρ δύνανται οὔτε τοῖσι τόξοισι ξυντείνειν, οὔτε τῷ ἀκοντίῳ ἐμπίπτειν, τῶν ὤμων ὑπὸ ὑγρότητος καὶ ἀτονίης. ὁκόταν δὲ καυθέωσι, ἀναξηραίνεται ἐκ τῶν ἄρθρων τὸ πουλὺ τοῦ ὑγροῦ, καὶ ἐντονώτερα (μᾶλλον) γίγνεται καὶ τροφιμώτερα, καὶ [δι]ηρθρωμένα τὰ σώματα μᾶλλον.

XCIX. Leur complexion grasse jointe au défaut de poil, donne lieu à cette unifomité de figure, & fait que les hommes ressemblent les uns aux autres, de même que les femmes se ressemblent entr'elles. Ajoutez à cela, que les saisons étant à-peu-près de la même température, la liqueur séminale n'éprouve aucune altération au moment de sa concrétion pour la formation du fœtus ; à moins que quelque accident violent ou quelque maladie ne vienne la déranger.

C. Une grande preuve que je puis apporter de l'humidité de leurs corps, c'est que la plupart des Scythes, & en général tous les *Nomades*, appliquent des cauteres aux épaules, aux bras, aux carpes, à la poitrine, aux hanches & aux lombes. Ils n'emploient ce moyen que pour remédier à l'humidité & à la mollesse de leurs corps, si énervés qu'ils ne sauroient bander un arc, ni exécuter le mouvement impétueux de l'épaule au moment de lancer le javelot. Mais leurs articulations une fois débarassées de l'excessive humidité par l'application du feu, la forme de leurs corps devient plus ferme, plus compacte & mieux prononcée.

CI. Ῥοϊκὰ δὲ γίγνεται καὶ πλατέα, πρῶτον μὲν ὅτι οὐ σπαργανοῦνται, ὥσπερ ἐν Αἰγύπτῳ, οὐδὲ νομίζουσι διὰ τὴν ἱππασίην, ὅκως ἂν εὔεδροι ἔωσι, ἔπειτα δὲ διὰ τὴν ἕδρην. τά τε γὰρ ἔρσενα, ἕως ἂν οὐκ οἷά τε ἐπ᾽ ἵππου ὀχέεσθαι, τὸ πουλὺ τοῦ χρόνου κάτηται ἐν τῇ ἁμάξῃ, καὶ βραχὺ τῇ βαδίσι χρέονται διὰ τὰς μεταναστάσιας καὶ περιελάσιας· τὰ δὲ θήλεα θαυμαστὸν οἷον ῥοϊκὰ [καὶ βλαδέα] εἶναι τὰ εἴδεα.

CII. Πυῤῥὸν δὲ τὸ γένος ἐστὶ τὸ Σκυθικὸν διὰ τὸ ψύχος, οὐκ ἐπιγιγνομένου ὀξέος τοῦ ἡλίου· ὑπὸ δὲ τοῦ ψύχεος ἡ λευκότης ἐπικαίεται καὶ γίγνεται πυῤῥή.

CIII. Πουλύγονον δὲ οὐκ οἷόν τε εἶναι φύσιν τοιαύτην· οὔτε γὰρ τῷ ἀνδρὶ ἡ ἐπιθυμίη τῆς μίξιος γίγνεται πουλλὴ, διὰ τὴν ὑγρότητα τῆς φύσιος, καὶ τῆς κοιλίης τὴν μαλθακότητά τε καὶ τὴν ψυχρότητα, ἀπὸ τῶν,

CI.

CI. Ils ſont naturellement d'une complexion lâche & trapus ; premiérement, parce que dans leur enfance ils ne ſont point emmaillotés, non plus que les Egyptiens ; ils n'ont pas même voulu adopter cet uſage, afin qu'ils puiſſent ſe tenir plus aiſément à cheval : enſuite, la vie ſédentaire qu'ils menent, contribue auſſi à favoriſer cette complexion. Les enfans mâles, tant qu'ils ne ſont pas en état de monter à cheval, paſſent la plupart du temps aſſis dans les chariots, & n'ont que fort peu d'occaſions de marcher, à cauſe des migrations continuelles qu'ils font, ſans jamais ſe fixer nulle part ; quant aux femmes, elles ſont prodigieuſement humides & flaſques.

CII. Les Scythes ont en général le teint baſané, parce que chez eux le ſoleil n'agit pas aſſez puiſſamment pour empêcher que le froid ne brûle leur peau & n'en altere la blancheur.

CIII. Des hommes ainſi conſtitués ne peuvent guere être féconds. Les hommes ſont très-peu portés aux plaiſirs de l'amour, à cauſe de leur tempérament humide, de la molleſſe & de la froideur du ventre : diſpoſitions qui doivent natu-

ἥκιστα εἰκὸς εἶναι ἄνδρα οἷόν τε λαγνεύειν, καὶ ἔτι ὑπὸ τῶν ἵππων αἰεὶ κοπτόμενοι ἀσθενέες γίγνονται ἐς τὴν μίξιν. τοῖσι μὲν ἀνδράσι αὗται αἱ προφάσιες γίγνονται.

CIV. Τῇσι δὲ γυναιξὶ ἥ τε πιότης της σαρκὸς καὶ ὑγρότης· οὐ γὰρ δύνανται ἔτι ξυναρπάζειν αἱ μῆτραι τὸν γόνον. οὔτε γὰρ ἐπιμήνιος κάθαρσις αὐτέῃσι γίγνεται, ὡς χρεὼν ἐστι, ἀλλ' ὀλίγον καὶ διὰ χρόνου, τό τε στόμα τῶν μητρέων ὑπὸ πιμελῆς ξυγκλῄεται, καὶ οὐκ ὑποδέκεται τὸν γόνον, αὐταί τε ἀταλαίπωροι καὶ πίειραι, καὶ αἱ κοιλίαι ψυχραὶ καὶ μαλακαί. καὶ ὑπὸ τουτέων τῶν ἀναγκαίων οὐ πουλύγονόν ἐστι τὸ γένος τὸ Σκυθικόν.

CV. Μέγα δὲ τεκμήριον αἱ οἰκέτιδες ποιέουσι· οὐ γὰρ φθάνουσι παρὰ ἄνδρα ἀπικνεύμεναι καὶ ἐν γαστρὶ ἴσχουσι, διὰ τὴν ταλαιπωρίην καὶ ἰσχνότητα τῆς σαρκός.

rellement rendre l'homme peu propre aux fonctions de la génération; sans parler de l'équitation continuelle qui les énerve. Telles sont les causes qui ôtent aux hommes les forces nécessaires pour remplir les devoirs de leur sexe.

CIV. Les femmes, de leur côté, ont le corps trop gras & trop humide pour que la matrice puisse saisir la liqueur séminale. Leurs évacuations menstruelles n'observent aucune regle; elles sont en petite quantité, & ne reviennent que par de longs intervalles. La graisse leur bouche l'orifice de la matrice, & les empêche de concevoir. Ajoutez à cela l'aversion qu'elles ont pour le travail, ainsi que la mollesse & la froideur de leur ventre. Toutes ces causes réunies doivent nécessairement rendre les Scythes peu féconds.

CV. Une grande preuve de ce que je viens d'avancer au sujet de leurs femmes, c'est le contraste qu'on observe entr'elles & leurs esclaves femelles. Celles-ci n'ont pas plutôt eu commerce avec un homme, qu'elles en deviennent grosses; & cela, parce qu'elles travaillent, & qu'elles sont plus maigres que leurs maîtresses.

CVI. Ἔτι τε πρὸς τουτέοισι εὐνουχίαι γίγνονται (οἱ) πλεῖστοι ἐν Σκύθῃσι, καὶ γυναικήϊα ἐργάζονται (καὶ) ὡς αἱ γυναῖκες, διαλέγονταί τε ὁμοίως· καλεῦνταί τε οἱ τοιοῦτοι ἀνανδριεῖς. οἱ μὲν οὖν ἐπιχώριοι τὴν αἰτίην προστιθέασι θεῷ, καὶ σέβονται τουτέους τοὺς ἀνθρώπους καὶ προσκυνέουσι, δεδοικότες περὶ ἑωϋτέων ἕκαστοι.

CVII. Ἐμοὶ δὲ καὶ αὐτέῳ δοκέει ταῦτα τὰ πάθεα θεῖα εἶναι, καὶ τἄλλα πάντα, καὶ οὐδὲν ἕτερον ἑτέρου θειότερον, οὐδὲ ἀνθρωπινώτερον, ἀλλὰ πάντα [ὁμοῖα καὶ πάντα] θεῖα· ἕκαστον δὲ ἔχει φύσιν [ἰδίην] τῶν τοιουτέων, καὶ οὐδὲν ἄνευ φύσιος γίγνεται. καὶ τοῦτο τὸ πάθος, ὥς μοι δοκέει γίγνεσθαι, φράσω.

CVIII. Ὑπὸ τῆς ἱππασίης αὐτέους κέδματα λαμβάνει, ἅτε αἰεὶ κρεμαμένων ἀπὸ τῶν ἵππων τοῖν ποδοῖν· ἔπειτα ἀποχωλοῦνται καὶ ἕλκονται τὰ ἰσχία, οἳ ἂν σφόδρα νο-

CVI. Une autre obſervation à faire ſur la Scythie, c'eſt qu'on y rencontre beaucoup d'hommes impuiſſans. Ils ſe condamnent aux travaux des femmes, ſe comportent abſolument comme elles, & en imitent même la voix & le langage. On les appelle *efféminés*. Les naturels du pays attribuent la cauſe de ce changement à Dieu; & ils ont une ſi grande vénération pour cette eſpèce d'hommes, qu'ils les adorent, chacun craignant d'être lui-même atteint d'une pareille calamité.

CVII. Quant à moi, je penſe que cette maladie vient de Dieu de même que toutes les autres; & qu'il n'y en a pas de plus divines, ou de plus humaines les unes que les autres. Mais il n'en eſt pas moins vrai que chacune d'elles ſe forme d'après les loix de la nature, & qu'il n'en exiſte aucune qui ne doive ſon origine à des cauſes naturelles. Je vais indiquer celles qui m'ont paru produire la maladie des Scythes.

CVIII. L'habitude d'être à cheval, & d'avoir ſans ceſſe les extrémités inférieures pendantes, leur occaſionne des fluxions chroniques aux articulations. Quand cette maladie s'aggrave, la

σήσωσι. ἰῶνται δὲ σφέας αὐτέους τρόπῳ τοιῷδε. ὁκόταν ἄρχηται ἡ νοῦσος, ὄπισθεν τοῦ ὠτὸς ἑκατέρην φλέβα τάμνουσι· ὅταν δὲ ἀποῤῥυῇ τὸ αἷμα, ὕπνος ἐπιλαμβάνει ὑπὸ ἀσθενίης, καὶ καθεύδουσι· ἔπειτα ἀνεγείρονται, οἱ μέν τινες ὑγιέες ἐόντες, οἱ δ᾽ οὔ. ἐμοὶ μὲν οὖν δοκέει ἐν ταύτῃ τῇ ἰήσι διαφθείρεσθαι ὁ γόνος· εἰσὶ γὰρ παρὰ τὰ ὦτα φλέβες, ἃς ἐάν τις ἐπιτάμῃ, ἄγονοι γίγνονται οἱ ἐπιτμηθέντες· ταύτας τοίνυν μοι δοκέουσι τὰς φλέβας ἐπιτάμνειν.

CIX. Οἱ δὲ μετὰ ταῦτα, ἐπειδὰν ἀπίκωνται παρὰ γυναῖκας, καὶ μὴ οἷοί τε ἔωσι χρέεσθαι σφίσι, τὸ πρῶτον οὐκ ἐνθυμεῦνται, ἀλλ᾽ ἡσυχίην ἔχουσι· ὁκόταν δὲ δὶς καὶ τρὶς καὶ πλεονάκις αὐτέοισι πειρωμένοισι μηδὲν ἀλλοιότερον ἀποβαίνῃ, νομίσαντές τι ἡμαρτηκέναι τῷ Θεῷ, ὃν ἐπαιτιῶνται, ἐνδύονται στολὴν γυναικηΐην, καταγνόντες ἑωϋτέων ἀνανδρηΐην, γυναικίζουσί τε, καὶ ἐργάζονται μετὰ τῶν γυναικῶν ἃ καὶ ἐκεῖναι.

CX. Τοῦτο δὲ πάσχουσι Σκυθέων οἱ

hanche ſe retire, & ils deviennent boiteux. La maniere dont ils ſe traitent au commencement de la maladie, conſiſte à ſe faire ouvrir les deux veines qui ſont derriere les oreilles. Après que le ſang a ceſſé de couler, la foibleſſe les aſſoupit & les endort. A leur réveil, quelques-uns ſe trouvent guéris; d'autres n'en éprouvent aucun ſoulagement. Je préſume que c'eſt juſtement ce remede qui dépouille la liqueur ſéminale de ſa vertu prolifique; car il paroît qu'ils coupent préciſément les veines voiſines des oreilles, dont l'ouverture rend les hommes impuiſſans.

CIX. Si enſuite, voulant avoir commerce avec des femmes, ils ne peuvent en venir à bout, ils reſtent d'abord tranquilles, & ne s'en inquietent point; mais ſi après pluſieurs autres tentatives ils ne réuſſiſſent pas mieux que la premiere fois, alors, regardant cet accident comme une peine infligée par la Divinité, qu'ils s'imaginent avoir offenſée, ils ſe déclarent impuiſſans, prennent les habits & les goûts des femmes, & s'occupent avec elles des mêmes ouvrages.

CX. Cependant cette maladie n'attaque que

πλούσιοι, οὐκ οἱ κάκιστοι, ἀλλ' οἱ εὐγενέστατοι καὶ ἰσχὺν πλείστην κεκτημένοι, διὰ τὴν ἱππασίην. οἱ δὲ πένητες, ἧσσον· οὐ γὰρ ἱππάζονται.

CXI. Καίτοι ἐχρῆν, ἐπεὶ θειότερον τοῦτο τὸ νόσευμα τῶν λοιπῶν ἐστι, οὐ τοῖσι γενναιοτάτοισι τῶν Σκυθέων καὶ τοῖσι πλουσιωτάτοισι προσπίπτειν μούνοισι, ἀλλὰ τοῖσι ἅπασι ὁμοίως· καὶ μᾶλλον τοῖσι ὀλίγα κεκτημένοισι, εἰ δὴ τιμώμενοι χαίρουσι οἱ θεοὶ καὶ θαυμαζόμενοι ὑπ' ἀνθρώπων, καὶ ἀντὶ τουτέων χάριτας ἀποδιδόασι. εἰκὸς γὰρ τοὺς μὲν πλουσίους θύειν πουλλὰ τοῖσι θεοῖσι, καὶ ἀνατιθέναι ἀναθήματα, ἐόντων χρημάτων πουλλῶν, καὶ τιμᾷν· τοὺς δὲ πένητας, ἧσσον, διὰ τὸ μὴ ἔχειν, ἔπειτα καὶ ἐπιμεμφομένους ὅτι οὐ διδόασι χρήματα αὐτέοισι· ὥστε τῶν τοιουτέων ἁμαρτιῶν τὰς ζημίας, τοὺς ὀλίγα κεκτημένους φέρειν μᾶλλον, ἢ τοὺς πλουσίους. ἀλλὰ γὰρ, ὥσπερ καὶ πρότερον ἔλεξα, θεῖα μὲν καὶ ταῦτά ἐστι ὁμοίως τοῖσι ἄλλοισι, γίγνεται δὲ κατὰ φύσιν ἕκα-

les

les hommes les plus puiſſans par leur fortune & par leur nobleſſe, préciſément à cauſe de l'équitation continuelle. Les pauvres & ceux de la derniere claſſe du peuple y ſont moins expoſés, par cela même qu'ils ne vont point à cheval.

CXI. Or, ſi elle venoit de Dieu d'une maniere plus directe que les autres maladies, elle ne devroit pas être excluſivement affectée aux nobles & aux riches : elle devroit attaquer tout le monde indiſtinctement ; ou, pour mieux dire, elle devroit attaquer les pauvres plutôt que les riches, s'il eſt vrai que les Dieux voient avec plaiſir les dons que les hommes leur offrent, & qu'ils les en récompenſent. Car il eſt naturel que les riches leur faſſent ſouvent des ſacrifices & des offrandes, & qu'ils les honorent de différentes manieres; au lieu que les pauvres doivent être moins empreſſés de faire cette dépenſe, premiérement, parce qu'ils n'en ont point les moyens; & enſuite, parce que loin d'honorer les Dieux, ils ſe croient en droit de les accuſer d'être les auteurs de leur miſere. Ainſi, la punition de pareilles offenſes devroit plutôt tomber ſur eux que ſur

στα. καὶ ἡ τοιαύτη νοῦσος ἀπὸ τοιαύτης προφάσιος τοῖσι Σκύθῃσι γίγνεται, οἵην εἴρηκα.

CXII. Ἔχει δὲ καὶ κατὰ τοὺς λοιποὺς ἀνθρώπους ὁμοίως· ὅκου γὰρ ἱππάζονται μάλιστα καὶ πυκνότατα, ἐκεῖ πλεῖστοι ὑπὸ κεδμάτων καὶ ἰσχιάδων, καὶ ποδαγριῶν ἁλίσκονται, καὶ λαγνεύειν κάκιστοί εἰσι.

CXIII. Ταῦτα δὲ τοῖσί τε Σκύθῃσι πρόσεστι, καὶ εὐνουχοειδέσταοί εἰσι ἀνθρώπων διὰ [ταύτας] τὰς προφάσιας, καὶ ὅτι ἀναξυρίδας ἔχουσι αἰεὶ, καὶ εἰσὶ ἐπὶ τῶν ἵππων τὸ πλεῖστον τοῦ χρόνου, ὥστε μήτε [τῇ] χειρὶ ἅπτεσθαι τοῦ αἰδοίου, ὑπό τε τοῦ ψύχεος καὶ τοῦ κόπου ἐπιλήθεσθαι τοῦ ἱμέρου καὶ τῆς μίξιος, καὶ μηδὲν παρακινέειν πρότερον ἢ ἀνδρωθῆναι. περὶ μὲν οὖν τῶν Σκυθέων οὕτως ἔχει τοῦ γένεος.

les riches. Mais, comme je l'ai déja obſervé, cette maladie dépend des Dieux comme toutes les autres. Comme elles auſſi, elle doit ſa naiſſance à une cauſe naturelle; & c'eſt celle que je viens d'aſſigner.

CXII. Et ce n'eſt pas ſeulement chez les Scythes que l'équitation produit ces maux. Partout où cet exercice eſt une occupation journaliere, on trouve beaucoup de perſonnes ſujettes aux fluxions chroniques des articulations, à la ſciatique, à la podagre, & inhabiles aux plaiſirs de l'amour.

CXIII. Ces maux, qui affligent les Scythes, & qui les aſſimilent d'une maniere particuliere aux eunuques, doivent leur origine à la même cauſe; je veux dire à l'uſage d'aller la plupart du temps à cheval: enſuite, à celui de porter toujours des culottes; ce qui fait qu'ils ne portent pas même la main aux parties naturelles. Ajoutez à cela, que le froid & la fatigue diſtraient abſolument leur eſprit du déſir de l'union des ſexes; de ſorte qu'ils ne ſe hazardent à rien tenter, qu'ils ne ſoient aſſurés d'avoir recouvré la virilité. Voilà ce que j'avois à dire ſur la nation des Scythes.

CXIV. Τὸ δὲ λοιπὸν γένος τὸ ἐν τῇ Εὐρώπῃ διάφορον αὐτὸ ἑωϋτῷ ἐστὶ καὶ κατὰ τὸ μέγαθος, καὶ κατὰ τὰς μορφὰς, διὰ τὰς μεταλλαγὰς τῶν ὡρέων, ὅτι μεγάλαι γίγνονται καὶ πυκναί· καὶ θάλπεά τε ἰσχυρὰ, καὶ χειμῶνες καρτεροὶ, καὶ ὄμβροι πουλλοὶ, καὶ αὖτις αὐχμοὶ πουλυχρόνιοι, καὶ πνεύματα, ἐξ ὧν μεταβολαὶ πουλλαὶ καὶ παντοδαπαί.

CXV. (Ἀπὸ) τουτέων εἰκὸς αἰσθάνεσθαι καὶ τὴν γένεσιν ἐν τῇ ξυμπήξι τοῦ γόνου, [καὶ ἄλλοτε] ἄλλην καὶ μὴ τῷ αὐτέῳ τὴν αὐτέην γίγνεσθαι ἔν τε τῷ θέρεϊ καὶ τῷ χειμῶνι, μηδὲ ἐν ἐπομβρίῃ καὶ αὐχμῷ. διότι τὰ εἴδεα διηλλάχθαι νομίζω τῶν Εὐρωπαίων μᾶλλον ἢ τῶν Ἀσιηνῶν, καὶ τὰ μεγάθεα διαφορώτατα αὐτὰ ἑωϋτοῖσι εἶναι κατὰ πόλιν ἑκάστην· αἱ γὰρ φθοραὶ πλείονες ἐγγίγνονται τοῦ γόνου ἐν τῇ ξυμπήξι, ἐν τῇσι μεταλλαγῇσι τῶν ὡρέων πυκνῇσι ἐούσῃσι, ἢ ἐν τῇσι παραπλησίῃσι καὶ ὁμοίῃσι.

CXIV. Quant aux autres Européens, ils different les uns des autres de forme & de ftature, à caufe des variations auffi grandes que fréquentes de leurs faifons. Chez eux, des chaleurs exceffives font fuivies de froids rigoureux, & des pluies continuelles font remplacées par des féchereffes très-longues, fans parler des vents qui rendent encore ces variations plus irrégulieres.

CXV. Il n'eft donc pas étonnant que la génération fe reffente de ces viciffitudes, & que la concrétion de la liqueur féminale ne fe faffe pas toujours de la même maniere, mais qu'elle varie fuivant que la conception a lieu en été ou en hiver, dans un temps fec ou dans un temps pluvieux. C'eft à mon avis la caufe qui rend la forme & la ftature des Européens plus variées que celles des Afiatiques; & cette variété s'obferve encore parmi les habitans de chaque ville. La concrétion de la liqueur féminale doit éprouver plus d'altérations dans un climat fujet à des changemens fréquens, que dans celui où la température de chaque faifon eft plus conftante.

CXVI. Περί τε τῶν ἠθέων ὡὔτὸς λόγος. τό τε ἄγριον καὶ τὸ ἄμικλον καὶ τὸ θυμοειδὲς ἐν τῇ τοιαύτῃ φύσι ἐγγίγνεται· αἱ γὰρ ἐκπλήξιες πυκναὶ γιγνόμεναι τῆς γνώμης τὴν ἀγριότητα ἐντιθέασι, τὸ δὲ ἥμερόν τε καὶ ἤπιον ἀμαυροῦσι. διότι εὐψυχοτέρους νομίζω τοὺς τὴν Εὐρώπην οἰκέοντας εἶναι ἢ τοὺς τὴν Ἀσίην. ἐν μὲν γὰρ τῷ αἰεὶ παραπλησίῳ αἱ ῥαθυμίαι ἔνεισι, ἐν δὲ τῷ μεταβαλλομένῳ, αἱ ταλαιπωρίαι τῷ σώματι καὶ τῇ ψυχῇ· καὶ ἀπὸ μὲν ἡσυχίης καὶ ῥαθυμίης ἡ δειλίη αὔξεται, ἀπὸ δὲ τῆς ταλαιπωρίης καὶ των πόνων αἱ ἀνδρίαι.

CXVII. Διὰ τοῦτό εἰσι μαχιμώτεροι οἱ τὴν Εὐρώπην οἰκέοντες, καὶ διὰ τοὺς νόμους, ὅτι οὐ βασιλεύονται ὥσπερ οἱ Ἀσιηνοί. ὅκου γὰρ βασιλεύονται, ἐκεῖ ἀναγκαίη καὶ δειλοτάτους εἶναι, εἴρηται δέ μοι καὶ πρότερον· αἱ γὰρ ψυχαὶ δεδούλωνται, καὶ οὐ βούλονται παρακινδυνεύειν ἑκόντες εἰκῇ ὑπὲρ ἀλλοτρίης δυνάμιος.

CXVI. Ce que je viens d'obferver à l'égard de la forme, peut auffi s'appliquer aux mœurs. Les Européens font d'un naturel fauvage, infociable, fougueux; par la raifon même qu'ils vivent fous un ciel, où l'efprit éprouve fans ceffe de ces fecouffes qui rendent l'homme agrefte, & qui le dépouillent de la douceur & de l'aménité des mœurs. Je les regarde par la même raifon comme plus courageux que les Afiatiques. Une température toujours égale favorife l'indolence: au lieu que dans un climat variable, le corps & l'efprit fe portent volontiers à l'exercice & au travail, qui augmentent le courage, de même que la pareffe & l'inaction infpirent la lâcheté.

CXVII. C'eft fans doute la nature du climat qui rend les Européens plus belliqueux que les Afiatiques; mais la forme du gouvernement y contribue auffi. Les premiers ne font point gouvernés par des rois comme les autres : & j'ai déja obfervé que, par-tout où l'on eft foumis à des rois, on eft néceffairement très-lâche; parce que, quand on a l'ame affervie, on ne fe foucie point d'expofer fans néceffité fa vie pour augmenter la puiffance d'un autre.

CXVIII. Οὗτοι δὲ αὐτόνομοι, ὑπὲρ ἑωϋτῶν γὰρ τοὺς κινδύνους αἱρεῦνται καὶ οὐκ ἄλλων, προθυμεῦνται ἑκόντες, καὶ ἐς τὸ δεινὸν ἔρχονται· τὰ γὰρ ἀριστήϊα τῆς νίκης αὐτοὶ φέρονται. οὕτως οἱ νόμοι οὐκ ἥκιστα τὴν εὐψυχίην ἐργάζονται. τὸ μὲν οὖν ὅλον καὶ τὸ ἅπαν οὕτως ἔχει περί τε τῆς Εὐρώπης καὶ τῆς Ασίης.

CXIX. Ἔνεισι δὲ καὶ ἐν τῇ Εὐρώπῃ φῦλα διάφορα ἕτερα ἑτέροισι, καὶ τὰ μεγάθεα, καὶ τὰς μορφὰς, καὶ τὰς ἀνδρίας· τὰ δὲ διαλλάσσοντα ταυτά ἐστι, ἃ καὶ ἐπὶ τῶν πρότερον εἴρηται, ἔτι δὲ σαφέστερον φράσω.

CXX. Ὁκόσοι μὲν χώρην ὀυρεινήν τε οἰκέουσι καὶ τρηχείην καὶ ὑψηλὴν καὶ ἔνυδρον, καὶ αἱ μεταβολαὶ αὐτέοισι γίγνονται τῶν ὡρέων μέγα διάφοροι, ἐνταῦθα εἰκὸς εἴδεα μεγάλα εἶναι, καὶ πρὸς τὸ ταλαίπωρον καὶ τὸ ἀνδρήϊον εὖ πεφυκότα· καὶ τό τε ἄγριον καὶ τὸ θηριῶδες αἱ τοιαῦται φύσιες οὐκ ἥκιστα ἔχουσι.

CXXI. Ὁκόσοι δὲ κοῖλα χωρία, καὶ λει-

CXVIII. Les Européens, au contraire, gouvernés par leurs propres loix, affrontent d'autant plus volontiers les dangers, qu'ils ne s'y expofent que pour eux-mêmes, & que ce font eux feuls qui recueillent l'honneur & le fruit de leurs victoires. Tant il eft vrai que les loix influent fingulièrement fur le courage. En comparant les Européens avec les Afiatiques, je n'ai parlé que d'une maniere générale.

CXIX. Mais il exifte auffi en Europe des peuples qui different entr'eux pour le courage, comme pour la forme & la ftature; & cette variété tient aux mêmes caufes que j'ai déja affignées, & que je vais éclaircir davantage.

CXX. Tous ceux qui habitent un pays montueux, inégal, élevé & pourvu d'eau, & qui éprouvent des variations de faifons confidérables, doivent naturellement être d'une haute ftature, très-propres à l'exercice & au travail, & pleins de courage. Ils font fur-tout, d'un caractere fauvage & féroce.

CXXI. Ceux, au contraire, qui vivent dans des pays enfoncés, couverts de pâturages &

μακώδεα, καὶ πνιγηρὰ, καὶ τῶν θερμῶν πνευμάτων πλέον μέρος μετέχουσι ἢ τῶν ψυχρῶν, ὕδασί τε χρέονται θερμοῖσι, οὗτοι δὲ μεγάλοι μὲν οὐκ ἂν εἴησαν, οὐδὲ κανονίαι, ἐς εὖρος δὲ πεφυκότες καὶ σαρκώδεες, καὶ μελανότριχες, καὶ αὐτοὶ μέλανες μᾶλλον ἢ λευκότεροι· φλεγματίαι τε ἧσσον ἢ χολώδεες. τὸ δὲ ἀνδρήϊον καὶ τὸ ταλαίπωρον ἐν τῇ ψυχῇ, φύσι μὲν οὐκ ἂν ὁμοίως ἐνείη, νόμος δὲ προσγενόμενος ἀπεργάσοιτ' ἄν. καὶ εἰ μὲν ποταμοὶ ἐνείησαν ἐν τῇ χώρῃ, οἵτινες ἐκ τῆς χώρης ἐξοχετεύουσι τό τε στάσιμον καὶ τὸ ὄμβριον, οὗτοι ἂν ὑγιηροί τε εἴησαν καὶ λαμπροί· εἰ μέντοι ποταμοὶ μὲν μὴ εἴησαν, τὰ δὲ ὕδατα κρηναῖά τε καὶ στάσιμα πίνοιεν καὶ ἑλώδεα, ἀναγκαίη τὰ τοιάδε εἴδεα προγαστρότερα εἶναι καὶ σπληνώδεα.

CXXII. Ὁκόσοι δὲ ὑψηλήν τε οἰκέουσι χώρην, καὶ λείην καὶ ἀνεμώδεα, καὶ ἔνυδρον, [ἐνταῦθα] εἴη ἂν εἴδεα μεγάλα καὶ ἑωϋτοῖσι παραπλήσια· ἀνανδρότεραι δὲ καὶ ἡμερώτεραι τουτέων αἱ γνῶμαι.

tourmentés par des chaleurs étouffantes, qui ſont plus expoſés aux vents chauds qu'aux vents froids, & qui font uſage d'eaux chaudes, ne ſont ni grands, ni bien proportionnés; ils ſont plutôt trapus & chargés de chair. Ils ont les cheveux noirs, & leur teint approche plus du noir que du blanc. Leur tempérament eſt moins phlegmatique que bilieux. Ils ne ſont naturellement ni braves, ni propres au travail; mais ils pourroient devenir l'un & l'autre, s'ils étoient gouvernés par des loix qui les y portaſſent. Au reſte, ils peuvent jouir d'une bonne ſanté & avoir un beau teint, s'il y a dans leur pays des fleuves qui entraînent les eaux dormantes & celles de pluie. Si, au contraire, ils ſont éloignés des fleuves, & qu'ils boivent des eaux ſtagnantes de marais, ou conduites de loin, ils doivent avoir de gros ventres & être ſujets aux affections de la rate.

CXXII. Ceux qui habitent un pays élevé, uni, venteux & humide, ſont ordinairement grands, & ſe reſſemblent entr'eux; mais ils ſont d'un naturel plus doux, & moins braves.

CXXIII. Ὁκόσοι δὲ λεπτά τε καὶ ἄνυδρα, καὶ ψιλὰ, τῇσι δὲ μεταβολῇσι τῶν ὡρέων οὐ εὔκρητα, ἐν ταύτῃ τῇ χώρῃ τὰ εἴδεα εἰκὸς σκληρά τε εἶναι, καὶ ἔντονα, καὶ ξανθότερα ἢ μελάντερα· καὶ τὰ ἤθεα καὶ τὰς ὀργὰς αὐθάδεάς τε καὶ ἰδιογνώμονας. ὅκου γὰρ μεταβολαί εἰσι πυκνόταται τῶν ὡρέων καὶ πλεῖστον διάφοροι αὐταὶ ἑωϋτέῃσι, ἐκεῖ καὶ τὰ εἴδεα, καὶ τὰ ἤθεα, καὶ τὰς φύσιας εὑρήσεις πλεῖστον διαφερούσας.

CXXIV. Μέγισται μὲν οὖν εἰσι αὗται τῆς φύσιος διαλλαγαί· ἔπειτα δὲ καὶ ἡ χώρη, ἐν ᾗ ἄν τις τρέφηται, καὶ τὰ ὕδατα. εὑρήσεις γὰρ ἐπὶ τὸ πλῆθος τῆς χώρης τῇ φύσι ἀκολουθέοντα, καὶ τὰ εἴδεα τῶν ἀνθρώπων καὶ τοὺς τρόπους.

CXXV. Ὅκου μὲν γὰρ ἡ γῆ πίειρα, καὶ μαλθακὴ, καὶ ἔνυδρος, καὶ τὰ ὕδατα κάρτα μετέωρα ἔχουσα, ὥστε θερμὰ εἶναι τοῦ θέρεος, καὶ τοῦ χειμῶνος ψυχρὰ, καὶ τῶν ὡρέων καλῶς κέεται, ἐνταῦθα καὶ οἱ ἄνθρωποι

CXXIII. Ceux qui habitent des terroirs légers, secs & nuds, & où les changemens des saisons ne sont point tempérés, ont l'habitude du corps seche & nerveuse, & le teint plutôt blond que brun. L'arrogance & l'indocilité forment leur caractere. Car, par-tout où les saisons éprouvent fréquemment des variations considérables, on rencontre des hommes bien différens les uns des autres tant pour la forme que pour la constitution morale & physique.

CXXIV. Ces variations dans les saisons sont les causes les plus puissantes de la différente nature des hommes. Vient ensuite la qualité du sol d'où l'on tire sa subsistance, & celle des eaux dont on fait usage. Il est de fait que la constitution physique & morale de l'homme est pour l'ordinaire modifiée par la nature du sol qu'il habite.

CXXV. Par-tout où le sol est gras, mou & humide, où les eaux sont si peu profondes qu'elles sont chaudes en été, & froides en hiver, & où l'on jouit d'une égale température, les hommes sont ordinairement charnus, foibles,

σαρκώδεές εἰσι, καὶ ἄναρθροι, καὶ ὑγροὶ, καὶ ἀταλαίπωροι, καὶ τὴν ψυχὴν κακοὶ ὡς ἐπὶ τὸ πουλύ· τό τε ῥάθυμον καὶ τὸ ὑπνηρόν ἐστι ἐν αὐτέοισι ἰδεῖν· ἔς τε τὰς τέχνας παχέες, καὶ οὐ λεπτοὶ, οὐδὲ ὀξέες.

CXXVI. Ὅκου δ᾽ ἐστὶ ἡ χώρη ψιλή τε καὶ ἀνώχυρος καὶ τρηχείη, καὶ ὑπὸ τοῦ χειμῶνος πιεζομένη, καὶ ὑπὸ τοῦ ἡλίου κεκαυμένη, ἐνταῦθα δὲ σκληφρούς τε, καὶ ἰσχνοὺς, καὶ διηρθρωμένους, καὶ ἐντόνους, καὶ δασέας [ἂν] ἴδοις. τό τε ἐργατικὸν [καὶ] ὀξὺ ἐνεὸν ἐν τῇ φύσι τῇ τοιαύτῃ, καὶ τὸ ἄγρυπνον, τά τε ἤθεα καὶ τὰς ὀργὰς αὐθάδεας καὶ ἰδιογνώμονας, τοῦ τε ἀγρίου μᾶλλον μετέχοντας ἢ τοῦ ἡμέρου, ἔς τε τὰς τέχνας ὀξυτέρους τε καὶ συνετωτέρους, καὶ τὰ πολέμια ἀμείνους. εὑρήσεις [δὲ] καὶ τἄλλα τὰ ἐν τῇ γῇ φυόμενα πάντα, ἀκόλουθα ἐόντα τῇ γῇ.

CXXVII. Αἱ μὲν οὖν ἐναντιώταται φύσιές τε καὶ ἰδέαι ἔχουσι οὕτως· ἀπὸ δὲ τουτέων τεκμαιρόμενος τὰ λοιπὰ ἐνθυμέεσθαι, καὶ οὐχ ἁμαρτήσῃ.

ΤΕΛΟΣ.

moux, pareſſeux & ſans courage. On les voit plongés dans l'indolence, naturellement diſpoſés au ſommeil ; & ils ſont d'un eſprit épais, lourd & peu fait pour l'exercice des arts.

CXXVI. Mais dans un ſol nud, raboteux, qui n'eſt point abrité, qui eſt également accablé par des froids rigoureux & par l'ardeur d'un ſoleil brûlant, les hommes ont le corps ſec, maigre, mieux prononcé, nerveux & velu. Ils ſont extrêmement actifs, vigilans, d'un caractere arrogant, indocile & plutôt ſauvage que doux. Ils ſont d'ailleurs très-intelligens & doués d'un eſprit plus fin pour l'exercice des arts, & d'un plus grand courage pour celui de la guerre. Cette influence du ſol ne ſe borne point aux hommes ; elle a également lieu ſur toutes les productions de la terre.

CXXVII. Voilà quelles ſont les conſtitutions phyſiques & morales les plus oppoſées. En ſuivant les regles & les exemples que j'ai rapportés, on pourra juger du reſte ſans craindre de ſe tromper.

FIN.

# EXPLICATION

## *Des Abréviations employées dans les Variantes.*

---

A. indique le manuſcrit de la bibliotheque nationale, coté 2146.

Ald. indique l'édition des Aldes.

Av. indique la paraphraſe d'Avicenne.

B. indique le manuſcrit de la bibliotheque nationale, coté 2255.

Bac. indique les variantes de Baccius Baldinus.

Bas. indique l'édition des œuvres d'Hippocrate publiée à Bâle par Cornarius.

C. indique la verſion de Calvus.

Cet. indique le mot *les autres*.

Ch. indique l'édition de Chartier.

Cor. indique la verſion de Cornarius.

G. indique le manuſcrit dont Gadaldinus a fait uſage.

Gal. indique les différentes variantes éparſes parmi les œuvres de Galien.

L. indique l'édition de Vander-Linden.

Lal. indique l'édition de Lalemant.

M. indique l'édition de Mackius.

Mar. indique l'édition de Jean Martin.

Mer. indique l'édition de Mercuriali.

Ms. indique le mot *manuſcrit*.

S. indique l'édition de Septalius.

Z. indique l'édition de Zvinger.

On trouvera dans mon diſcours préliminaire (§. 121 & *ſuiv.*) une plus ample notice de tous ces Mſs. & de toutes ces éditions ou verſions.

VARIANTES

# VARIANTES ET CORRECTIONS

## DU TEXTE.

TITRE. Περὶ Ἀέρων, ὑδάτων, τόπων. J'ai ſuivi la leçon de A. & de la plupart des éditeurs. B. porte : περὶ Ἀέρων, ὑδάτων τε καὶ τόπων : & je ne doute point que, vu le fréquent uſage des particules τε καὶ réunies, que l'auteur fait dans tout ce traité, cette derniere leçon ne ſoit la véritable. Quant aux autres leçons plus ou moins étendues, on peut conſulter le *Diſcours préliminaire*, §. 123 & ſuiv.

PARAGRAPHE I. *ligne* 1. ζητέειν. J'ai rétabli l'ioniſme. Les autres liſent : ζητεῖν, quoique deux mots plus loin, ils écrivent : ποιέειν. Pour ne pas être obligé de multiplier ſans néceſſité les variantes, j'avertis ici que je me ſuis cru autoriſé à faire par-tout la même choſe à l'égard des verbes qui ſuivent la conjugaiſon de ποιέω, pour les temps, les nombres & les perſonnes que les Ioniens prononçoient différemment que les autres Grecs : & cela, pour faire diſparoître cette déſagréable bigarrure qui regne dans tous les manuſcrits & dans toutes les éditions, & qui ne doit certainement ſon origine qu'à l'ignorance ou aux diſtractions des copiſtes. Il eſt incroyable combien tous ces exemplaires different entre eux, & combien le même exemplaire varie ſouvent ſur l'orthographe du même mot. Je prie le lecteur, avant de me taxer de témérité, de conſulter, ſur cette variation des manuſcrits & des imprimés, Héringa (*obſerv. crit.* pag. 46-48) ſavant médecin, qui paſſe pour un des meilleurs critiques de ce ſiecle.

L. 4. ἐοίκασι. Les autres : ἐοίκασιν avec le ν que les grammairiens appellent ἐφελκυστικὸν, & qu'on ajoute ordinairement aux troisiemes personnes des verbes, ainsi qu'aux datifs pluriels des noms, des pronoms & des participes, toutes les fois que les mots qui les suivent commencent par une voyelle. Comme les Ioniens aiment à s'en passer, témoin les éditions d'Hérodote & d'Arétée, j'ai pris le parti de retrancher cette lettre par-tout ; d'autant plus qu'on en trouve dans les Mss. quelques exemples, quoiqu'à la vérité beaucoup moins nombreux que ceux des autres ionismes. Cet avertissement me dispensera de revenir sur cet objet dans la suite. Foës, loin de la retrancher, l'ajoute très-souvent mal-à-propos, lors même que les mots qui suivent commencent par une consonne.

*Ibid.* οὐδὲν. Cet. οὐθέν. *Voyez* Maittaire, *Gr. ling. dialect.* p. 2.

L. 5. J'écris πουλὺ avec B. Les Mss. ni les éditions ne sont point constantes dans l'orthographe de ce mot. On y trouve tantôt πολὺ, tantôt la forme ionique πουλύ. J'ai par-tout suivi cette derniere, à quelques endroits près qui m'ont échappé.

*Ibid.* Je corrige αὗταί τε. A. & L. αὗται sans le τε. Cet. αὗται τέ.

L. 8. καὶ [τὰ] ἐν. J'ai ajouté l'article que l'usage de la langue exige ici.

§. II, l. 1. ἀπίκηται. Cet. ἀφίκηται. J'ai rétabli par-tout l'ionisme en conservant la lettre π pour les composés des prépositions ἀπὸ, ἐπὶ & ὑπὸ, comme la lettre τ pour les composés des prépositions κατὰ & μετά. Ainsi j'ai substitué ἔπυδρος à ἔφυδρος, ὕπαλα à ὕφαλα, κατίζῃ à καθίζῃ, μετίσταται à μεθίσταται, &c. Je renvoie encore à Héringa *l. c.* p. 47.

L. 4. ἀνατολάς. C. paroît avoir lu : ἀνατολὰς ἢ δύσιας.

§. III, l. 1. ταῦτα δέ. La marge de Z. porte : πρὸς ταῦτα δέ.

*Ibid.* κάλλιστα. On diroit que C. avoit lu : μάλιστα. On a plus d'une fois confondu ces deux mots.

L. 3. κότερον. J'ai rétabli l'ionifme d'après l'analogie d'ὁκόσα qu'on trouve fi fouvent dans ce traité, & d'après l'ufage conftant d'Hérodote. Cet. πότερον.

*Ibid.* εὐώδεσι. J'ai hazardé cette correction au lieu d'ἑλώδεσι. *Voy. les notes.*

L. 4. σκληροῖσί τε. C. a lu peut-être : σκληροῖσί τε καὶ ὠμοῖσι.

*Ibid.* καὶ ἐκ πετρωδέων. C. lit mieux : ἢ ἐκ π..... Peut-être faudroit-il auffi changer ce dernier mot en πετρέων. *Voy. les notes.*

L. 5. εἴτε ἁλυκοῖσι. *Voy. les notes.*

§. IV, l. 2. J'ai fubftitué le mot ionique δασέιη au δασεῖα des autres ; & j'ai par-tout fuivi la même orthographe pour les noms de cette efpece.

§. V, l. 4. οὐκ ἐδωδοί, d'après C. & M. Les autres lifent : ἐδωδοί, fans négation.

*Ibid.* καὶ ἀπὸ. C. Cor. & la marge de Z. καὶ γὰρ ἀπό.

§. VI, l. 4. νουσήματα. J'ai rétabli par-tout l'ionifme. Dans les Mss. & les imprimés il n'y a rien de plus inconftant que l'orthographe de ce mot. On y voit, & fouvent dans la même période, tantôt νοσήματα, tantôt νουσήματα. Il en eft de même des mots νόσος & νοῦσος. J'ai toujours préféré cette derniere forme. Quant au mot νοσεύματα qui revient de même fouvent dans ce traité, & dont on a mal-à-propos foupçonné la forme, j'obferve que les Ioniens aimoient à prononcer non feulement par εω mais encore par ευω les verbes en ω appellés circonflexes. Ainfi comme ils ont dit τυραννεύω

au lieu de τυραννέω ou τυραννῶ, (voyez le diction. ion. de Portus) ils ont pu également dire νοσεύω au lieu de νοσέω : & de même que le prétérit νενόσημαι de cette derniere forme nous a donné le mot νόσημα, de même le prétérit νενόσευμαι de l'autre forme ne peut avoir pour dérivé que νόσευμα. Il s'agit seulement de savoir s'il ne falloit pas prononcer νούσευμα par un double ionisme plutôt que νόσευμα. J'ai laissé peut-être mal-à-propos subsister dans mon texte cette derniere forme, ainsi que les mots dérivés νοσώδης & νοσερὸς, que j'aurois dû changer par tout en νουσώδης & νουσερός.

L. 5. κοινῶν. G. κοιλιῶν.

L. 6. θεραπηΐη. Ion. rétab. Les autres, θεραπείη. J'ai changé presque par-tout les terminaisons είος, εία, εῖον, en ήϊος, ηΐη & ήϊον.

L. 7. εἰκός. Ce mot est un de ceux qui reviennent le plus souvent dans ce traité. On l'y trouve deux ou trois fois seulement écrit ἐοικὸς à la maniere d'Homere. Peut-être ai-je mal fait de ne pas adopter cette derniere orthographe pour tout le reste. Mais, comme Hérodote écrit assez constamment οἰκὸς, j'ai mieux aimé laisser subsister dans mon texte cette variété, que de m'exposer à choisir entre ces trois orthographes, celle peut-être qu'Hippocrate n'a jamais employée.

*Ibid.* γίγνεσθαι. Les Mss. & les imprimés lisent tantôt γίγνεσθαι, tantôt γίνεσθαι. J'ai par-tout adopté la premiere forme comme plus ancienne. Il en est de même du mot γιγνώσκω que je préfere à γινώσκω.

L. 8. προφροντίσῃ. B. & tous les imprimés : πρόφρων τις ἢ sans aucun sens. A. un peu moins mal : πρόφροντις ἢ. J'avois déja corrigé cet endroit lorsque je me suis apperçu qu'Héringa ( *l. c.* p. 44. )

m'avoit devancé dans cette conjecture.

§. VII, l. 1. Je lis avec L. περὶ ἑκάστου τε, au lieu de περὶ ἑκάστου δέ. Le τοῦ que j'ajoute ensuite, enfermé entre deux crochets, me paroît une addition d'autant plus nécessaire, que je sépare le mot ἑκάστου du mot χρόνου, avec lequel il n'a pas plus de rapport ici que plus bas (l. 12).

L. 2. προϊόντος est la vraie leçon, conservée par Gal. (*Comm.* 1. *in L.* 1. *epid.* T. V. p. 346). Les autres : προσιόντος.

L. 5. ἴδια. Peut-être faudroit-il écrire adverbial. ἰδίᾳ.

L. 12. τυγχάνοι, d'après L. Les autres : τυγχάνει.

L. 13. κατ᾽ ὀρθὸν φέροιτο. Bac. κατορθοίη.

§. VIII, l. 3. ξυμβάλλεἶαι, d'après L. On lit dans A. B. F. & beaucoup d'autres éditeurs : συμβάλλεἶαι, quoiqu'ils écrivent plus bas ξύννομα. J'ai par-tout rétabli l'ionisme, en substituant ξὺν à σύν.

L. 5. Après les mots καὶ αἱ κοιλίαι G. ajoute καὶ αἱ νόσοι, leçon qui n'est pas à mépriser.

§. IX, l. 2. κέεται, d'après L. & M. Dans les autres ce mot, qui revient très-souvent dans ce traité, est écrit tantôt κεῖται, tantôt κέεται. Je l'ai rétabli par-tout.

*Ibid.* ἐστι, d'après G. Les autres : ἔσται.

L. 7. πόλι. Les autres : πόλει. J'ai rétabli par-tout l'ionisme de ce mot, ainsi que des mots δύσις, φύσις, &c. On lit sans variation §. VII : δύσιας, §. XVII : φύσιας, & XXV : πόλιας. Or, les autres cas analogues à cette formation ionique sont : δύσιος, πόλιος, φύσιος, δύσι, πόλι, φύσι, pour le singulier ; & δυσίων, πολίων, φυσίων, δύσισι, πόλισι, φύσισι, pour le plurier. Voy. Héringa, L. C. p. 47.

*Ibid.* τά τε ὕδατα, κ. τ. λ. On diroit qu'Av. a lu:

τά τε ὕδατα τὰ πολλὰ ὕπαλα καὶ θειώδη : auxquels mots il ajoute immédiatement ce qui eſt dans le §. X : τούς τε ἀνθρώπους τὰς κεφαλὰς, κ. τ. λ. en ſupprimant tout ce qui le précede.

L. 8. ὕπαλα. J'ai déja averti (§. II, l. 1.) du rétabliſſement de pareils ioniſmes. Cet. ὕφαλα.

*Ibid.* Ἀναγκαίη. Cet. ἀνάγκη. Je n'ai point balancé à rendre par-tout à ce mot ſa forme ionique; puiſque on lit plus bas, §. CIV : ἀναγκαίων, ſans variation.

*Ibid.* C'eſt la leçon de A. C. G. μετέωρα. Cet. μὴ μετέωρα, avec la négation. *Voy. les notes.*

L. 10. ὅσα. . . . ἐπιφορέει. J'ai ajouté à mon texte tout ce morceau qui ſe trouve également dans B. Lal. & L. ſi ce n'eſt que Lal. L. liſent : ὅτα pour ὅσα, & ποικίλους pour ποικίλας.

L. 12. πολίων. Cet. πόλεων. Voy. ce que j'en ai dit §. IX, l. 7.

*Ibid.* κέονται γε. J'aimerois mieux κέονταί τε, comme on lit plus bas, l. 17.

L. 14. J'écris avec L. χρέονται. Cet. tantôt χρῶνται, tantôt χρέονται. J'ai rétabli par-tout l'ioniſme.

§. X, l. 1. καὶ φαγεδαίνας. . . . ἐγγένηται. Dans Av. tout ce morceau eſt placé à la fin de ce §. après le mot πιέζει. A la ſuite du mot ἐγγένηται, Cet. ajoutent : τοῦ δὲ χειμῶνος ψυχροῦ, mots que j'ai retranchés d'après L. & M. comme une répétition vicieuſe de ce qu'on lit §. IX, l. 9.

*Ibid.* εἶκος eſt la leçon de Z. L. & M. Cet. liſent : κοινῶς. Je regrette de n'avoir point adopté la leçon de G. κίνδυνος.

L. 3. Après le mot ἀνθρώπους, M. ajoute à ſon texte : τὴν αὐτὴν πόλιν οἰκοῦντας, mots qui ſelon le ſtyle d'Hippocrate & l'uſage de la langue, devroient au moins être

écrits : τοὺς ταύτην τὴν πόλιν οἰκέοντας. Av. paroît avoir auſſi trouvé cette leçon dans ſon exemplaire. Il traduit : *incolarum capita.*

L. 6. τά τε ἴδεα. M. τά τε πρὸς ἴδεα. On diroit qu'Av. a lu : τά τε μέλεα.

L. 9. Tous liſent : ὁκόσοι μὲν γάρ. J'ai retranché le μὲν comme ſuperflu.

L. 11. Après le mot πιέζει Ch. ajoute : οἱ ταύτης πόλιος ἄνθρωποι μὴ πολὺν χρόνον βιῷν δύνανται. *Voy. les notes.*

§. XII, l. 1. τοῖσί τε. J'aimerois mieux τοῖσι δὲ, d'après C. & Cor. On diroit qu'Av. a lu : τοῖσι πᾶσιν, probablement d'après quelque leçon fautive qu'on aura ſubſtituée à cette variante : τοῖσι τε παισίν.

L. 2. ἄσθματα, καὶ ὃ. C. m'a ſuggeré cette correction, en traduiſant : *& eo quod.* Ald. ἄσθματα καὶ ἃ. Cet. ἄσθματα, ἃ.

L. 3. τό τε θεῖον ποιέειν. Cet. τό τε παιδίον ποιέειν. *Voy. les notes.*

*Ibid.* J'ai rétabli l'ioniſme d'après A. où par une diſtraction du copiſte, tout ce §. avec une partie du §. précédent, eſt écrit deux fois de ſuite. La premiere fois il écrit ἱρὴν, & la ſeconde, ἱερὴν, comme on lit aujourd'hui dans tous les imprimés.

§. XIII, l. 3. ἐπινυκτίδας. Av. ἐπινύκτιους. *Voy. les notes.*

L. 5. περιπλευμονίαι. F. περιπλευμονίη, probablement par une erreur typographique. Au reſte, il écrit tantôt περιπν . . . tantôt περιπλ . . . J'ai ſuivi cette dernière orthographe, qui eſt de l'ancien idiôme attique, qui ne différoit guere de l'ionique.

L. 8. κοιλίαι. J'aimerois mieux, αἱ κ. . . avec l'article.

*Ibid.* ἔασι. J'ai par-tout rétabli l'ioniſme de ce mot. Cet. ἔωσι.

§. XIV, l. 1. ὀφθαλμίαι τε. C. ὀφθ... δέ.

L. 2. J'écris avec deux conjonctions : καὶ οὐ χαλεπαὶ, καὶ ὀλιγοχρόνιοι. A. B. Ald. F. & C. retranchent la seconde. Cor. & L. retranchent la premiere. C. n'exprime ni l'une ni l'autre.

L. 4. J'ai corrigé : ὑπερβάλωσι ; peut-être falloit-il même écrire : ὑπερβαλέωσι. Cet. ὑπερβάλλωσι, au présent.

L. 6. παραπληκτικούς. C'est sans nécessité que Portus corrige : παραπλήκτους (comme on lit, §. LXII). On trouve l'une & l'autre de ces formes dans les écrits d'Hippocrate, de même qu'on y trouve ἀποπληκτικοὺς & ἀποπλήκτους.

L. 7. ἡλιωθέωσι, d'après A. Il ne faut point écrire avec Cet : ἡλιωθέωσι, encore moins avec F. ἡλιωθῶσι.

§. XV, l. 2. δυσμέων. J'ai rétabli l'ionisme. Cet. δυσμῶν, en oubliant qu'ils ont écrit plus haut (§. IX, l. 4.) δυσμέων.

L. 6. θερινῶν πνευμάτων. J'aimerois mieux : θερμῶν πν. & c'est ainsi que Cor. s'exprime : *calidis ventis*. Cette leçon ou correction semble être justifiée par le §. IX.

L. 7. ὕδατα τὰ σκληρά. J'aimerois mieux : ὕδατα, ἐόντα σκληρά. *Voy.* §. *XX. l.* 2.

L. 9. [οὐ] γλυκαίνεται. Cet. γλυκαίνεται, sans négation. A. γλαυκέαται. *Voy. les notes.*

§. XVI, l. 1. ἐντόνους. C. εὐγόνους. *Voy. les notes.*

L. 2. σκελιφρούς. C. σκολυφρούς. *Voy. les notes.*

L. 4. εὐροωτέρας. F. par erreur typographique, εὐρωτέρας. C. εὐρυτέρας.

L. 6. ῥηγματίαι. C. auroit-il lu : φυματίαι ? *Voy. les notes.*

§. XVII, l. 1. ἐπιδημέει ταῦτα, πλευρίτιδές τε. A. Ald. F. ἐπιδημεῖ τὰ πλ..... B. ἐπιδημεῖ καὶ πλ.... Z. ἐπιδημεῖται

ἐπιδημεῖται ϖλ.... L. & M. ἐπιδημεῖ, αἱ ϖλ.... Quelques autres : ἐπιδήμια ϖλ.... Je crois que la véritable leçon étoit : ἐπιδημέει ταῦτα (ou τάδε) · ϖλ.... comme je corrige, & comme on lit §. XI, à moins qu'on ne penſe d'après la leçon de B. qu'on liſoit anciennement : ἐπ. περιπλευμονίαι καὶ ϖλ.....cf. § XIII.

L. 3. ὁκόταν κοιλίαι. J'aimerois mieux : ὁκόταν (ou bien comme au §. XIII, ὅκου ἂν) αἱ κοιλίαι, avec l'article.

L. 7. ῥηγματίας. C. a peut-être lu : φυματίας. *Voy. les notes.*

L. 8. ἐδωδοὺς δέ. A. ἐδ.... δή.

L. 10. οὐ γὰρ... πουλυπότας. Tout cela manque dans C. & G. *Voy. les notes.*

§. XVIII, l. 2. διὰ χρόνου. A. διὰ χρόνους. Ald. Baſ. Z. διαχρόνους.

L. 3. αἱμοῤῥοίας δέ. C. αἱμ.... τε.

L. 4. νεωτέροισι. C. *majoribus*, ce qui exprime γεραιτέροισι, à moins que ce ne ſoit une faute d'impreſſion pour *minoribus*.

L. 6. ἱρά. Cet. ἱερά. *Voy.* §. XII. l. 3.

L. 7. ὀλίγα. C. ὀλίγοισι.

§. XIX, l. 1. μακροβίους δέ. C. μ.....τε.

L. 3. ἀγριοῦσθαι. On corrige : ὑγραίνεσθαι. *Voy. les notes.*

L. 4. τά τε ἤθεα. C. τὰ δὲ ἤ....

L. 5. le ταῦτα qui manque dans F. L. & C. a été rétabli d'après A. Ald. M. & Gal. *comm.* 1. *in L.* 1, *epidem.* T. V. p. 346.

L. 6. πάγκοινον.... ὡρέων. Gal. (*ibid.*) κοινὸν κατάσχῃ ἐκ μεταβολῆς, ſans le dernier mot.

§. XX, l. 1. στερίφαι, d'après les variantes de F. & la verſion

d'Av. & de C. *steriles*. A. στεριφναί. B. Z. F. L. στρυφναί. Gal. d'après la conjecture de F. στιφραί. Ald. σΊριφναί Ch. στέριφοι. Z. dans ses tables analytiques, p. 262, propose σΊροφαί. Il vouloit dire probablement στρόφοι, *tranchées*, d'après Pasienus, qui traduit *ventris dolores*.

L. 2. ἐόντα. Cet. ὄντα. Ici comme ailleurs, j'ai rétabli l'ionisme, en substituant par-tout ἐὼν, ἐοῦσα, ἐὸν, aux mots ὢν, οὖσα & ὄν, comme aussi, ἔωσι à l'ὦσι, & quelquefois à l'ἐῶσι. Quant à l'ῇ troisf. pers sing. du subjonctif, je n'ai osé le changer en ἔῃ, parce que cet ionisme (très-rare d'ailleurs chez les écrivains en prose) ne se trouve pas une seule fois dans ce traité.

L. 5. ἐπιτήδεαι. Cet. ἐπιτήδειαι. J'ai rétabli l'ionisme de ce mot qui revient souvent dans ce traité.

L. 6. ἐκτΊράσκουσί τε. C. lit mieux : ἐκΊ....δέ.

L. 9. ἀπὸ τῶν ὑδάτων. J'aimerois mieux : ὑπὸ τῶν ὑ..

L. 12. σπάσμαΊα. On corrige : σχάσμαΊα. *Voy. les notes.*

§. XXI, l. 1. τοῖσι δὲ, d'après B. L. M. Dans A. on lit : τοῖς τε; dans F. τοῖς δὲ. Pour ne plus revenir à ces minuties, il suffit d'avertir ici, que j'ai par-tout rétabli l'ionisme dans les terminaisons des datifs pluriels des articles, noms, pronoms & participes, en changeant l'οις en οισι pour le masculin, & l'αις en ῃσι pour le féminin.

L. 2. σμικρά. J'ai par-tout suivi la même orthographe. Cet. μικρά. Voy. Héringa, *obs. crit.* p. 47.

§. XXII, l. 2. [τὰ] μεταξύ. J'ai ajouté l'article que la construction grammaticale exige.

L. 8. πρῶτον. J'ai substitué cette correction à la leçon commune, πρότερον, d'après l'usage de la langue, que l'auteur observe constamment §. I, XI, XV, XX, XXV, &c.

L. 11. J'ai préféré la leçon de F. & de L. ταῦτα, au πάντα qu'on lit dans A. B. Ald. C. & Cor. Le ταῦτα correſpond ici à l'ὁκόσα, de même qu'il eſt dit §. IX, ὁκόσαι — αὗται ; §. XV, ὁκόσαι — τουτέων ; §. XXV, ὁκόσαι — ταύτας, &c.

L. 12. εὐώδεα. Cet. εὐώδη, quoiqu'on trouve au §. XXXVI, εὐώδεα, ſans aucune variation. J'ai par-tout rétabli cet ioniſme, en ſubſtituant εος, εϊ, εα, εων, aux terminaiſons ους, ει, η & ων.

L. 13. ἐρατεινὰ — ἐγγίνεσθαι. Je corrigerois : ἐρατεινὰ ἐμπίνεσθαι. *Voy. les notes.*

L. 14. κωλύει ἀνίσχων καὶ καταλάμπων. *Voy. les notes.*

L. 15. αὐτὸς ὁ ἠήρ. Peut-être vaudroit-il mieux lire : αὐτόσε ἠήρ. *Voy. les notes.*

*Ibid.* ἐπίσχει, d'après M. Mais A. B. Ald. F. Z. Ch. ἐπιχεῖ, ce que préſente auſſi C. *ſpargit*, que Clifton a ſuivi dans ſa traduction angloiſe. S. & Mer. ἐπιλεῖ (*ſic*). A la marge de ce dernier, comme à celle de Z. on lit : ἐπέχει & κατέχει : & cette derniere leçon adoptée par L. revient encore plus bas §. XXV, ſans aucune variation. Notre ἐπίσχει ou même ἐπέχει, outre qu'il eſt abſolument ſynonyme de κατέχει, a l'avantage d'être plus uſité dans le dialecte ionique. Voy. Hérodot. L. II. 96.

§. XXIII, l. 1. τά τε. Les variantes de F. portent : τὰ δέ.

L. 2. μᾶλλον, ἥν μή τις νοῦσος ἄλλη κωλύῃ. G. S. M. μᾶλλον ἢ ἄλλα, ἥν μή τις νοῦσος κωλύῃ. Il eſt vrai que cet ἄλλη (ſurmonté d'une croix dans A. (*ſic :* ἄλλη), comme d'un ſigne de doute ou de réprobation) eſt très-embarraſſant dans la place qu'il occupe. C. rend νοῦσος ἄλλη par *morbus peculiaris.*

L. 5. τῶν πρὸς βορέην. A. τῶν προσβορέων. Ald. τῶν πρὸς βορέων.

*Ibid.* εἴπερ. J'aimerois mieux : ἥπερ ou ὥσπερ. C'est du moins le sens qu'on voit dans ma traduction, comme dans celle de Z.

§. XXIV, l. 5. γιγνομένοισι, d'aprés A. qui porte expressément γινομένοις au présent. Les autres lisent mal : γενομένοις.

L. 6. τὰ θερμὰ πνεύματα. Cet. τὰ θ. τὰ πν.... avec deux articles. L'usage de la langue exige qu'on supprime ici le second.

L. 7. αὐτόθεν ἀρικύμονες. Cet. αὐτόθι ἐναρικύμονες. *Voy. les notes.*

L. 8. περὶ μὲν τουτέων. J'aimerois mieux : περὶ μὲν οὖν (ou καὶ περὶ μὲν) τουτέων.

§. XXV, l. 4. ἀπὸ τῶν ἄρκτων. Pour éviter toute équivoque, j'aimerois mieux : τὰ ἀπὸ τῶν ἄ.... Voy. la ligne précédente & §. IX, l. 5. où l'article τῶν est répété.

L. 8. ὁ ἠὴρ τὸ ἑωθινὸν κατέχει. L'article ὁ me paroît peu nécessaire. On diroit que Calvus a lu : ὁ ἠὴρ αὐτόθι τὸ ἑωθινὸν κατέχεται. *Voy. les notes sur* ce §. ainsi que sur le §. XXII, l. 15.

L. 13. ἥλιος. J'aimerois mieux : ὁ ἥλιος, avec l'art. comme §. XXII, l. 13, & XXV, l. 10.

*Ibid.* ὡς τε μάλιστα. Clifton corrige : ὅ τι μ.... *Voy. les notes.*

L. 14. τοὺς ἀνθρώπους. Il est possible que parmi tant d'erreurs commises par les copistes, on ait encore trouvé celle-ci : πόδας ἀνθρώπους ou τοὺς ἀνθρώπους πόδας, & qu'on ait conjecturé qu'il falloit lire : τοὺς ἀνθρώπων πόδας. *Voy. les notes.*

L. 16. προειρημένων, [ὧν] οὐδὲν, κ. τ. λ. J'ai substitué cette correction à la leçon προειρημένων οὐδὲν, que tous présentent invariablement. *Voy. les notes.*

§. XXVI, l. 3. J'écris avec A. B. Ald. Bas. Z. πουλύ,

Cet. πολύ : & c'eſt par diſtraction que j'ai laiſſé (même l.) νοσώδης, ainſi que πολλὰ & πολυχρόνιοι dans quelques autres § §.

L. 5. ἅ τε. L. M. ἃ δὲ, ce qu'exprime auſſi la verſion de Cor.

L. 7. ἐπεὶ τοιαῦτα τὰ ἀπὸ.....ἡ θέσις. A. Ald. Baſ. ἐπεὶ τὰ ἐπὶ τῆς ἑσπέρης πνεύματα ἔοικεν εἴτε μεθοπώρῳ μάλιστα ἡ θέσις. C'eſt auſſi la leçon de B. & F. au μεθοπώρῳ près, qu'ils écrivent μετοπώρῳ. Mer. Z. ἐπεὶ τ. ἐ. τ. ἑ. π. ἔοικε τῷ μ. μ. ἡ θέσις, en notant à la marge εἴτε pour ἐπεὶ, & ἥτε θέσις pour ἡ θέσις. L. ἐπεὶ τ. ἐ. τ. ἑ. π. ἔοικε τῷ μετοπώρῳ μάλιστα. ἥτε θέσις : & cette leçon eſt exprimée par C. & Cor. ſi ce n'eſt que le premier ſemble avoir lu : ἀπὸ τῆς ἑσπέρης (*de veſpera occaſuve*) au lieu de ἐπὶ τῆς ἑ.... M. ἐπεὶ τοιαῦτα τ. ἐ. τ. ἑ. πνεύματα. ἔοικε τῷ μετοπώρῳ μάλιστα ἡ θέσις ; & c'eſt la même leçon de certains Mss. (à l'ἔοικε τῷ μετοπώρῳ prés, à la place duquel on lit : ἔοικέ τε μ....) que F. rapporte dans ſes notes, & que S. nous donne comme une correction faite par lui. Une autre leçon de Ms. également rapportée par F. eſt : εἴτε τὰ ἐπὶ τῆς ἑ. π. ἔοικε τῷ μετοπώρῳ μάλιστα, εἴτε ἡ θέσις. *Voy. les notes.*

L. 9. ἡ τοιαύτη. C. ταύτης, ce qu'on peut juſtifier par le ταύτῃ τῇ πόλι, du §. XXII, l. 13.

L. 10. avec L. & M. τὰς τῆς ἡμέρης. Cet. τάς τε ἡμέρης.

L. 12. περὶ μέν. J'aimerois mieux : περὶ μὲν οὖν.

§. XXVIII, l. 4. ἀπόῤῥυτα ἐόντα. Gal. *comment. Ms. in lib. de humoribus*, p. 235. ἀποῤῥέοντα, en un ſeul mot.

L. 5. ἐπιτρεφομένου. F. penſe que Cor. avoit lu : ἐπιφερομένου, & cette leçon a été reçue par L. & M. la nôtre eſt un ioniſme équivalent à ἐπιγιγνομένου. Com-

parez Hérodot. L. II, 121. ἐπιτραφέντων βασιλέων avec 102. τοῦ ἐπὶ τούτοισι γενομένου βασιλέος.

*Ibid.* αἰεί, avec A. B. Ald. F. tantôt ἀεὶ comme ici, tantôt αἰεί, comme §. XXIX, l. 1. les autres ne ſont pas plus exempts de cette variation.

L. 8. τεθολωμένα Gal. (*l.* c.) & Ald. τεθηλωμένα.

L. 10. Les mots εἶναι καὶ βραγχωδέσταλα manquent dans Ald. Ils manquent auſſi dans Gal. (*l. c.* p. 235) à l'εἶναι près. Mais à la page 287, non-ſeulement ces mots, mais encore ceux qui les précédent : ὥσλε φλεγματωδέστατα εἶναι, y manquent également.

§. XXIX, l. 2. μεμυωμένους. *Voy. les notes.*

L. 5. καταλελεπτύσθαι. Z. & les variantes de F. καταλεπτοῦσθαι, leçon qui n'eſt pas à rejetter. Les Grecs diſoient : λεπλύνω & λεπτόω, comme ἀμβλύνω & ἀμβλόω, ἀνδρύνω & ἀνδρόω, κακύνω & κακόω, ὁμαλύνω & ὁμαλόω, τραχύνω & τραχόω : & dans bien des cas, les Ioniens paroiſſent avoir préféré la ſeconde de ces deux formes.

L. 8. τάς τε κοιλίας. Gal. (*l. c.*) τὰς δὲ κ....

*Ibid.* ξηροτάτας. Cet. ξηροτάτας τε, avec la particule que je retranche. Cor. & la marge de Z. & de Mer. θερμοτάλας. La véritable leçon étoit peut-être : ξηροτάλας τε καὶ θερμοτάλας.

§. XXX. l 1. οἱ ὕδρωπες καὶ πλεῖστοι, avec Gal. *l. c.* p. 288. Mais à la page 287, on y trouve : οἱ ὕδρωπες πλεῖστοί τε. Cet. οἱ ὕδρωπές τε καὶ πλεῖστοι.

L. 2. τοῦ γὰρ θέρεος. C. τοῦ δὲ θ... Bac. prétend qu'il faut au moins prendre ici le γὰρ dans le ſens de δέ.

L. 4. καὶ πυρετοὶ τεταρταῖοι πολυχρόνιοι (j'ai oublié d'écrire πουλυχρόνιοι) d'après A. Mais B. Gal. Ald. Z. F. καὶ πυρετοί τε τεταρταῖοι πολυχρόνιοι. L. καὶ πυρετοὶ τεταρταῖοί τε [καὶ] πολυχρόνιοι. M. καὶ πυρετοί τε τεταρταῖοί τε καὶ πολυχρόνιοι.

§. XXXIII, l. 1. ἐπιγίγνονται μάλιστα, καὶ τοῖσι ἀνδράσι, κ. τ. λ. d'après A. B. Ald. à la ponctuation près; car ils mettent un point avant le mot μάλιστα, & suppriment la virgule qui le suit. C. & Cor. ἐπιγίγνονται. τοῖσι δὲ (Cor. καὶ τοῖσι) ἀνδράσι, en supprimant le μάλιστα. F. L. M. ἐπιγίγνονται· μάλιστα μὲν τοῖσιν ἀνδράσι.

L. 2. κιρσοί. L'ancienne version citée par Cor. καῦσοι.

L. 4. οὐκ οἷόν τε. La leçon fautive de Gal. (*l. c.*) οὐκ οἴονται, nous a du moins conservé les traces de l'ancien ionisme que j'ai rétabli (non-seulement ici, mais par-tout où se trouve la particule négative οὐχ). Cet. οὐχ οἷόν τε.

§. XXXIV, l. 2. ἀφανίζεται, avec A. & L. Portus l'avoit déja proposé comme une correction à substituer à l'ἀφανίζηται des autres.

L. 4 Avant ces mots : ὁκόταν ὑδρωπιήσωσι αἱ ὑστέραι, les autres ajoutent ceux-ci : ὑπὸ ὑδέρου, que je retranche d'après G. C.

L. 5. τὰ μὲν τοιαῦτα.....χρῆμα. Toute cette finale du §. est dans C. tellement confondue avec ce qui suit, qu'il faut supposer que beaucoup de mots qui sont dans nos éditions, n'existoient pas dans une partie des Mss. dont il avoit fait usage, & que les autres étoient embrouillés d'une étrange maniere. Le lecteur en jugera par sa version, p. 457, edit. Basil. 1526 : *deinde has aquas pessimas esse duco, quæ calidæ sunt, quæque scaturiunt, ubi ferrum*, &c.

L. 6. Les mots : πρὸς ἅπαν χρῆμα, manquent dans A.

§. XXXV, l. 1. A. n'a point toute cette période : δεύτερα.....σκληρὰ γὰρ ἀναγκαίη εἶναι. Dans C. on ne voit que les mots δεύτερα δὲ, ὅσων εἶεν αἱ πηγαὶ, qu'il joint avec ce qui suit : ὅκου θερμά. *Voy. la variante précéd.*

*Ibid.* εἶεν. Ce mot manque dans Gal. ( *l. c.* p. 288.)

L. 2. Je lis avec G. ἢ ἐκ γῆς. Cet. ἢ εἴτε.

L. 4. ἢ χρυσὸς. Ces mots manquent dans Gal. (*l. c.* p. 288.)

L. 8. καυσώδεα. C. paroît avoir eu deux leçons ſous les yeux : καυσώδεα & νουσώδεα.

L. 9. διουρέεσθαί [τε] χαλεπὰ.... [ἀναγκαίη] εἶναι. Je n'ai fait qu'ajouter les deux mots enfermés entre des crochets au texte de F. Le διουρέεσθαι qu'on y lit n'eſt qu'une erreur typographique. A. Ald. Bas. διουρέεται χαλεπὰ καὶ πρὸς τὴν διαχώρησιν ἐναντία εἶναι. B. δ. χ. κ. π. τ. διαχώρησιν ἢ (*ſic*) ἐναντία εἶναι. Z. & Mer. ſuivent A. ſi ce n'eſt qu'ils notent à leur marge ἐστὶν pour εἶναι. L. M. [ἃ καὶ] διουρέεσθαι ( M. διουρέεται) χαλεπὰ, καὶ πρὸς τὴν διαχώρησιν ἐναντία ἐστίν.

§. XXXVI, l. 2 γερῶν. A. τερῶν (*ſic*). Athénée, L. II, p. 46, lit : ξηρῶν. *Voy. les notes.*

*Ibid.* αὐτά τε γὰρ Athén. (*l.* c.) ταῦτα γάρ.

L. 4. τοῦ δὲ χειμῶνος : A. τὸν δὲ χειμῶνα. C. & Cor. liſent mieux : τοῦ τε χ.... Le τε ſe trouve auſſi dans Athénée qui lit (*l. c.*) : τόν τε χειμῶνα.

L. 7. ἐπαινέειν.. G. ἐπαινέω. Cet. ἐπαινεῖν. L'ἐπαινεῖ d'Athénée eſt une erreur de copiſte, qu'il faut remplacer par ἐπαινεῖν.

§. XXXVII, l. 1. ἀλυκὰ. C. ὑφαλυκὰ ou ὕφαλα.

L. 2. Je corrige : ταῦτα μὲν πάντα. A. B. Ald. Bas. Z. Mer. F. τῷ μὲν πάντα. M. d'après la marge de Z. & de Mer. τῷ μὲν παντί. L. τὰ μὲν πάντα. *Voy. les notes.*

L. 4. J'écris avec L. ἐς, & j'ai toujours ſuivi l'orthographe ionique de cette prépoſition. Cet. tantôt εἰς, comme ici, tantôt ἐς.

L. 5. J'écris : πινεύμενα, parce qu'on trouve plus bas

§. LII.

§. LII, l. 12, πνευμένων, ſans aucune variation. Cet. πνιόμενα.

§. XXXVIII, l., 3. Je lis avec Z. τῶν, τὰ μεταξὺ, pour que le τῶν ſoit pris dans le ſens ionique de τούτων. Cet. ſans virgule : τῶν τὰ μ...

L. 4. θερινῶν. On corrige : ἐαρινῶν. *Voy. les notes.*

*Ibid.* καὶ δυσίων. Cet. καὶ δύσεων. Lal. & Mar. corrigent : καὶ χειμερινῶν. *Voy. les notes.*

L. 8. Je lis avec G. Bac. S. L. M. χειμερινῆς. Cet. θερινῆς. *Voy. les notes.*

L. 10. βορήϊοισι. Lal. βορείοισιν. Cet. βορέοισιν. *Voy. les notes.*

§. XL, l. 2. Je lis avec L. ἀγαθαὶ ſimplement. M. ἀγαθαί εἰσι. Cet. ἀγαθαὶ εἶναι.

L. 7. ὑπαλυκά. Cet. ὑφαλικὰ ou ὑφαλυκά.

*Ibid.* ἂν ξηραίνοιτο. Peut-être ai-je mal fait de n'avoir pas corrigé : ἂν ἀναξηραίνοιντο, ou du moins, ἂν ξηραίνοιντο, pour que ce verbe, mis au pluriel, pût ſe rapporter au mot νηδύες. Si l'on veut conſerver la forme ſinguliere qui eſt celle des Mss. & des imprimés, on pourra corriger : ἂν ξηραίνοι (en le rapportant à ὕδατα) τὰ μάλιστα.

§. XLI, l. 2. Je lis avec L. M. τακερώτατα. A. τὰ καιρατώτατα. B. Ald. Bas. S. & F. τὰ καιρεώτατα. C. τὰ καιριώτατα. Z. & Mer. τηκτότατα, & à la marge, τηκτικότατα.

L. 5. ἕψειν ἀγαθά. Quelques Mss. ſi l'on en croit Bac. liſent en un ſeul mot : ἕψανα (*ſic*), qu'il faut au moins changer en ἑψανά. Cette leçon paroît d'autant plus probable, qu'on voit plus bas (§. XLII, l. 5.) ſon oppoſé ἀνέψανα.

L. 6. μᾶλλον. Bac. μάλιστα. C. n'a ni l'un, ni l'autre.

§. XLII, l. 3. καὶ ὅτι. C. & Cor. paroiſſent avoir lu : καθότι (ion. κατότι), qui eſt une meilleure leçon.

*Ibid.* διαχωρητικά. L. διαχωρητικὰ εἶναι. A. la marge de Z. & de Mer. ainsi que M. διαχωρητικὰ εἶναι τὰ ἀλυκά.

L. 7. J'écris avec A. πηγαίων. Cet. πηγέων. *V. les notes.*

§. XLIII, l. 1. ὀμβρίων. C. *paluſtribus*, ce qui peut être une erreur typographique pour *pluvialibus*.

*Ibid.* J'ai corrigé : οἱ ἅλες. Cet. αἱ ἅλες. *Voy. les notes.*

L. 8. πάχεος καὶ βάρεος. Cet. παχέος καὶ βαρέος.

§. XLIV, l. 1. τοιοῦτο. A. τοιοῦτον.

L. 2. μοῦνον. Cet. μόνον.

L. 2. λιμναίων. . . . ἁπάντων. C. dans un ordre plus régulier : λιμναίων, καὶ ἀπὸ τῆς θαλάσσης, ἀλλὰ καὶ ἐξ ἁπάντων. *Voy. les notes.*

§. XLV, l. 1. Τεκμήριον δέ. Depuis ces mots jusqu'à ceux-ci : οὐρέουσι οἱ λιθιῶντες, (§. LV) inclusivement, tout ce morceau manque dans la version de C.

L. 6. ἄλλου του. La leçon de L. & de M. ἄλλου πού, est une faute; celle de B. ἄλλου τινὸς, est une glose.

L. 10. J'ai corrigé : δυεῖ, Cet. δύει, si ce n'est que A. l'écrit avec quatre points : δΰει. *Voy. les notes*, & §. LIII, l. 12.

L. 11. ἐπιλάμπει. J'aimerois mieux : ἀπολάπτει. *Voy. les notes.*

§. XLVII, l. 1. ἐπειδὰν ἁρπασθῇ. J'aimerois mieux avec la préposition : ἐπειδὰν ἀναρπασθῇ ; comme on le trouve, §. XLIII & XLV.

L. 6. λεπτότατον. J'ai mal fait de n'avoir pas reçu dans mon texte la leçon de A. & de G. λαμπρότατον, justifiée par ses opposés, θολερὸν καὶ νυκτοειδές.

L. 9. γλυκέα. G. γλυκύτερα.

§. XLVIII, l. 2. ξυνεστήκῃ, d'après la correction d'Æm. Portus. Cet. ξυνεστήκει.

( Mar. οὐκ ) ὁμοίως. L. M. τοῖσι δὲ θήλεσι λίθοι γίνονται (M. γίγνονται ) οὐχ ὁμοίως, C. τοῖσί τε θήλεσι γίνεται ὁμοίως.

L. 2. ὁ γὰρ οὐρητήρ. A. οὐ γὰρ οὐρητὴρ ; & cette leçon eſt encore celle de C.

L. 3. J'écris avec L. M. βιάζεσθαι. Cet. βιάζεται.

L. 5. J'ai rétabli l'ioniſme, ἔρσεν. A. θαρσεῖς (*ſic*). Cet. ἄρσεν.

L. 6. ξυντέτρηνται.....οὐκ εὐρέες. G. Bac. S. M. dont j'ai pris cette leçon, liſent : ξυντέτρηνται (G. ξυντέτρηται), οἱ δὲ ἄνδρες οὐκ εὐθὺ ( Bac. εὐθὺς ) τέτρηνται, καὶ διότι οἱ οὐρητῆρές εἰσιν εὐρεῖς ( G. οὐκ εὐρεῖς ). A. Ald. ξυντέτρηνται, καὶ διότι οἱ οὐρητῆρες οὐκ εὐρεῖς. C. οὐ ξυντέτρηνται κ. δ. ὁ. ὁ. οὐκ εὐρεῖς. B. Bas. Cor. Z. M. F. L. ξυντέτρηνται (Cor. & L. ξυντέτρηται ) καὶ διότι οἱ οὐρητῆρές εἰσιν εὐρεῖς.

L. 8. πίνουσι. Lal. S. M. οὐρέουσι. *Voy. les notes.*

§. LVIII, l. 1. περὶ δὲ [τῶν] ὡρέων......ὑγιηρόν. G. περὶ δὲ ὡρέων, κ. τ. λ. Bac. περὶ δ' ὡραίων (*ſic*) κ. τ. λ. A. C. περὶ δὲ τῶν (que C. a rendu dans le ſens de περὶ τούτων, *de his.*), ὧδε ἄν τις ἐνθυμεύμενος διαγιγνώσκῃ, ὁκοῖόν τι μέλλοι κ. τ. λ. Ald. Bas. Z. Mer. M. περὶ δ' ἐτῶν..... διαγινώσκῃ ὁκοῖον τι μέλλοι ( Bas. Z. Mer. μέλλει ) κ. τ. λ. Mar. L. F. περὶ δὲ ἐτῶν ὧδε ἄν τις ( L. οὕτω δ' ἄν τις ) ἐνθυμεύμενος διαγινώσκῃ, ὁκοῖόν τι μέλλει, κ. τ. λ. La marge de Z. de Mer. οὕτω δ' ἄν τις ἐνθυμεύμενος διαγινώσκῃ, ὁκοῖόν τι μέλλει, κ. τ. λ. F. Ch. rapportent encore une autre leçon de Ms. οὕτω ὁ ἄν τις ἐνθυμεύμενος διαγινώσκει, κ. τ. λ. B. οὕτω δ' ἄν τις ἐνθυμεύμενος διαγινώσκῃ περὶ ἐτῶν, ὁκοῖον τὸ ἐσόμενον ἔσεσθαι, εἴτε νοσερὸν, εἴτε ὑγιηρὸν ἔτος (*ſic*) ; & toute cette période fait chez lui le commencement d'un nouveau traité intitulé : Ἱπποκράτους περὶ προγνώσεως ἐτῶν· οἱ δὲ, τινὸς ἄλλου παλαιοῦ, & ſéparé du traité *des Airs, des Eaux & des Lieux.*

par cinq autres traités qui le précedent, ſavoir : *De Liquidorum uſu*, *De Judicationibus*, *Aphoriſmi*, *Prognoſticum*, & *de Capitis Vulneribus*.

L. 4. Je lis avec Gal. & la marge de Servin (ſuivant F.) γένηται. Cet. γίνηται.

*Ibid.* τὰ σημήϊα. J'ai rétabli l'ioniſme. Cet. τὰ σημεῖα. Mais Gal. (*Comm. in Aph. III*, 8.) L. & la marge de Servin (ſuivant F.) liſent avec addition : τὰ σημεῖα ταῦτα.

L. 6. ἔν τε τῷ. Gal. ἐν δὲ τῷ.

L. 10. οὕτω τὸ ἔτος. Il vaudroit mieux : τοῦτο τὸ ἔτος, ou comme lit Gal. (*Comm. Ms. de Humorib.* p. 252.) τουτὶ τὸ ἔτος.

*Ibid.* ὑγιηρότατον. J'ai préféré cette forme comme plus familiere à notre auteur, (voy. plus haut l. 3.) ainſi qu'à Hérodote. A. ὑκεινότατον (*ſic*). Cet. ὑγιεινότατον.

§. LIX, l. 1. αὐχμηρός. Le ξηρὸς, qu'on voit à la marge de Z. & de Mer. n'eſt qu'une gloſe.

L. 3. Je lis avec L. τὸ θέρος.....ἐγγίγνεσθαι. Gal. (*Comm in Aph. III*, 11. T. V. p. 254.) lit : τὸ θέρος πυρετῶδες εἶναι, καὶ ὀφθαλμίας ἐγγίγνεσθαι. Le texte des Aph. III, 11, porte : τοῦ θέρεος πυρετοὺς ὀξέας καὶ ὀφθαλμίας καὶ δυσεντερίας γίνεσθαι. Cet. τὸ θέρος πυρετῶδες γίνεσθαι, (M. εἶναι) καὶ ὀφθαλμίας ἐμποιεῖν. Ariſtot. *Probl.* I, 8. τὸ θέρος νοσῶδες γίνεται πυρετοῖς καὶ ὀφθαλμίαις. La marge de Z. & de Mer. κατὰ τὸ θέρος ὀφθαλμίαι γίνονται ἰσχυραὶ, τοῖσί τε παισὶ καὶ γυναιξὶ πυρετοί.

L. 8. Je lis avec Z. Mar. L. M. διπλόον τό. Gal. (*l. c.*) διπλοῦν τὸ. & *Comm. de Humor. Ms. p.* 291. διπλόον τε. Cet. διάπλοόν τε.

L. 10. Ion. rétabl. κοιλιέων. Cet. κοιλιῶν. Z. & Mer. releguent à la marge toute cette phraſe : τῶν τε κοιλιῶν

μὴ

μὴ ξυνεσ͂ηκουσῶν τοῖς ἀνθρώποις, μήτε τοῦ ἐγκεφάλου ἀνεξηρασμένου.

*Ibid.* Avec Gal. (*l. c.*) ξυνεσ͂ηκυιῶν. Cet. ξυνεσ͂ηκουσῶν.

L. 13. Au lieu de πλαδᾷν, F. obſerve dans ſes notes, que d'autres liſent : μυδᾷν ou φλυδᾷν. Mar. rapporte cette derniere leçon (qu'il écrit : φλοιδᾷν) comme une leçon de l'exemplaire appartenant à Braſſavola, & il l'explique : *humores comburi.* Le συν͂ήκεσθαι de Gal. n'eſt qu'une gloſe. *Voy. les notes.*

L. 14. ἐπιπίπ͂ειν. Gal. συνεμπίπ͂ειν.

L. 15. ἅπασι.... ὑγροτάτοισι. Dans les *Aphor.* III, 11, μάλισ͂α δὲ τῇσι γυναιξὶ, καὶ ἀνδρῶν τοῖσιν ὑγροῖσι τὰς φύσιας. Gal. (*Comm. in Aph. l. c.*) τοῖσιν ἅπασι, μάλισ͂α δὲ τοῖσι φλεγματίῃσι. τὰς δὲ δυσεν͂ερίας εἰκὸς γενέσθαι (*ſic*) τῇσι γυναιξὶ καὶ τοῖσιν ἀνδράσι τοῖσιν ὑγροτέροισι. Mais dans le *Comm. Ms. de Humorib. p.* 291. ἅπασι μάλισ͂α δὲ τοῖσι φλεγματίῃσι τὰς δυσεν͂ερίας ἐ. ἐ. γ. κ. τ. γ. κ. τ. εἴδεσι τοῖς ὑγροτάτοις. Cette leçon, à quelques légeres variations près pour l'ioniſme, eſt répétée par A. B. Ald. Bas. Dans Cor. Z. F. L. M. on lit : ἅ. μ. δ. τ. φλεγμᾶίῃσι. καὶ δυσεν͂ερίας (Z. τὰς δὲ δυσ. M. καὶ τὰς δυσ.) ἐ. ἐ. γ. κ. τ. γ. κ. τ. εἴδεσι (C. & la marge de Z. ἀνδράσι) τοῖς ὑγροτάτοισι (Cor. ὑγρο͂έροισι).

§. LX, l. 1. ἐπὶ κυνὸς ἐπιτολῇ. Gal. Cor. περὶ κυνὸς ἐπιτολήν.

L. 3. παύσασθαι. Gal. παύσεσθαι.

L. 6. πρεσβύτῃσι. Gal. πρεσβυτέροισι.

§. LXI, l. 5. J'écris d'après *Aph.* III, 12 : πρὸς τὸ ἦρ. Cet. πρὸς τῷ ἦρ.

*Ibid.* ἐκτῖρώσκεσθαι. Gal. τῖρώσκεσθαι.

L. 6. ὁκόσαι δ' ἂν καὶ τέκωσι. Dans les *Aph.*III, 12, ὁκόσαι δ' ἂν τέκωσι.

*Ibid.* ἀκρατέα. . . . . καὶ νοσώδεα. C. *non fortia morbosaque pignora parient.* Aura-t-il trouvé dans ses Mss. une double leçon, νοσώδεα & ναρκώδεα? Car j'imagine que ce *pignora* est une erreur typographique, pour *pigriora*. Quoiqu'il en soit, il me semble qu'il faut retrancher ici, ou plus bas (*l.* 9.), le mot νοσώδεα.

L. 8. ἀπόλλυσθαι. Ch. ἀπόλλυται.

*Ibid.* ζώειν. J'ai rétabli l'ionisme d'après la leçon ζῆν des *Aph.* III, 12. Cet. ζῶσι, excepté L. M. qui lisent: ζῆσαι, d'après Æm. Portus qui corrigeoit: ζῶσαι (aorist. de ζώω) ou ζῆσαι.

L. 9. καὶ ἀσθενέα, καὶ νοσώδεα. Dans les *Aph.* III, 12, καὶ νοσώδεα seulement. J'ai mis ces mots entre deux parenthèses, parce qu'ils ne peuvent exister deux fois dans la même période. Cependant j'aimerois mieux les retrancher plus haut (*l.* 6.) que dans cet endroit.

§. LXII, l. 2. Après le mot ξηρὰς, L. ajoute: γίγνεσθαι εἰκός.

*Ibid.* J'ai rétabli ici & *l.* 9 l'ionisme καταῤῥόους (d'après §. XIV, l. 5, où on lit: κατάῤῥοοι) Cet. κατάῤῥους.

L. 3. J'écris avec L. πλεύμονα. Cet. πνεύμονα. Voy. §. XIII, l. 5.

L. 6. ἀπὸ τοῦ ἐγκεφάλου. Gal. ἀπὸ τῆς κεφαλῆς, & il ajoute: εἰς τὴν γαστέρα.

L. 7. Je lis avec Gal. Cor. L. M. ὀφθαλμίας ξηράς. Cet. ὀφθαλμίαι ξηραί, d'après *Aph.* III, 12.

L. 9. πρεσβύτῃσι. Aristote lit: γεραιτέροις. Gal. Cor. M. ἄγαν πρεσβυτέροισι. *Aph.* III, 12, πρεσβυτέροισι seulement; & c'est la vraie leçon. *Voy. les notes.*

L. 10. ἀραιότητα. A. Ald. ἀρμότητα.

*Ibid.* Je lis avec Gal. Cor. Bac. L. M. & Clifton: ἔκτηξιν. Cet. ἔκτασιν. *Voy. les notes.*

L. 11. Je lis avec Gal. Z. Mer. M. ἀπόλλυσθαι. Cet. avec addition : ὑπὸ φρενίτιδος ἀπόλλυσθαι. *Voy. les notes.*

L. 13. τὰ δεξιὰ ἢ τὰ ἀριστερά. Cette leçon eſt de Gal. Cor. L. M. & Clifton. Mais Z. M. l'ont reléguée toute entiere à la marge ; & Av. ne l'a pas non plus. Cet. retranchent ſeulement les derniers mots ἢ τὰ ἀριστερά. *Voy. les notes.*

§. LXIII, l. 2. J'écris avec Cor. S. M. καὶ ἐπόμβρου. La marge de Z. καὶ διαβρόχου. Cet. n'ont ni l'une ni l'autre de ces leçons.

*Ibid.* Je lis avec la marge de Z. & de Mer. τὸ σῶμα. C. Cor. τό τε σῶμα. Mar. τὰ σώματα. Cet. τοῦ σώματος.

L. 3. μηδὲ [αἱ] φλέβες. J'ai ajouté l'article. Cet. μηδὲ φλέβες.

L. 4. Les mots καὶ ψυχροῦ manquent dans A. C.

L. 5. ἔδεε. J'ai rétabli l'ioniſme. G. la marge de Z. & de Mer. L. M. ἔδει. Cet. ἔλη.

*Ibid.* ἅμα τῷ ἦρι eſt la leçon la plus générale. F. L. ἅμα καὶ τῷ ἦρι.

L. 6. Je corrige : καθαίρεσθαι ἀπό τε κορύζης, *ſe purger de.* Cet. καθαίρεσθαι ὑπό τε κ..... *être purgé par.* C. *frigida gravedine corripitur.* Par ce dernier mot, il a voulu, ſans doute, exprimer la fautive leçon ἔλη (*l.* 5) : mais le ψυχρῆς, *frigida*, ne ſe trouve nulle part.

L. 9. B. & M. ἐπιγενομένης. Cet. ἐπιγινομένης.

L. 10. καὶ λειεντερίαι. B. καὶ γὰρ λ.....

§. LXIV, l. 1. ἐπομβρον.....καὶ νότιον. C'eſt probablement par erreur que Gal. (in *Aph.* III, 13) lit ici : αὐχμηρὸν.....καὶ βόρειον.

L. 2. μετόπωρον. Gal. L. M. φθινόπωρον.

*Ibid.* J'ai ajouté avec Gal. le mot ὡσαύτως, qu'on ne trouve point dans Cet. *Voy. les notes.*

§. LXV, l. 2. μετόπωρον. Gal. L. M. φθινόπωρον.

L. 3. Pasienus voudroit qu'on retranchât les mots καὶ σφακέλους τοῦ ἐγκεφάλου, qui ne se trouvent pas non plus *Aph.* III, 14.

L. 6. φθίσιας. A. φύσηας que C. a pris pour φύσας, *flatus*; car le φύσιας (ou φύσηας) n'a jamais signifié *flatus*, quoiqu'en dise Bac. A la suite de cette constitution, Av. place une autre, savoir, un été austral & sec suivi d'une automne boréale & pluvieuse.

§. LXVI, l. 2. Les mots μήτε ὑπὸ κύνα ἔπομβρον manquent dans A. C. Dans quelques autres Mss. suivant S. on lisoit : μήτε ἐπὶ τῷ κυνὶ; & l'on y trouvoit le ἔπομβρον placé après le mot Ἀρκτούρῳ.

L. 4. J'écris avec A. ξυμφέρει (qui est la même chose que le ξύμφορον des *Aph.* III, 14, en sous-entendant ἐστί). Cet. ξυμφέροι, ce qui est un solécisme.

*Ibid.* J'ai suivi la ponctuation de C. D'autres ont traduit de maniere que le μάλιστα (qui manque dans les *Aph.* III, 14) se rapporte aux mots suivans : καὶ τοῖσι ὑγροῖσι.

L. 8. ξηραί. La marge de Z. M. ἰσχυραί.

*Ibid.* πολυχρόνιοι (J'ai oublié d'écrire : πουλυχρόνιοι) Av. & quelques Mss des *Aph.* III, 14, κόρυζαι. S. a conservé dans son texte cette leçon fautive ; mais dans son commentaire il la change en χρονικαί (*sic*).

L. 9. Je lis & je distingue avec Gal. d'après les *Aph.* III, 14. ἐνίοισι δὲ καὶ μελαγχολίαι. Cet. ἐνίοισι, καὶ μελαγχολίαι, en rapportant le premier mot à ce qui précede, & en retranchant le δέ.

§. LXVII, l. 2. ἀναλοῦται. Gal. in *Aph.* III, 14. la marge de Z. & de Mer. ἀποξηραίνεται καὶ ἀναλίσκεται.

L. 4. ἀπ' ὧν ταῦτα τά. Gal. M. ἀφ' ὧν ταῦτα τὰ L.

supprime le τὰ Cet. ἄφνω (la marge de Z. & de Mer. ἐφ' ᾧ) ταῦτα τά.

L. 5. Je lis avec M. αὐτέοισι. Gal. τούτοις. Cet. α'τέοις.

L. 7. Je lis avec Gal. ἀναξηραίνονται. Cet. ἀποξηραίνονται.

L. 8. Je lis avec Gal. οὐ πλαδῶντες, ἀλλ' ἀνεξηρασμένοι (Gal. ἀνεξηραμμένοι). Bac. M. ont adopté, mais mal copié cette leçon. Cet. ὑπ' ἄλλων τ' ἐς ἄλλα ἀναξηραινόμενοι, leçon fautive que Clifton a cependant adoptée dans sa version. A la suite de ce §. je supprime avec Bac. Z Mar. L. toute cette période : ἢν δὲ ὁ χειμὼν βόρειος γένηται καὶ ξηρὸς, τὸ δὲ ἦρ νότιον καὶ ἔπομβρον, κατὰ τὸ θέρος ὀφθαλμίαι γίνονται ἰσχυραὶ, τοῖσι δὲ παισὶ καὶ γυναιξὶ πυρετοὶ, qu'on trouve dans A. B. C. Ald. Cor. F. & qui n'est qu'une répétition de ce qui a été déja dit au §. LIX. Il faut cependant remarquer qu'on lit dans ce dernier §. ἅπασι au lieu de τοῖσι δὲ παισὶ qu'on trouve ici.

§. LXVIII, l. 1. Je lis avec M. la marge de Z. & de Mer. ἐννοεύμενος. A. ὁ νοσεύμενος. Cet. ὁ νοεύμενος.

L. 2. Je lis : σκοπεύμενος, pour rendre à ce mot la même forme ionique d'ἐννοεύμενος. Cet. σκοπούμενος.

L. 7. Avec L. ἡμέραι. Cet. αἱ ἡμέραι.

L. 8. Je corrige : μέγισται δέ εἰσι αἵδε καὶ ἐπικινδυνόταται. Cet. μέγιστα.( A. μέγισται) δέ εἰσιν αἱ δέκα καὶ ἐπ... C. n'exprime point le premier mot. Il semble avoir lu : αἱ γὰρ δέκα ἐπ..... *Voy. les notes.*

L. 10. [αἱ] θεριναί. J'ajoute ici l'article qui est nécessaire.

*Ibid.* ἰσημερίαι νομιζομέναι εἶναι. J'ai adopté la correction indubitable de Héringa (*Obs. crit.* Cap. 6, p. 49.), qui paroît de plus confirmée par Gal. *in lib. de Humor. Ms.* p. 73. Cet. ἰσημεριναὶ νομιζόμεναι εἶναι. On peut au reste se passer du mot εἶναι.

§. LXIX, l. 3. [τοῦ] Ἀρκτούρου. J'ai ajouté l'article qui manque dans Cet.

*Ibid.* Je corrige : καὶ ἔτι Πληϊάδων δύσιν. C. Cor. ont exprimé cette leçon à l'ἔτι près ; si ce n'est que C. semble de plus avoir lu : δύσιας ou δύσεις au lieu de δύσιν. Cet. καὶ ἐπὶ πληϊάδων δύσει.

L. 4. τά τε γάρ. J'aimerois mieux : τὰ γὰρ sans le τε. Cette particule ne se voit pas non plus dans C. & Cor.

L. 6. λήγει. La marge de Z. & de Mer. λύει.

*Ibid.* Cette leçon : τὰ δὲ ἄλλα πάντα μετίσταται, m'est d'autant plus suspecte, que les mots ἄλλα πάντα ne sont exprimés ni dans C. ni dans Cor. *Voy. les notes.*

§. LXXI, l. 2. ἀλληλέων. Cet ionisme m'a été fourni par A. si ce n'est qu'il lit : ἀλλήλεων. Cet. ἀλλήλων.

L. 4. Je corrige : ὅτι διαλλάσσει (comme on lit §. LXXXV, XCI, XCV, περὶ δὲ.... ὅτι.) Cet. τί δ...

L. 6. J'ai hazardé la correction : μέγιστον καὶ πλεῖστον. Cet. μεγίστων, καὶ πλ.....

§. LXXII, l. 1. τὴν Ἀσίην πλεῖστον. L. & M. τὴν Ἀσίην δὲ πλ. d'après Gal. (*quod animi mores*, &c.) dans lequel on lit mal : τὴν οὐσίαν πλεῖστον δέ. J'aimerois mieux : τὴν Ἀσίην δὴ πλ.....

L. 6. Je lis avec Gal. (*l. c.*) ἤθεα. Cet. ἔθνεα.

L. 7. ἠπιώτερα. M. d'après Gal. ἡμερώτερα.

*Ibid.* Je corrige : εὐοργότερα. (εὐοργέστερα seroit plus ionique.) A. la marge de Z. & de Mer. S. M. εὐεργότερα. B. Ald. Bas. Lal. Z. F. ἐνεργότερα. G. εὐεργετηκότερα (*sic*). Bac. εὐεργετικώτερα. L. ἀεργότερα. Héringa corrige : εὐοργητότερα. Gal. n'a rien de tout cela. *Voy. les notes.*

§. LXXIII, l. 4. πορρωτέρω. (προσωτέρω seroit plus ionique). Cor. πορρωτέρω καὶ τοῦ θερμοῦ.

§. LXXIV, l. 1. ἔχει δὲ [καὶ] καλά. J'ai ajouté la conjonc-

tion καὶ d'après le §. LXXXVIII : εὑρήσεις δὲ ΚΑ'Ι τοὺς Ἀσίηνοὺς, & le §. CXIX : ἔνεισι δὲ ΚΑ'Ι ἐν τῇ Εὐρώπῃ.

L. 5. Je lis d'après G. Bac. (qui lisent : καλλίσ7οις) καλλίσ7οισι. A. C. κάλλισ7α. Cet. μάλισ7α. Cor. l'a omis dans sa version.

L. 7. ἐκκέκαυ7αι. C. L. ἐκκαίε7αι.

L. 8. Avec Gal. & M. ἀνεξήραν7αι. Cet. ἀναξηραίνε7αι.

L. 9. βεβιασμένη. C. βιάζε7αι. Gal. la Marge de Z. M. πέ7ε7αι. Bac. πέπ7ε7αι (*sic*). L. πήγνυ7αι. Mar. propose πέπηκ7αι. *Voy. les notes.*

*Ibid.* [οὔτε] νο7ία τε. J'ai ajouté la négation. C. νο7ία γάρ. L. νο7ία δέ. Cet. νο7ία τε. *Voy. les notes.*

§. LXXV, l. 1. ἐοικός. Mar. L. εἰκός. *Voy.* §. VI, l. 7.

L. 3. Je corrige : αὐτή. Cet. αὕτη.

L. 4. Je corrige : ὤνθρωποι (selon le dialecte ionique pour οἱ ἄνθρωποι) Cet. ἄνθρωποι, sans article.

L. 5. μεταφυ7έον7ες. Z. μεταφυ7εύον7ες. *Voy. les notes.*

L. 6. εὐθηνέειν, d'après F. qui lit : εὐθηνεῖν. Cet. εὐθύνειν.

*Ibid.* Cor. & Z. ont omis dans leurs versions les mots (καὶ) μάλισ7α. On croiroit que C. a lu : καὶ μέγισ7α. J'aimerois mieux : μάλισ7α, sans le καί.

L. 7. ἐκ7ρέφειν. Bac. εὐτρέφειν (*sic*).

L. 9. J'ai rétabli le double ionisme μεγάθεα. Cet. μεγέθη, excepté A. B. qui lisent : μεγέθει.

L. 11. καὶ τὰ μεγάθεα. Cet. καὶ τὰ μεγέθη, excepté Lal. Mar. qui lisent : καὶ τὰ μεγέθη, καὶ τὰς φωνάς.

§. LXXVI, l. 1. Je corrige : τοῦ ἦρος (d'après G. qui lit cependant mal : ἦρους) ἐγγύ7α7α εἶναι κα7ὰ, κ. τ. λ. A. B. Ald. Bas. Z. Mar. τοῦ προσεγγύτα7α εἶναι κα7ά. Cet. προσεγγύτα7α εἶναι τοῦ κα7ά.

L. 4. Avec Gal. B. C. Cor. ταλαίπωρον. Cet. ἀταλαίπωρον.

*Ibid.* Gal. n'a point le mot ἔμπονον. C. *audentiam*, ce qui exprime εὔτολμον ou ἔντολμον.

L. 6.....μήτε ὁμοφύλου, μήτε ἀλλοφύλου eſt la leçon de A. & de Gal. ſi ce n'eſt que celui-ci lit : οὔτε..οὔτε ἀλλοφύλου. Cet. μήτε ὁμόφυλον, μήτε ἀλλόφυλον. *V. les notes.*

L. 7. Je lis d'après Gal. la marge de Z. L. M. ἀναγκαίη (ils liſent : ἀνάγκη) κρατέειν. Cet. κρατέειν (A. κρατέει) ſeulement.

L. 8. τὰ ἐν τοῖσι. Cor. μάλιστα ἐν τοῖσι.

§. LXXVII, l. 2. Je lis avec G. S. L. M. θερινῶν. Cet. χειμερινῶν. *Voy. les notes.*

L. 3. J'ai rétabli l'ioniſme οὔρος. Cet. ὄρος.

L. 4. τὰ (δὲ). J'aime mieux retrancher le δὲ, ou du moins le changer en δή.

L. 5. (ταύτῃ).....μᾶλλόν ἐστι. J'aimerois mieux retrancher le ταύτῃ, qui ne paroît pas non plus dans C. Peut-être faudroit-il le changer en πάντα, ou plutôt en πάντῃ, en le rapportant au mot διάφορα, ou même à l'adverbe qui ſuit. On trouve πάντῃ μᾶλλον (comme on dit en français : *infiniment plus*) dans le livre *de Articulis* XLVIII, 4, T. II, p. 805, edit Lind.

§. LXXVIII, l. 2. Je corrige : ὥσπερ (on peut encore lire : ἧπερ ou καθάπερ). Cet. ἅπερ.

*Ibid.* (ἄλλους) ἀνθρώπους. Je retrancherois volontiers l'ἄλλους, qui probablement n'eſt qu'une répétition fautive du mot ἀνθρώπους écrit par abbréviation, comme on le trouve dans A. ἄλλους ἀνōυς.

L. 6. J'ai rétabli l'ioniſme οὔρεα. Cet. ὄρη.

L. 8. Avec L. & M. μεγάλα (cf. §. LXXX, l. 2.) Cet. μεγάλαι.

*Ibid.* Je corrige : ἐκείνῃ (cf. §. LXXXIII, l. 2.) Cor. ἐκεῖ Cet. ἐκείνοις.

§. LXXIX,

§. LXXIX, l. 3. J'ai rétabli l'ionisme οὔρεσι. Cet. ὄρεσι, excepté A. qui lit : ὤρεσιν. Peut-être faudroit-il lire : οὐρείοισι ou οὐρηΐοισι (pour ὀρείοισι), *montanis*, comme traduit Cor. ou χώρῃσι, *locis*, *regionibus*, ou plutôt conjointement, χώρῃσι οὐρείοισι, comme semble avoir lu C.

L. 4 J'ai rétabli l'ionisme ἐπύδροισι. A. B. C. G. Z. M. ἐφύδροισιν. Ald. Bas. F. ἀφύδροισιν. Cor. traduit : *asperis* L. ἀνύδροισιν. *Voy. les notes.*

L. 5. Je lis avec A. C. G. Z. M. ἀνύδροισι, à l'ionisme près. B. Ald. Bas. Cor. ἐνύδροις.

*Ibid.* λειμακεστέροισι. Erotien lit : λιμακεστέροισι. Il seroit peut-être plus conforme à l'analogie de lire : λειμακωδεστέροισι.

L. 6. πεδίῳ τε καὶ ψιλῇ καὶ ξηρῇ γῇ. J'ai ajouté le mot γῇ d'après A. C. Cor. Le mot πεδίῳ paroît être le datif de l'adjectif ἡ πέδιος (Voy. les Lexiques) plutôt que celui du substantif neutre τὸ πεδίον.

L. 9. Je corrige : μέγα (qui paroît aussi dans Cor.) σφέων. Cet. μετὰ σφῶν.

*Ibid.* καὶ πλείονες. Je retrancherois volontiers le καὶ, ou je lirois : μέγισται καὶ πλείονες.

§. LXXX, l. 5. τουτέων. Peut-être faudroit-il lire : τουτέῳ, en sous-entendant τῷ ἔθνεϊ τῶν Μακροκεφάλων.

*Ibid.* ὁμοίως. A. ὁμοίας.

L. 10. ἡγέονται. C. ἡγέοντο, *putabant.*

§. LXXXI, l. 3. μαλακοῦ. Je soupçonne fort qu'on lisoit anciennement : σμικροῦ.

*Ibid.* J'ai rétabli d'après A. Ald. Bas. l'ionisme ἀναπλήσσουσι. Cet. ἀναπλάσσουσι.

L. 5. J'adopte la vraie leçon de L. M. δέσματα (on trouve ἐπιδέσματα dans le livre *de Medico*, T. I, p. 46). Cet. δεσμά τε.

L. 7. J'ai rétabli la leçon οὕτω d'après G. Bac. (qui lisent : οὕτως). Cet. αὐτός. Cependant on pourroit aussi lire : οὗτος.

L. 8. Les mots ὑπὸ βίης n'existent que dans G. Bac.

L. 9. τοιαύτην. C. ταύτην.

§. LXXXII, l. 2. L. M. placent les mots τοῦ σώματος, après le verbe ἔρχεται.

L. 7. J'ai rétabli l'ionisme ὡὐτός. Cet. ὁ αὐτός.

L. 9. οὐκ ἔτι. L'οὐδέτι de F. est une erreur d'impression. L'ἔτι manque dans C. Cor.

*Ibid.* J'ai corrigé : ἢ πρότερον, d'après A. Ald. qui lisent : ἢ πρότερον. Cet. ὡς πρ.....

L. 10. J'écris suivant le dialecte ionique : ἀμελίην. Cet. ἀμέλειαν, excepté G. qui lit : ὁμιλίαν, & qui l'explique, *propter conversationem, ac si diceret, quia cum hac gente alia gentes commiscentur.* Érotien paroît avoir eu la même leçon, puisqu'il cite ce traité. V. Foës, *Œconom.* in Ὁμιλέειν. cf. & Hérodot. L. IV, 174.

§. LXXXIII, l. 6. Je lis d'après A. Ald. τοῖσι ὕδασι. Cet. sans l'article.

L. 7. [τῇ] βαδίσι. J'ai inféré l'article d'après §. CI, l. 7, & rétabli l'ionisme. Cet. βαδίσει.

L. 8. J'ai rétabli l'ionisme μουνοξύλοισι. Cet. μονοξύλοις.

L. 9. J'écris avec A. B. Ald. Bas. Z. Mar. διαπλέουσι. L. διαπλέουσιν, d'après F. Ce dernier désapprouve même la premiere leçon (*Œconom.* au mot Μονόξυλα). Il a sans doute oublié, que les Ioniens, & notamment Homere, prononcent : πλείειν, pour πλέειν, πνείειν, pour πνέειν.

L. 10. τὰ δὲ ὕδατα. C. τά τε ὕδατα.

L. 12. αὐτός τε. C. αὐτὸς γάρ.

L. 13. ὁ Φᾶσις στασιμώτατος. A. Ald. ὁ Φάσιος στ.....

On lisoit peut-être anciennement : ὁ Φάσις ὡς σῖ......

*Ibid.* πάντων τῶν ποταμῶν. J'aimerois mieux retrancher l'article.

L. 15. [οἱ] γιγνόμενοι. J'ai ajouté l'article.

*Ibid.* αὐτέοισι (d'après L. qui lit : αὐτέοις, & le §. CXX, où on lit : αὐτέοισι γίγνονται). La marge de Z. αὐτέη & αὐτόθι. C. Cor. Bac. M. αὐτόθι. Cet. αὐτέοι, qui pourroit bien être une altération de αὐτέου pour αὐτοῦ pris adverbialement.

*Ibid.* Je lis avec L. M. ἀναλδέες. A. ἄναλθες. B. ἀνελθέες. La marge de Z. ἀναλκέες. Cet. ἀναλθέες. C. traduit : *molles*, & Cor. *insalubres*.

L. 16. J'ai préféré la leçon de A. καὶ τεθηλυσμένοι, que C. paroît aussi avoir eu sous les yeux. Cet. κατατεθηλυσμένοι, sans la conjonction.

§. LXXXIV, l. 4. Je lis avec C. Cor. τὰ πάχεά τε Cet. τὰ πάχεα δέ.

*Ibid.* ὑπερπαχέες. A. ὑπερπάχητες. *Voy. les notes.*

L. 6. ὠχρήν. Bac. ὕπωχρον.

L. 9. χνοώδεϊ. L. M. γνοφώδεϊ, d'après C. & Cor. qui traduisent, l'un, *tenebricoso*, & l'autre, *obscuro*. G. Bac. νοτώδεϊ. Heringa corrige : ἀχλυώδεϊ. *Voy. les notes.*

*Ibid.* διερῷ. G. Bac. θολερῷ. F. conjecture qu'Érotien avoit lu : λιβρῷ.

*Ibid.* Je corrige : πρός τε τὸ ταλαιπωρέειν τὸ σῶμα, κ. τ. λ. (conf. CXX, l. 5.) A. L. προςταλαιπωρέειν τε τὸ σῶμα. B. Ald. Bas. Z. F. M. πρὸς ταλαιπωρέειν τε τὸ (Ald. τῷ) σῶμα.

L. 13. [τὰ] πολλά. J'ai ajouté l'article qui est nécessaire pour exprimer le sens que je lui donne : *pour l'ordinaire*, *pour la plupart*, en lat. *plurimum*, comme l'a rendu C.

*Ibid.* Je corrige : ἀϋτμῆς. Cet. αὐτῆς. Excepté L. M. qui ont reçu dans leur texte αὔρης, correction qui suivant F. se trouvoit à la marge de l'exemplaire de Servin. *Voy. les notes.*

L. 14. C. traduit, *quandoque violenter frigideque spirat, quandoque calide & moleste*, comme s'il avoit lu : πνέει ἐνίοτε μὲν βίαιος καὶ ψυχρὴ, ἐνίοτε δὲ θερμὴ καὶ χαλεπή.

L. 15. Κέγχρονα. A. κέγχρωνα.

L. 18. Je lis avec A. & la marge de Z. καὶ περὶ μέν. Cet. retranchent le καί.

L. 19. (καὶ) τῆς διαφορῆς. C'est ici qu'il faut retrancher le καὶ, qui ne paroît pas non plus dans C.

L. 20. καὶ τῇ Εὐρώπῃ. S. retranche ces mots de son texte. *Voy. les notes.*

§. LXXXV, l. 2. ἀπολεμώτεροι. A. Ald. ἀπολεμώτατοι.

L. 7. παραπλήσιαι [.οῦσαι]. Le participe que j'ajoute, me paroît nécessaire à la construction grammaticale. C. & Cor. αἰεὶ παραπλήσιαι. Dans Gal. T. I, p. 348, on lit : παραπλησίως. Il est possible que l'ancienne leçon fût : παραπλησίους, qu'on pourroit alors (sans rien ajouter) rapporter à μεταβολάς.

L. 9. Je corrige : ἀπὸ τῶν (comme on lit §. CIII, l. 5.). L'ἀφ' ὧν de Bac. n'est qu'une glose de ma leçon. Cet. ἀφ' ὅτων.

L. 10. J'adopte la leçon de G. ἀγνώμονος καὶ θυμοειδέος. Bac. γνώμονος καὶ θυμιά. εως (*sic*). Cet. γνώμονος καὶ (L. καὶ τοῦ) θερμοῦ. Pour ce dernier mot, la marge de Z. porte : θυμοῦ. A. place à côté du mot γνώμονος, une croix comme signe de doute. *Voy. les notes.*

L. 12, 13. Je lis avec L. αἱ γὰρ μεταβολαὶ.....τῶν ἀνθρώπων, à ces derniers mots près, que j'ai substitué

(d'après C. Bac.) à la leçon τοῦ ἀνθρώπου. A. ἀεί τε ἐγείρουσαι τὴν γνώμην τοῦ ἀνθρώπου. B. Ald. Bas. Z. F. M. ἀεί τε (la marge de Z. αἵ τε) ἐγείρουσι (F. ἀγείρουσι) τὴν γν. τοῦ ἀ. . . . . Bac. αἳ (*sic*) ἐπεγείρουσαι τὴν γνώμην τῶν ἀνθρώπων. Dans quelques autres Mss. suivant S. αἱ ἀπεγείρουσαι τὴν γν. τῶν ἀ. . . . . C. & Cor. présentent ma leçon, si ce n'est qu'ils lisent, l'un : τῶν ἀνθρώπων, l'autre : τοῦ ἀνθρώπου ; & que tous les deux retranchent les mots τῶν πάντων. *Voy les notes.*

L. 14. καὶ οὐκ ἐῶσι. A. καὶ οὐκ ἐῶσαι. Bac. οὐκ ἐῶσι, sans le καί.

§. LXXXVI, l. 5. Je corrige ὤνθρωποι (qui équivaut à οἱ ἄνθρωποι.) Cet. ἄνθρωποι.

L. 7. J'ai rétabli l'ionisme ὄκως. Cet. ὅπως (quoiqu'ils lisent une ligne plus loin : ὄκως).

L. 9. ὁμοῖοι. J'ai par-tout changé l'accent de ce mot. Cet. ὅμοιοι.

§. LXXXVII, l. 3. J'adopte la leçon de A. L. ἄπο τε. B. Ald. Bas. ἄπο τὲ. Z. F. ἀπό τε.

L. 9. ἀναγκαίῃ. Cet. ἀνάγκῃ. Heringa (*obs. crit.* p. 50) pense qu'il faut corriger : ἀράζῃ. *Voy. les notes.*

L. 10. ἐρημοῦσθαι τὴν γῆν. Z. note à sa marge : ἡμεροῦσθαι τὴν ὀργὴν (leçon que S. & M. ont reçue dans leur texte), & dans sa table analytique : ἡμεροῦσθαι τὴν γνώμην. Je ne trouve rien dans G. quoique F. lui attribue cette leçon.

*Ibid* πολεμίων. A. Ald. ἀπολεμίων. C. a exprimé l'une & l'autre de ces leçons. Cor. la marge de Z. S. M. ἀπολεμίης.

L. 13. Je corrige : ὑπὸ τῶν νόμων. Cet. ἀπὸ τῶν ν. . . . .

§. LXXXVIII, l. 1. τουτέων. C. lit mieux : τουτέου ou τούτου. Cet. τούτων.

L. 6. ἀνδρηΐης. Cet. ἀνδρείης. J'aurois dû préférer l'autre forme ionique ἀνδρίης, plus convenable aux substantifs (comme j'ai fait à la fin du §. CXVI, & §. CXIX, l. 3), quoique on trouve aussi la premiere dans Hérodote.

L. 7. αὐτέοι est la leçon commune. Cet exemple d'ionisme au nominatif du pronom me paroît unique dans son espece, quoique on dise d'ailleurs ἀδελφεοὶ pour ἀδελφοί.

L. 10. Je lis avec Gal. (T. I, p. 348.) & C. καὶ τοὺς μὲν β..... Cet. retranchent le καὶ.

L. 11. τουτέων. J'aimerois mieux : τουτέου, comme lisoit plus haut (l. 1.) C.

§. LXXXIX, l. 3. Σαυρομάται [τε]. J'ai ajouté le τε. On peut encore lire : Σ. δέ. Comme §. XCIII, l. 2. N. δέ.

L. 10. J'ai rétabli l'ionisme ἰρά. (cf. §. XII, l. 3.) Cet. ἱερά.

*Ibid.* θῦσαι (d'après la correction de Portus) τὰ ἐν τῷ νόμῳ. A. B. Ald. Bas. Z. F. θύουσαι (A. θύουσιν (*sic*) with αι above) τῷ ἐν νόμῳ. L. M. θύωσι τὰ ἐν τῷ νόμῳ. C. traduit : *sacra Nomio Apollini fecerint.* Voy. les notes.

L. 12. J'ai hazardé la correction : ἕως ἂν μιν. Cet. ἕως ἂν μή. *Voy. les notes.*

§. XC, l. 3. χάλκεον. Heringa (*l. c.* p. 51) pense qu'il faut rapporter ici la glose d'Érotien : χάλκειον ou χαλκίον. *Voy. les notes.*

*Ibid.* ἐπ' αὐτέῳ τουτέῳ. Z. M. καὶ ἐπ' αὐτῷ τουτέῳ. Quelques autres Mss. suivant M. ἢ ἴσως ἐπ' αὐτέῳ τουτέῳ. Cet. ἢ (A. ἡ) ἐπ' αὐτῷ τουτέῳ. *Voy. les notes.*

§. XCI, l. 2. ἑωϋτοῖσι. Z. ἑωυτοῖσιν. Cet. αὐτοῖσιν.

L. 5. βεβιασμένοι. C. Cor. ont lu peut-être πεπιεσμένοι.

*Ibid.* ὑπὸ τοῦ ψυχροῦ, comme corrige Heringa (*l. c.* p. 52). Cet. ἀπὸ τοῦ ψ.....

§. XCII, l. 2. ψιλή. A. Ald. C. Cor. la marge de Z. & de Mer. ὑψηλή.

§. XCIII, l. 2. Νομάδες. Le Νομάδεες de F. eſt une faute d'impreſſion.

L. 3. J'ai ajouté le pronom σφι que le ſens exige. *Voy.* Hérodote, L. IV, 46.

L. 5. J'écris avec Érotien, L. M. πίλοισι. A. Ald. C. Cor. πηλοῖς. Cet. πιλοῖς. *Voy. les notes.*

L. 6. τετεχνασμέναι. J'aimerois mieux : τετεχνημέναι, comme §. XC, l. 3.

L. 7. Je lis avec C. διπλᾶ (διπλόα ſeroit plus ionique) Cet. ἁπλᾶ.

L. 8. τὰ δὲ τριπλᾶ. A. τὰ δὲ καὶ τριπλᾶ.

*Ibid.* J'adopte la correction d'Hemſterhuis (*ad Ariſtoph. Plut.* p. 369) στεγνά, que C. paroît auſſi avoir lu. Cet. στενά. *Voy. les notes.*

L. 11, 12. κέρως.... κέρατα. La forme ionique ſeroit κέραος ou κέρεος, & κέραα ou κέρεα. C. lit mieux au pluriel pour le premier mot, κερέων, *cornibus*; car le *carnibus* qu'on y trouve, eſt une erreur d'impreſſion.

§. XCIV, l. 2. Je lis comme L. M. αἱ γυναῖκες. Cet. ſans l'art.

*Ibid.* J'ajoute d'après C. ξὺν τοῖσι παιδίοισι, leçon juſtifiée par ce qui eſt dit au §. CI. Je la trouve également écrite à la main : σὺν παιδίοις (*ſic*), à la marge d'un exemplaire, de l'édition grecque 1542, in 4°. de Cornarius, appartenant à la Bibliotheque nationale.

L. 4. J'ai ajouté l'article : [τὰ] ἐόντα.

L. 8. J'écris avec A. la marge de Z. & de Mer. μετέρχονται. Cet. ἔρχονται.

L. 10. ἱππάκην. A. ἱππακήν.

§. XCV, l. 1. Je lis avec A. Ald. L. περὶ δέ. Cet. περί τε.

L. 2. Le mot ἀνθρώπων manque dans A.

L. 6. μέγαθος (voy. §. LXXV, l. 9 & 11). Cet. μέγεθος.

L. 12. J'ai corrigé : εὔδια πνεύματα. L. d'après la marge de Z. πνεύματα seulement. A. δειπνεύματα (*sic*). Cet. διαπνεύματα. *Voy. les notes.*

§. XCVI, l. 3. κρυστάλλων. A. κρυστάλλου.

*Ibid.* οὐδ᾽ ἔκοτε (ion. rétabli) δὲ τά. C. ἃ οὐδ᾽ ἔκοτε τά.

L. 4. Je corrige : ὑπὸ τουτέων. Cet. ἀπὸ τ.....

*Ibid.* δυσοίκητα. A. ΔΙΟΙΚΗΤΑ, qui pourroit bien être une altération de ΑΟΙΚΗΤΑ. *V. les not.*

L. 5. ἠήρ. L'ὁμίχλη de la marge de Z. n'est qu'une glose.

L. 6. νοτίοισι. A. νόσοισι (*sic*). L'ὑγροῖς de L. n'est qu'une glose. Elle se trouve à la marge de Z. dont le texte porte comme Cet. νότοισι (*sic*).

L. 10. ἀνάντεα (ion. rétabli). A. ἡ αὐτή. Cette leçon se trouve à la marge de Z. avec cette autre : ἀνάνθη. Ald. ἡ ἂν τῇ (*sic*). Cet. ἀνάντη.

*Ibid.* Je lis avec A. ἀπὸ τῶν ἄρκτων. Cet. ὑπὸ τῶν ἄ...

§. XCVII, l. 3. κωλύει. C. κωλύει αἰεί.

L. 4. [καὶ] ὅτι. A. ὅτι, auquel j'ai ajouté le καὶ. C. *quandoquidem*. Cet. καί τοι.

L. 6. ὁμοίαι. C. Cor. ὁμοῖαι αἰεί.

*Ibid.* Je lis avec A. μεταλλάσσουσαι. Cet. μεταβάλλουσαι.

L. 7. Je corrige : ὁμοῖοι αὐτοί, en le rapportant à Σκῦθαι. A. ὅμοιαι αὐταί. Cet. ὅμοια αὐτά.

L. 8. Je corrige : χρεόμενοι. A. Ald. χρεόμεναι. Cet. χρέονται.

*Ibid.* Je corrige : ὁμοίῳ. Cet. ὁμοίως.

§. XCVIII, l. 3. J'écris ἄναρθρα avec la marge de Z. (dans laquelle on trouve encore : νωθρά). Cet. ἄρθρα, si ce n'est que dans C. & Cor. cette leçon devient moins irréguliere par la suppression du καὶ qui la suit. Mais alors

alors il faut lire avec L. καὶ τὰ ἄρθρα ὑγρὰ, &c.

L. 4. πασέων κοιλιέων αἱ κάτω. La marge de Z. & S. καὶ πασέων κ.... L. M. πασέων δὲ κ.... Cor. πᾶσαι, πασέων δὲ κ....C. πᾶσι (c'eſt à-dire Σκύθῃσι), καὶ μᾶλλον αἱ κάτω.

§. XCIX, l. 1. Je corrige : πιμελέα (de l'adject. com. πιμελὴς). Cet. πιμελὴν (du ſubſt. fém. πιμελή).

L. 6. γόνου. A. Ald. τομοῦ. C. γύιου. *Voy. les notes.*

*Ibid.* ξυμπήξι. La marge de Z. ξυμμίξει. Cet. ξυμπήξει.

L. 7. ἀναγκαίης (βιαίου) τύχῃ ἢ νούσου. A. B. Ald. Bas. ἀνάγκης βιάιου τύχης ἢ νούσου. La marge de Z. ἀ. β. τύχῃ ἂν ἢ νούσου. *Voy. les notes.*

§. C, l. 3. ἅπαντας [τέ]. J'ajoute la conjonction τε. L. & M. ἅπαντας [δὲ], en ajoutant le δέ. Cet. ἅπαντας. C. retranche les mots qui précedent τοὺς πολλοὺς, & traduit comme ſi on liſoit : Σκυθέων γὰρ ἅπαντας ὅσοι, κ. τ. λ.

L. 6. Je lis avec L. M. καὶ τὰ ἰσχία. Cet. ἰσχία ſeulement.

L. 9. Je lis d'après C. Cor. ἐμπίπτειν, τῶν ὤμων ὑπὸ ὑγρότητος. Cet. ἐ. τῷ ὤμῳ ὑπὸ ὑ..... *Voy. les notes.*

L. 11. J'ai rétabli l'ioniſme καυθέωσι. Cet. καυθῶσι.

L. 12. (μᾶλλον). J'aime mieux retrancher ici ce mot qui revient plus bas, l. 14.

L. 13. διηρθρωμένα. J'ajoute la prépoſition (qui ſe trouve auſſi §. CXXVI, l. 5). Cet. ἠρθρωμένα.

§. CI, l. 1. ῥοϊκά. G. C. Bac. ῥοικά. *Voy. les notes.*

L. 3. οὐδὲ νομίζουσι. A. οὐδὲν νομίζουσι.

L. 4. Je lis avec C. M. la marge de Z. & de Mer. εὔεδροι. Cet. ἔνεδροι.

L. 7. βραχύ. Peut-être βραχείῃ, comme ὀλίγῃ §. LXXXIII, l. 7.

L. 8. χρέονται. L. χρέεται.

L. 9. τά δὲ θήλεα. J'aimerois mieux : τά τε θ.....

*Ibid.* ῥοϊκά. Gal. C. Bac. ῥοικὰ, comme plus haut, l. 1.

L. 10. J'adopte & change en καὶ βλαδέα la leçon de G. Bac. καὶ βραδέα. *Voy. les notes.* A l'εἶναι qui suit, il faut ſous-entendre εἰκὸς, à moins qu'on n'aime mieux le changer en ἐστὶ, ou γίγνεται.

§. CII, l. 1. Πυῤῥόν. A. Πυριόν.

L. 2. ἐπιγιγνομένου. A. ἐπιγινομένου. Cet. ἐπιγενομένου.

*Ibid.* ὀξέος. C'eſt une correction de Portus reçue par Z. L. Elle ſe trouve auſſi dans A. de cette maniere : ὀξέως. Cet. ὀξέως.

§. CIII, l. 4. μαλθακότητα. A. μαλακότητα.

L. 5. ἀπὸ τῶν. L'ἀφ' ὧν de la marge de Z. que L. a reçu dans ſon texte, n'eſt qu'une explication marginale.

L. 6. λαγνεύειν. A. γλαγνεύειν (*ſic*).

L. 7. καὶ ἔτι. Peut-être καὶ ὅτι. *Voy. les notes.*

§. CIV, l. 2. ὑγρότης. L. ἡ ὑγρότης.

*Ibid.* Cet ἔτι ne paroît ni dans C. ni dans Cor.

L. 6. J'ai rétabli l'ioniſme ξυγκλήιεται, καὶ οὐκ ὑποδέκεται. Cet. ξυγκλείεται, καὶ οὐχ ὑποδέχεται.

L. 8. Je corrige : αὐταί τε. A. αὗται τέ. L. αὐταὶ δέ. M. αὗταί τε. Cet. αὗται τέ.

*Ibid.* J'ai rétabli la forme homérique πίειραι, que l'auteur emploie ſouvent dans le livre *de Natur. Puer.* Cet. πιεραί.

L. 9. καὶ ὑπὸ τουτέων. J'aimerois mieux : ὑπὸ τουτέων οὖν (ou ὧν) en ſupprimant le καὶ, qui probablement eſt une répétition de la derniere ſyllabe du mot μαλακαί.

§. CV, l. 3. ἴσχουσι. A. Ald. ἴσχουσαι. *Voy. les notes.*

§. CVI, l. 1. ἔτι τε. Cor. ἔτι δὲ.

L. 2. (οἱ) πλεῖστοι. J'aime mieux retrancher l'article. *Voy. les notes.*

*Ibid.* Je lis avec M. Σκύθῃσι. A. Σκύθαισι. Cet. Σκύθεσι.

L. 3. ἐργάζονται (καὶ) ὡς αἱ γυναῖκες, διαλέγονταί τε ὁμοίως. Je remédie à la construction en retranchant le καί. A. retranche l'ὡς. On peut aussi lire : ἐργάζονται, καὶ ὡς αἱ γυναῖκες διαλέγονται (en retranchant le τε) ὁμοίως.

L. 4. καλεῦνταί τε. L. κ. . . . . δέ.

L. 5. ἀνανδριεῖς. Je n'ai pas donné à ce mot la forme ionique ἀνανδριέες, par la raison qu'on l'a regardé comme un mot suspect. A. Ald. ἀνδριεῖς. L. d'après une correction de Mer. ἐνάριες. *Voy. les notes.*

*Ibid.* Je lis avec A. οἱ μὲν οὖν ἐπιχώριοι. Cet. οἱ μὲν ἐ. . .

L. 6. θεῷ. Peut-être faudroit-il lire : τῷ θεῷ, comme plus bas, §. CIX, l. 7.

L. 8. Je corrige : περὶ ἑωϋτέων. A. περὶ ὠυτέων. Cet. περί τε ὠυτέων.

§. CVII, l. 2. καὶ τἄλλα. Peut-être liroit-on mieux : κατὰ τἄλλα.

L. 4. [ὁμοῖα καὶ πάντα] J'ai pris ces mots de G.

L. 5. J'ai adopté le mot ἰδίην d'après Cor. *Voy. les*

§. CVIII, l. 1. κέδμηκτα. A. κέδβατα.

L. 2. λαμβάνει. J'aimerois mieux : καταλαμβάνει.

*Ibid.* κρεμαμένων. M. κρεμαμένον, d'après une correction que F. propose dans ses notes & qui pourroit bien être une faute d'impression pour κρεμαμένοιν.

L. 3. Je lis avec L. τοῖν ποδοῖν. Cet. τοῖς ποσίν.

L. 4 ἕλκονται. M. ἑλκοῦνται, d'après une correction proposée par Portus.

*Ibid.* οἳ ἂν σφόδρα νοσήσωσι. C. L. οἳ [δ'] ἂν σφόδρα νοσήσωσιν. J'ai suivi la leçon & la ponctuation de mes imprimés & de mes Mss. en joignant ces mots avec ce qui précede. F. dans ses notes approuve celle de C. qui les joint à ce qui suit. *Voy. les notes.*

L. 5. J'ai corrigé : σφέας αὐτέους. A. σφᾶς αὐτέους. Cet. σφᾶς αὐτούς.

L. 8. τὸ αἷμα. On diroit que C. a lu : πουλὺ αἷμα.

*Ibid.* J'ai corrigé : ἐπιλαμβάνει. Cet. ὑπολαμβάνει.

L. 9. καθεύδουσι. J'ai oublié de rétablir l'ionisme κατεύδουσι ; & cette leçon se trouve dans Mar. par une heureuse faute d'impression.

*Ibid.* J'ai peut-être mal fait d'écrire comme L. M. ἀνεγείρονται. Cet. ἀναγείρονται.

L. 12. J'ai ajouté les mots ὁ γόνος, d'après la leçon de G. confirmée par la version de Bac.

§. CIX, l. 2. Je lis avec C. Cor. γυναῖκας. Cet. γυναῖκα. *Voy. les notes.*

L. 3. σφίσι. A. B. Ald. Bas. Z. S. Ch. σφῆσιν αὐταῖς. Mar. F. σφίσιν αὐταῖς. L. σφίσιν αὐτοῖς. *Voy. les notes.*

§. CXI, l. 6. Je corrige : κεκτημένοισι, εἰ δὴ τιμώμενοι χαίρουσι. κ. τ. λ. *Voy. les notes.*

L. 8. J'ai rétabli l'ionisme ἀποδιδόασι (comme on lit plus bas, l. 13 : διδόασι). Cet. ἀποδιδοῦσι.

L. 11. χρημάτων πουλλῶν, καὶ τιμῶν. Bac. χρημάτων πολλῶν καὶ τιμῶν. Cet. χρημάτων, καὶ τιμῶν, sans πολλῶν.

L. 15. μᾶλλον. C. Cor. εἰκὸς μᾶλλον.

§. CXII, l. 4. κεδμάτων. A. κελμάτων.

*Ibid.* ποδαγριῶν. La forme usitée est ποδαγρῶν, & selon le dialecte ionique ποδαγρέων, de ποδάγρη qu'on trouve dans Arétée, & dans d'autres endroits de notre auteur. Mais comme ce dernier emploie aussi quelquefois la forme quadrisyllabe ποδαγρίη, je n'ai pas osé faire une correction sur la foi des dictionnaires.

§. CXIII, l. 1. J'écris avec Z. τοῖσί τε. L. M. τοῖσι. Cet. τοῖσι δὲ.

L. 2. Je corrige : διὰ [ταύτας] τὰς προφάσιας. Cet. διὰ τὰς προφάσιας. (Dans A. ce dernier mot est écrit προφάσηας par un η ; & il emploie constamment cette ortho-

graphe poëtique pour tous les noms de la seconde déclinaison appellée contracte). *Voy. les notes.*

L. 3. C'est la leçon de F. L. M. ἀναξυρίδας. Cet. ἀναξηρίδας.

L. 5. μήτε [τῇ] χειρί. J'ai ajouté l'article.

L. 7. Je corrige : ἐπιλήθεσθαι. Cet. ἐπιλαθέσθαι.

L. 9. A. Ald. C. lisent : ἀνδρωθῆναι. Cet. ἀνανδρωθῆναι *Voy. les notes.*

§. CXIV, l. 7. A. a conservé l'ionique αὖτις. (Voy. Greg. *de Dialect.* p. 224.) Cet. αὖθις.

§. CXV, l. 1. Je corrige : (Ἀπὸ) τουτέων εἰκὸς αἰσθάνεσθαι κ. τ. γ. ἑ. τ. ξ. τ. γ. [καὶ ἄλλοτε] ἄλλην, καὶ μὴ τῷ αὐτέῳ, en retranchant l'ἀπὸ, & en ajoutant les mots καὶ ἄλλοτε. L. d'après la marge de Z. ἀπὸ τουτέων εἰκός ἐστι γίγνεσθαι... *Voy. les notes.*

L. 2. γόνου. A. Ald. τόνου. Cor. dans son édition grecq. de 1542, dit avoir trouvé τόου (*sic*) cf. § XCIX, l. 6.

L. 3. τὴν αὐτέην. A. B Ald. αὐτέην sans article.

L. 6. J'écris avec la marge de Z. L. διηλλάχθαι. Quelques Mss. au rapport de M. portent : διηλλάχθηναι (*sic*) Cet. διηλλάχθη.

L. 8. Tous s'accordent ici à écrire selon le dialecte ionique : ἑωϋτοῖσι (sans ν), excepté B. M. qui lisent : ἑωυτοῖσιν, & A. qui lit : ἑωυτοῖς. Portus propose de corriger : ἑωϋτῶν. *Voy. les notes.*

L. 9. φθοραί. G. Bac. μορφαί. On pourroit encore conjecturer διαφοραί.

L. 10. γόνου. A. Ald. C. τόνου. cf. § XCIX, l. 6. & § CXV, l. 2.

L. 12. παραπλησίῃσι. C. αἰεὶ παρ.....

*Ibid.* Portus a déja corrigé : ὁμοίῃσι. Cet. ὁμοίοισι.

§. CXVI, l. 1. περί τε. C. L. περὶ δέ.

*Ibid.* J'ai rétabli l'ionisme ὡὐτός. Cet. ὁ αὐτός.

L. 2. τό τε ἄγριον. Gal. (*Comment. Ms. de Humorib.* p. 202) τὸ δὲ ἀ... C. L. τό τε γὰρ ἀ...

*Ibid.* Je lis avec Gal. (*quod animi mores, &c.* T. I. p. 348, & *Comment. Ms. de Humorib.* p. 202.) & Mar. ἄμικτον. L. M. d'après la marge de Z. & de Mer. ἀμείλικτον. Cet. ἀμίαντον.

L. 3. ἐγγίγνεται. Gal. (*Comment. Ms. l. c.*) γίνεται.

L. 4. τῆς γνώμης. Peut-être faudroit-il lire : τῇσι γνώμῃσι.

L. 6. διότι εὐψυχοτέρους. A. Ald. καὶ ὅτι εὐψυχροτέρους (*sic*).

L. 7. A. Ald. la marge de Z. & de Mer. τὴν Εὐρώπην. Cet. sans l'article.

L. 8. Je corrige : παραπλησίῳ. Cet. παραπλησίως.

L. 9. μεταβαλλομένῳ. Ald. καταβαλλομένων.

§. CXVII, l. 4. Je lis avec A. καὶ δειλοτάτους. Cet. sans le καὶ. B. δειλοτάτους (*sic*).

L. 7. L'ἐκόντες ne paroît point dans C.

§. CXVIII, l. 2. αἱρεῦνται. La marge de Z. αἱρεῦντες. *Voy. les notes.*

L. 5. οὐκ ἥκιστα. Pasienus a mal lu : ἥκιστα, sans la négation.

§. CXIX, l. 2. ἑτέροισι. M. d'après une correction de Portus : ἑτέρων.

L. 4. Je lis avec Z. L. τάυτά ἐστι. Cet. ταῦτά ἐστι.

L. 5. C. Cor. Z. Mar. φράσσω. Cet. φράζω.

§. CXX, l. 2. Je lis avec Gal. (*l. c.*) & L. καὶ τρηχείην. Cet. retranchent le καὶ.

*Ibid.* ὑψηλήν. B. Ald. Bas. Mar. ὑψιλήν. Cor. la marge de Z. ψιλήν. Clifton propose : ψυχινήν.

*Ibid.* ἔνυδρον. Gal. (*l. c.*) la marge de Z. Cor. Mar. M. ἄνυδρον.

L. 4. μέγα διάφοροι. Cor. μεγάλαι καὶ διάφοροι.

§. CXXI, l. 1. κοῖλα. Le *curva* de C. doit être une faute d'impreſſion au lieu de *cava*; car je ne penſe pas qu'il ait lu : καμπύλα.

*Ibid.* λειμακώδεα. Gal. λειμώδεα. *Voy. les notes.*

L. 2. Après le mot πνιγηρὰ, L. M. ajoutent : οἰκέουσι.

L. 3. ἢ τῶν ψυχρῶν. L'ἢ manque dans A. Ald.

L. 5. κανονίαι. La leçon de Gal. Bac. εὐμήκεες, n'eſt qu'une gloſe. C. traduit : *communes. Voy. les notes.*

L. 6. ἐς εὖρος δὲ πεφυκότες. Gal. εὐρέες δέ π.....

L. 8. Je lis avec Gal. C. φλεγματίαι τε. Cet. φλ..δέ.

L. 9. J'adopte la leçon de Gal. & C. τὸ δὲ ἀνδρήϊον. Cet. τό τε ἀ.....

L. 10. ἐνείη. Gal. Bac. la marge de Z. & de Mer. ἔχοιεν.

L. 11. ἀπεργάσοιτ' ἄν. Gal. la marge de Z. ὑπεργάσεται. La marge de Mer. ὑπεργάσεται νόμον. *Voy. les notes.*

L. 14. οὗτοι ἄν. Peut-être : οὕτως ἄν.

L. 16. κρηναῖα. *Voy. les notes.*

L. 17. J'adopte ſans héſiter la leçon de G. ἑλώδεα. A. Ald. ἐδώδεα. Cet. ὀδώδεα. Heringa (*l. c.* p. 52) vouloit corriger : ὀλώδεα. *Voy. les notes.*

*Ibid.* J'adopte encore la leçon de G. τὰ τοιάδε εἴδεα προγαστρότερα εἶναι καὶ σπληνώδεα. A. Ald. τὰ τοιαῦτα πρὸς γαστρὸς ἄτεα εἶναι καὶ σπλήνεα. La marg. de Z. τ. τ. π. γ. ἄ. ἐ. καὶ σπληνός. Cet. τὰ τοιαῦτα τῆς γαστρὸς ἀτηρέα εἶναι καὶ σπληνός

§. CXXII, l. 2. λείην. Gal. λισσήν.

*Ibid.* ἔνυδρον. C. εὔυδρον. *bonas aquas habentem.*

L. 3. [ἐνταῦθα]. J'ai ajouté cet adverbe que la conſtruction exige, & qui d'ailleurs eſt juſtifié par les §§. CXX, CXXV, CXXVI. Cependant on pourroit s'en paſſer, ſi l'on rapportoit l'εἴδεα au pronom τουτέων de la derniere ligne.

*Ibid.* εἴη ἂν εἴδεα... αἱ γνῶμαι. Ma leçon eſt le réſultat de pluſieurs leçons que voici : A. B. Ald. Bas. Z. Mar. F. M. εἴη ἂν εἴδεα μεγάλα, καὶ ἑωϋτοῖς παραπλήσια καὶ ἀνορθότερα· καὶ ἠπιώτεραι αἱ γνῶμαι. C. & Cor. expriment à peu près la même leçon. Après le mot ἠπιώτεραι la marge de Z. ajoute : τούτων, & celle de Mer. τουτέων. Clifton & Heringa propoſent de changer l'ἀνορθότερα en ἀναρθρότερα. Mais Gal. (*l. c.* p. 349) ſuivi par L. lit : εἶεν ἂν εἴδεα μεγάλοι καὶ ἑωυτοῖσι (L. ἑωυτοῖς) παραπλήσιοι· καὶ (L. retranche ce καὶ) ἀνανδρότεραι δὲ καὶ ἡμερώτεραι τούτων αἱ γνῶμαι (L. ἠπιώτεραι αἱ τούτων γνῶμαι).

§. CXXIII, l. 1. Je lis avec Gal. Z. L. ὁκόσοι δέ. Cet. n'ont pas le δέ.

*Ibid.* λεπτά. F. conjecture que Gal. avoit lu : λυπρά. Clifton vouloit corriger : λεπρὰ, *rough and uneven.*

*Ibid.* καὶ ἄνυδρα. F. καὶ ἄνυδρά τε.

L. 2. τῇσι δέ. Le δὲ manque dans Gal.

*Ibid.* Je lis avec Gal. οὐκ εὔκρητα. M. avec la marge de Z. & de Mer. οὐκ εὔκρητα ἔχει. L. οὐ κέχρηνται. Cet. οὐ κέκρηνται. *Voy. les notes.*

L. 3. Je lis : εἰκὸς, ſans la conjonction. Cet. εἰκός τε.

L. 4. Je corrige : σκληφρά. Cet. σκληρά. *V. les notes.*

*Ibid.* ἔντονα. Gal. εὔτονα. A. ἔντομα. C. traduit, *non magna.*

L. 5. τὰ ἤθεα καὶ τὰς ὀργὰς αὐθάδεάς τε. Gal. τὰ εἴδεα καὶ τὰς ὁρμὰς αὐθάδεάς τε. L'ioniſme de l'avant-dernier mot eſt comme on le voit dans Gal. Celui de ἤθεα eſt caché ſous la leçon fautive εἴδεα.

L. 8. αὐταὶ ἑωϋτέῃσι. Cet. αὗται ἑωϋτέοισιν. Portus s'étoit déja apperçu de l'altération de ce dernier mot, mais il aimoit mieux le changer en ἑωυτῶν ; leçon que M. a depuis reçue dans ſon texte.

§. CXXIV,

§. CXXIV, l. 3. Je corrige : ἄν τις τρέφηται. Cet. ἄν τις τρέφεται, excepté A. Ald. C. qui lisent : ἀντιστρέφεται en un seul mot.

L. 4. ἐπὶ τὸ πλῆθος. Gal. ἐπὶ τὸ πολύ.

L. 5. Je lis avec Gal. L. M. καὶ τὰ εἴδεα. Cet. καὶ εἴδεα.

§. CXXV, l. 1. πίειρα. M. πιειρά ; ce qui se trouve aussi à la marge de Z. avec une autre variante : πνιγηρά. S. τηκρά. Gal. & la marge de Mer. πικρά. Cet. πιθηρά. *Voy. les notes.*

*Ibid.* Les mots καὶ μαλθακὴ manquent dans C. Au lieu de ἔνυδρος qui suit, Gal. lit : ἔνυγρος.

L. 2. Je lis avec Gal. κάρτα μετέωρα ἔχουσα. (Mais dans son *Comment. Ms. de Humorib.* on lit seulement : ἔχει μετέωρα) Cet. n'ont point l'ἔχουσα. Mar. place avant μετέωρα, & L. avant κάρτα, la négation μή.

L. 4. Avec Gal. τοῦ χειμῶνος. Cet. retranchent l'article.

L. 5. καλῶς. Bac. κακῶς. Clifton corrige : οὐ καλῶς. *Voy. les notes.*

L. 6. σαρκώδεες. Triller vouloit corriger : ναρκώδεες. *Voy. les notes.*

L. 7. ἀταλαίπωροι. Gal. ταλαίπωροι.

*Ibid.* ὡς ἐπὶ τὸ πουλύ. Gal. ὥστε ἐπὶ πολύ (& les joint avec ce qui suit en lisant : ὥστε ἐπὶ πολὺ τόν γε ῥάθυμον καὶ τὸν ὑπνηλὸν ἐνεστὶν ἐν αὐτοῖς ἰδεῖν.). La marge de Mer. ὥστε ἐπὶ τὸ πολύ. Cet. ὡς ἐπὶ τὸ πολὺ, excepté C. Ald. qui lisent : ὡς ἐπὶ τόπου.

L. 8. τό τε ῥάθυμον. L. M. τό τε γὰρ ῥάθυμον.

L. 9. J'ai ajouté le mot ἰδεῖν d'après Gal. *Voyez l'avant-dernière variante*, où l'on trouve de plus ὑπνηλὸν pour notre ὑπνηρόν.

L. 10. Je lis avec Gal. καὶ οὐ λεπτοί. Cet. sans le καί.

§. CXXVI, l. 1. καὶ ἀνώχυρος καὶ τρηχείη, καὶ ὑπό. Gal.

(*l. c.* p. 349, & *Comment. Ms. de Humorib.* p. 202) καὶ χιόνι ὑπὸ, seulement. Mais ailleurs (p. 55 du même Ms.) il lit : καὶ ἀνώχυρος καὶ τρ..... C. ἐνώχυρος (& c'est ainsi qu'a lu ou voulu lire Cor.) καὶ τρηχείη, καὶ ἄνυδρος, καὶ ὑπό.

L. 3. Lal. au rapport de S. ajoute : τὰ ὕδατα μετέωρα après le mot κεκαυμένη.

L. 4. ἐνταῦθα δέ. Le δὲ manque dans Gal. L.

*Ibid.* Je corrige : σκληφρούς (comme j'ai fait §. CXXIII, l. 4). Cet. σκληρούς.

*Ibid.* ἰσχνούς. Gal. Bac. Cor. M. ἰσχυρούς.

L. 5. ἐντόνους. Gal. εὐτόνους.

*Ibid.* ἂν ἴδοις. De ces deux mots qui manquent dans Cet. (excepté L. M. qui lisent : ἴδοις) l'un est pris de Galien. J'y ai ajouté l'ἂν que l'usage de la langue exige.

L. 6. ἐργατικόν. Gal. ἐργαστικόν.

*Ibid.* καὶ ὀξύ. J'ai ajouté le καὶ d'après C. *V. les notes.*

*Ibid.* Je lis avec Gal. L. ἐνεόν. Cet. ἔνθεν.

L. 8. ἀυθάδεας. Quelques-uns : ἀυθαδέας. A. Ald. ἀυθαδίας.

L. 11. τὰ πολέμια. Gal. τὰ πολέμου.

*Ibid.* Je change ici la ponctuation en lisant : ἀμείνους. εὑρήσεις [δὲ] καὶ τἄλλα, avec l'addition de δέ. Cet. ἀμείνους εὑρήσεις. καὶ τἄλλα. *Voy. les notes.*

§. CXXVII, l. 1. Je lis avec L. M. αἱ μὲν οὖν. Cet. αἱ μέν.

*Fin du premier Volume.*

# *ERRATA.*

DISCOURS PRÉLIM. *Page xiij, lig.*4, les plus ſtupides, *liſez* les plus féroces & les plus ſtupides. *P. lxxiij, lig.* 12, une table ſéparée, *liſez* un tableau ſéparé. *P. lxxxj, lig.* 7, Affriqne, *liſez* Afrique. *P. clxvij, lig.* 6, de toutes les œuvres, *liſez* de la plupart des œuvres.

TEXTE, &c. *P.* 22, *lig* 8, πνεό των, *liſez* πνεόντων. *P.* 36, *lig.* 10, των, *liſez* τῶν. *P.* 38, *lig.* 2, μουνον, *liſez* μοῦνον. *Ibid. lig.* 11, ἰδρωτος, *liſez* ἰδρῶτος. *P.* 44, *lig.* 13, ῎ων-θρωποι, *liſez* ῞ωνθρωποι (*ainſi que P.* 66, *lig.* 22, *& P.* 80, *lig.* 10). *P.* 63, *lig.* 8, que dix jours, *liſez* que dix jours au moins. *P.* 72, *lig.* 15, ᾽οῦσαν, *liſez* ἐοῦσαν. *Ibid. lig.* 20, οὗτω την, *liſez* οὕτω τὴν. *Ibid. lig.* 21, ὑπ βίης, *liſez* ὑπὸ βίης. *P.* 84, *lig.* 5, Σαυρομάταί, *liſez* Σαυρομάται. *P.* 109, *lig.* 8, plus irrégulieres, *liſez* plus nombreuſes & plus irrégulieres. *P.* 110, *lig.* 9, ἐν δὲ τῳ, *liſez* ἐν δὲ τῷ. *P.* 116, *lig.* 2, οὐ εὔκρητα, *liſez* οὐκ εὔκρητα. *P.* 128, *lig.* 3, & C. *liſez* &c. *P.* 139, *l.* 17, devoit, *liſez* devroit. *P.* 143, *lig.* 3, *effacez ces mots :* & cette leçon eſt encore celle de C. *P.* 145, *lig.* 29, πρὸς τῷ ἦρ, *liſez* πρὸς τῷ ἦρι. *P.* 149, *lig.* 28, νομιζομέναι, *liſez* νομιζόμεναι. *P.* 161, *lig.* 25, G. *liſez* Gal. *P.* 163, *lig.* 18, Voy. les, *liſez* Voy. les notes.

# TABLEAU COMPARATIF DES ROSES DE VENTS DES ANCIENS ET DES MODERNES[1].

| ROSE DE IV, SUIVANT | ROSE DE VIII[2], SUIVANT | | | | | | | ROSE DE XII, SUIVANT | | | | | | | ROSE DE XXXII[13], SUIVANT | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | | | | | | | ARISTOTE, | | | | | | | | |
| HOMERE, Odyssée, liv. V. v. 295. | LA TOUR DES VENTS à Athènes[3]. | L'EXPLICATION de la tour des vents par Vitruve L. I. cap. 6. | ARISTOTE, Meteorol. L. II, cap. 6. | PLINE, L. II, cap. 47. | AULUGELLE, L. II, cap. 22. | GALIEN, Comment. Ms. in de humorib. p. 264. | AGATHÉMERE, Geograph. L. I, cap. 2. | Meteorolog. L. II, cap. 6. | De Mundo, cap. 4. | Ventor. Sit. & Appellat. p. 1251. | TIMOSTHENE, apud Agathem. L. I, cap. 2. | SÉNEQUE, Nat. quæst. L. V, cap. 16. | PLINE, L. II, cap. 47. | AGATHÉMERE, Geograph. L. II, cap. 12. | LES FLAMANDS. | LES ITALIENS. |
| | Σκίρων[4] | Caurus, Corus. | Ἀργέστης, Ὀλυμπίας, Σκίρων. | Corus, Argestes. | Caurus, Ἀργέστης | Καῦρος[5] | Ἀργέστης, Ὀλυμπίας. | | | | | | | | NORD-OUEST | MAESTRO. |
| | | | | | | | | Θρασκίας | Θρασκίας, Κερκίας | Θρακίας.[6] | Θρασκίας, Κίρκιος. | Thracias. | Trascias | Θρασκίας | Nord-Ouest-quart-Nord. | Quarta di Maestro verso Tramontana. |
| | | | | | | | | | | | | | | | Nord-Nord-Ouest. | Maestro-Tramontana. |
| | | | | | | | | | | | | | | | Nord-quart-Nord-Ouest. | Quarta di Tramontana, verso Maestro. |
| ΒΟΡΕΑΣ | Βορέας | Septentrio | Ἀπαρκτίας, Βορέας | Septentrio, Aparctias. | Septentrio, Ἀπαρκτίας | Ἀπαρκτίας | Ἀπαρκτίας | Ἀπαρκτίας, Βορέας | Ἀπαρκτίας | ** | Ἀπαρκτίας | Septentrio. | Septentr. Aparctias. | Ἀπαρκτίας | NORD. | TRAMONTANA. |
| | | | | | | | | | | | | | | | Nord-quart-Nord-Est | Quarta di Tramontana verso Greco. |
| | | | | | | | | Μέσης | Βορέας | Βοῤῥᾶς[7] | Βορέας | Aquilo | Aquilo, Boreas | Βορέας | Nord-Nord-Est. | Greco-Tramontana. |
| | | | | | | | | | | | | | | | Nord-Est-quart-Nord | Quarta di Greco verso Tramontana. |
| | Καικίας | Aquilo | Καικίας | Aquilo, Boreas | Aquilo, Βορέας | Βοῤῥᾶς | Καικίας | | | | | | | | NORD-EST. | GRECO. |
| | | | | | | | | Καικίας | Καικίας | Καικίας[8] | Καικίας | Cæcias | Cæcias | Καικίας | Nord-Est-quart-Est | Quarta di Greco verso Levante. |
| | | | | | | | | | | | | | | | Est-Nord-Est | Greco-Levante. |
| | | | | | | | | | | | | | | | Est-quart-Nord-Est | Quarta di Levante verso Greco. |
| ΕΥΡΟΣ | Ἀπηλιώτης | Solanus | Ἀπηλιώτης | Subsolanus, Apeliotes. | Subsolan. Εὖρος, Ἀπηλιώτης. | Ἀπηλιώτης | Ἀπηλιώτης | Ἀπηλιώτης | Ἀπηλιώτης | Ἀπηλιώτ.[9] | Ἀπηλιώτης | Apeliotes. | Subsolanus, Apeliot. | Ἀπηλιώτης | EST. | LEVANTE. |
| | | | | | | | | | | | | | | | Est-quart-Sud-Est | Quarta di Levante verso Scirocco. |
| | | | | | | | | Εὖρος | Εὖρος | Εὖρος[10] | Εὖρος | Eurus | Vulturnus, Eurus | Εὖρος | Est-Sud-Est | Levante-Scirocco. |
| | | | | | | | | | | | | | | | Sud-Est-quart-Est | Quarta di Scirocco verso Levante. |
| | Εὖρος | Eurus | Εὖρος | Vulturnus, Eurus. | Vulturnus, Εὐρόνοτος | Εὖρος | Εὖρος | | | | | | | | SUD-EST. | SCIROCCO. |
| | | | | | | | | Φοινικίας | Εὐρόνοτος | Ὀρθόνοτος[11] | Φοῖνιξ, Εὐρόνοτος | Euronotus | Phœnix | Εὐρόνοτος | Sud-Est-quart-Sud. | Quarta di Scirocco verso Ostro. |
| | | | | | | | | | | | | | | | Sud-Sud-Est | Ostro-Scirocco. |
| | | | | | | | | | | | | | | | Sud-quart-Sud-Est | Quarta di Ostro verso Scirocco |
| ΝΟΤΟΣ | Νότος | Auster | Νότος | Auster, Notos. | Auster, Νότος | Νότος | Νότος | Νότος | Νότος | Νότος | Νότος | Notus. | Auster, Notos. | Νότος | SUD. | OSTRO. |
| | | | | | | | | | | | | | | | Sud-quart-Sud-Ouest | Quarta di Ostro verso Libeccio. |
| | | | | | | | | * | Λιβόνοτος, Λιβοφοίνιξ | Λευκόνοτος | Λευκόνοτος, Λιβόνοτ. | Libonotus. | Libonotos. | Λιβόνοτος | Sud-Sud-Ouest. | Ostro-Libeccio. |
| | | | | | | | | | | | | | | | Sud-Ouest-quart-Sud | Quarta di Libeccio verso Ostro. |
| | Λίψ | Africus | Λίψ | Africus, Libs. | Africus, Λίψ | Λίψ | Λίψ | | | | | | | | SUD-OUEST. | LIBECCIO. |
| | | | | | | | | Λίψ | Λίψ | Λίψ | Λίψ | Libs | Africus, Libs. | Λίψ | Sud-Ouest-quart-Ouest. | Quarta di Libeccio verso Ponente. |
| | | | | | | | | | | | | | | | Ouest-Sud-Ouest | Ponente-Libeccio. |
| | | | | | | | | | | | | | | | Ouest-quart-Sud-Ouest. | Quarta di Ponente verso Libeccio. |
| ΦΥΡΟΣ | Ζέφ | Favonius | Ζέφυρος | Favonius, Zephyrus. | Favonius, Ζέφυρος | Ζέφυρος | Ζέφυρος | Ζέφυρος | Ζέφυρος | Ζέφυρος | Ζέφυρος | Zephyrus | Favonius, Zephyrus. | Ζέφυρος | OUEST | PONENTE. |
| | | | | | | | | | | | | | | | Ouest quart-Nord-Ouest | Quarta di Ponente verso Maestro. |
| | | | | | | | | Ἀργέστης, Ὀλυμπίας, Σκίρων. | Ἀργέστ. Ὀλυμπ. Ἰάπυξ. | Ἰάπυξ[12] | Ἀργέστης, Ὀλυμπ. | Corus, Argestes. | Corus, Argestes. | Ἰάπ. Ἀργέστ. | Ouest-Nord-Ouest | Maestro-Ponente. |
| | | | | | | | | | | | | | | | Nord-Ouest-quart-Ouest. | Quarta di Maestro verso Ponente. |
| | Σκίρων | Caurus, Corus. | Ἀργέστης, Ὀλυμπίας, Σκίρων. | Corus, Argestes | Caurus, Ἀργέστης | Καῦρος | Ἀργέστης, Ὀλυμπίας. | | | | | | | | NORD-OUEST. | MAESTRO. |

1 Par la maniere dont les vents sont disposés dans ce tableau, on peut voir d'un coup d'œil quel nombre & quelle espece de vents modernes correspondent à chaque vent de la rose de douze, de huit
de quatre des Anciens; & cette disposition sert en même temps à résoudre les difficultés dont j'ai parlé dans mon *Discours preliminaire* (p. lxxviij, not. 1; lxxxij, not. 2; & lxxxiij, not. 2).
r exemple, le *Zéphyrus* d'Homere s'étend depuis la moitié du *Sud-ouest* jusqu'à la moitié du *Nord-ouest* inclusivement, l'autre moitié de ce dernier appartenant au *Thrascias* de la rose de douze: il ne
uvoit donc pas être toujours de la même nature; il n'est donc pas étonnant qu'Homere le fasse aussi quelque fois souffler de la Thrace, d'où venoit le véritable *Thrascias*. Le *Zéphyrus* de la rose de huit
mptend de celle de douze non-seulement le *Zéphyrus* entier, mais encore une partie du *Libs* & une autre de l'*Argestes*, de sorte que ce vent s'étend depuis la moitié de l'*Ouest-sud-ouest* jusqu'à la moitié
l'*Ouest-nord-ouest*: & cela explique pourquoi on donnoit quelquefois le nom de *Zéphyrus* au *Libs* & à l'*Argestes* (autrement appellé *Olympias*). Il en est de même du nom d'*Apéliotes*, par lequel
désignoit quelquefois le *Caecias* (autrement appellé *Hellespontias*). Car l'*Apéliotes* de la rose de huit comprend de celle de douze non-seulement l'*Apéliotes* entier & une partie de l'*Eurus*, mais
plus une partie du *Caecias*, de maniere qu'il s'étend depuis la moitié de l'*Est-nord-est* jusqu'à la moitié de l'*Est-sud-est* inclusivement.
2 En comparant cette rose, ainsi que celle de douze, avec celles de huit & de douze vents, gravées sur la carte, on comprendra facilement pourquoi j'ai été obligé de répéter ici dans la premiere le
nt *Caurus* ou *Argestes*, & de commencer dans la seconde par le *Thrascias*, au lieu de commencer par l'*Aparctias*. Cet inconvénient, qui ne peut avoir lieu dans une ligne circulaire ou rose
opretment dite, étoit inévitable dans une liste générale des vents, disposée par colonnes. Le *Boréas* & le *Zéphyrus* d'Homere se partageant par moitié le *Caurus* ou l'*Argestes*, il a fallu nécessairement
péter ce dernier. Mais ce même *Argestes* comprenant la plus grande partie de l'*Argestes* & du *Thrascias* de la liste de douze, il a fallu de même commencer dans cette derniere par le *Thrascias*, pour
ue celui-ci pût correspondre à la moitié de l'*Argestes* & en même temps au *Boréas* d'Homere.
3 Vitruve est le seul parmi les Anciens qui ait parlé avec quelque détail de cette Tour. Quoiqu'il ne dise rien de l'époque où elle fut construite, & que Pausanias garde le plus profond silence sur son
xistence même, j'ai cru devoir placer les vents qu'elle représente, avant la liste, & par conséquent le siecle, d'Aristote. La beauté du travail des bas reliefs de cette tour, & le nom de *Boréas* qu'elle conserve,
l'exemple d'Homere, au premier vent, qui n'a pris que dans la suite celui d'*Aparctias*, prouvent assez, ce me semble, qu'elle ne peut être postérieure au siecle d'Aristote, encore moins à celui de
Pausanias. Quant aux vents de Vitruve, comme ils ne sont que la traduction latine de ceux de la tour, j'ai cru pouvoir les placer à côté de ces derniers, sans rompre l'ordre chronologique.
4 Les Modernes qui nous ont donné la description de cette tour, écrivent le nom de ce vent Σκίρων, ainsi qu'on le trouve dans les *Météorologiques* d'Aristote, mais dans le fragment de ce dernier
ntitulé, *Ventorum situs & appellationes*, ce nom, placé parmi les synonymes, est écrit Σκίῤῥων.
5 Galien donne à ce vent le nom romain grécité Καῦρος. Saumaise prétend, au contraire, que c'est du mot grec χῶρος (qu'il explique par *impétueux*) que les Romains ont pris leur *Corus* ou *Caurus*.
* Du temps d'Aristote on ne connoissoit pas encore de vent qui soufflât de ce point de l'horizon; du moins dans ses *Météorologiques*, d'où j'ai tiré cette liste, il ne fait mention que de onze vents.
6 Synonymes: Στρυμονίας, Σκίῤῥων, Κίρκας, Ὀλυμπίας. Ce n'est que dans ce fragment d'Aristote & dans Séneque qu'on trouve le nom de ce vent écrit Θρακίας; & cette orthographe est plus conforme à son
rigine; il venoit en effet de la *Thrace*, (Θρᾴκη). Par-tout ailleurs on l'écrit Θρασκίας. Suivant Arrien (*Peripl. Pont. Eux.* p. 116), ce n'étoit que dans la Mer-noire qu'on lui donnoit le nom de
*Thrascias*. L'auteur du fragment nous apprend que dans la Thrace même on l'appelloit *Strymonias*; dans la Mégaride (Arrien dit, *dans la Grece*), *Scirhon*; en Italie & dans la Sicile, *Circas*; & dans l'Eubée, *Olympias*. Tous ces synonymes, ainsi que la plupart des synonymes qui suivent, ne sont que des dénominations locales que divers peuples donnoient aux mêmes vents d'après les noms des montagnes, des rochers, des mers, des rivieres, des villes ou des provinces, d'où ils souffloient.

** Dans ce fragment d'Aristote, mutilé par les copistes, le nom d'*Aparctias* n'existe point.

7 Synonymes: Παγρεὺς, Μέσης, Καικίας, Γαμφ[illegible].

8 Synonymes: Θηβαίας, Καικίας, & d'après les *Météorologiques* (L. II, cap. 6) Ἑλλησποντίας. Le second de ces noms est une correction que je me suis permis de substituer à l'Αἰκαιν[illegible] du fragment d'Aristote, en retranchant la premiere syllabe Αἰ, qui appartient vraisemblablement au nom du peuple ou du canton où ce vent portoit le nom de *Caunias*, & que la négligence ou l'ignorance des copistes a fait disparoître. Il est vrai que d'après cette correction le même synonyme sert à deux vents différens; mais la même confusion regne dans les synonymes des autres vents, comme on le verra bientôt.

9 Synonymes: Ποταμεὺς, Συριάνδης, Μαρεὺς, Ἑλλησποντίας, Βερεκυνθίας, Καταστρεβίαις, Θηβαίας. Voilà encore deux noms, Ἑλλησποντίας & Θηβαίας, qu'on donnoit également au *Caecias* (voy. not. 1 & 8).

10 Synonymes: Σκυτηλεὺς, Κάρβας. On le confondoit même avec l'Ἀπηλιώτης & le Φοινικίας.

11 Synonymes: Ἀργέστης. On lui donnoit encore le nom d'Εὖρος. Ce n'est que dans ce seul fragment d'Aristote, que ce vent est désigné par le nom d'ὈΡΘΟΝΟΤΟΣ. Il est possible que les copistes aient remplacé par ce dernier mot le nom commun d'Εὐρόνοτος, que les autres donnent à ce vent, autrement appellé Φοῖνιξ ou Φοινικίας. Mais il est aussi possible que la vraie leçon ait été anciennement ὈΡΝΙΘΟΝΟΤΟΣ; dénomination synonymique de l'*Euronotus*, usitée dans quelque canton de la Grece, ou parce qu'on le confondoit avec les *Leuconotus*, autrement appellés *Ornithies* (*Disc. prélim.* p. lxxx, not. 2), ou parce qu'en effet c'étoit pour ce canton un véritable vent annuel ou étésien de l'espece des *Ornithies*. Pline dit positivement que les *Ornithies* souffloient du levant d'hiver: *spirant autem & a bruma, cum vocantur Ornithiae* (L. II, cap. 48). Il est vrai que le même auteur confond ailleurs (chap. 47) ces mêmes vents avec ceux d'*Ouest Favonius*); mais cette contradiction même prouve que les *Ornithies* n'étoient pas les mêmes pour tous les pays, que c'étoient en général des vents méridionaux qui s'étendoient depuis l'*Eurus* jusqu'au *Zéphyrus*, & qui prenoient le nom d'*Euronotus* ou *Ornithonotus*, de *Leuconotus*, ou *Libonotus*, & même de *Zéphyrus*, ou *Favonius*, selon les différens points de l'horizon d'où ils souffloient. Et voilà précisément ce qui m'a déterminé à leur donner cette latitude dans la rose des douze vents gravée sur la carte. Il n'y a que l'auteur du livre *de Mundo*, suivi par Columella (*de re rust.* L. XI, cap. 2), qui regarde les *Ornithies* comme des vents septentrionaux: mais cette qualification, comme je l'ai observé dans le *Discours préliminaire*, n'appartient qu'aux véritables *Etésiens*; auxquels j'ai donné dans cette rose une latitude à peu près égale, afin de concilier Hesychius, qui explique Ἀργέστης par Ἐτησίαι, avec Pline, qui les fait descendre jusqu'à l'*Est*, & Aulugelle, qui dit expressément (*Noct. Att.* L. II, cap. 22), *ex alia atque alia coeli parte spirant*.

12 Synonymes: Ἀργέστης, Σκυλακίτης, Φαραγγίτης.

13 La plupart des vents de cette rose ont dû être divisés par fractions, pour correspondre aux roses anciennes, & principalement à celle de douze vents, dont chacun ne pouvoit comprendre que deux vents & quatre sixiemes de vent de la rose moderne.



Gravé par P. F. Tardieu, Place de l'Estrapade No. 18.

L. Aubert scripsit.